

RECHERCHES QUALITATIVES

revue.recherche-qualitative.qc.ca

Hors-série
«Les Actes»

La synthèse est-elle possible en recherche qualitative ?

Actes du 6^e colloque du RIFReQ

Nouvelle faculté de médecine de l'Université de Montpellier

10 et 11 juin 2021

Sous la direction de

Gérard Bourrel et Colette Baribeau

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702

<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>

 **Association pour la
recherche qualitative**

© 2023 Association pour la recherche qualitative

Table des matières

Introduction

Comment la synthèse est-elle possible en recherche qualitative?

Gérard Bourrel, Colette Baribeau.....1

La phénoménologie sémiopragmatique en recherche qualitative.

L'analyse de verbatim en sciences humaines de la santé

Gérard Bourrel, Agnès Oude Engberink.....7

Les recherches interdisciplinaires qualitatives en santé :

de l'explicitation des différences à la synthèse

Joëlle Kivits, Laetitia Ricci, Sébastien Saetta, Laetitia Minary.....24

La synthèse des données en recherche qualitative :

une évidence à travailler

Marc-Henry Soulet.....41

Les schémas iconiques face à la nécessité de synthèse :

proposition d'une méthode sémiopragmatique

Alain Chante.....59

Analyser l'implicite du vécu subjectif de l'action :

le récit psycho-phénoménologique

Jennifer Denis, Caroline Winkopp.....78

Balances, triangles et bâtonnets. Tracer des diagrammes pour articuler

son analyse, rédiger ses conclusions et collecter son matériau

Christophe Lejeune.....95

<i>Le modèle comme outil de synthèse en recherche interdisciplinaire. Une expérimentation avec le schéma d'Engeström</i> Anne Farisse Boyé	114
<i>La méthode du portrait pour synthétiser des données composites sur les pratiques médiatiques des publics</i> Frédéric Marty, Marie-Caroline Heïd.....	131
<i>Une théorisation ancrée pour comprendre la communication intergénérationnelle : une étude de migrants chinois de Teochew en France</i> Jiahong Guo.....	146
<i>La théorisation comme recontextualisation des dynamiques motivationnelles psychosociales : le cas de la non observance des techniques respiratoires dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque</i> Claire Noy, Fabrice Giraudet.....	162
<i>Comment décrire les savoirs des sciences sociales en milieux militants? Pour de nouveaux récits entre le champ Sciences, techniques et société et la science politique</i> Antoine Lalande.....	176
<i>Les défis de l'interdisciplinarité pour la recherche interventionnelle en santé des populations : le cas de la recherche VAPS</i> Charlotte Decroix, Judith Martin-Fernandez, Linda Cambon, Valéry Ridde, François Alla.....	190

Introduction

Comment la synthèse est-elle possible en recherche qualitative?

Gérard Bourrel, MD, Ph. D.

Université de Montpellier, France

Colette Baribeau, Ph. D.

Universitaire du Québec à Trois-Rivières, Québec, Canada

Le 6^e colloque du RIFReQ, qui s'est tenu à la Nouvelle faculté de Médecine de l'Université de Montpellier les 10 et 11 juin 2021, a connu un vif succès! Sous la présidence de Gérard Bourrel, la rencontre a porté sur le thème de la synthèse en recherche qualitative. Tenu en formule hybride, l'événement a rassemblé plus d'une centaine de chercheurs internationaux de diverses provenances disciplinaires.

En empruntant l'intitulé du Colloque à Emmanuel Kant et à Charles S. Peirce, nous faisons un saut dans l'épistémologie et dans la philosophie des sciences avec ces deux thèmes que se partagent philosophie et sciences humaines : la théorie de la connaissance et la théorie de la signification.

Ainsi, autour de la thématique de la synthèse, ce qui questionne, c'est de savoir comment se produit la connaissance en utilisant des méthodes qualitatives? Force est de constater que dans certaines études relevant des méthodes qualitatives, la description du processus d'analyse est quelquefois absente, quelquefois tronquée ou manquant de détails. Or la synthèse suit l'analyse. Comment fait-on la description de l'analyse avec une *granularité suffisante* pour restituer une signification valide du phénomène et la rendre transférable?

Poser la question du *comment de la synthèse*, c'est ainsi s'interroger sur le détail des processus d'analyse et, *in fine*, la scientificité des études qualitatives. C'est aussi poser la question de *l'interprétation des données* qui relève toujours de *l'inférence interprétative* permettant d'accéder à la signification.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 1-6.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

La nécessité d'étudier les phénomènes complexes a contribué à développer des études relevant des méthodes mixtes et de recherches interdisciplinaires dans le champ de la santé. (Psycho-socio-anthropologie de la santé). Mais comment fait-on la synthèse de disciplines ayant des épistémologies, des cadres conceptuels, des méthodes et des langages différents? Comment se présentent les formes de restitution ultime du sens? Il est assez commun de dire que les analyses thématiques conduisent à construire des arbres thématiques, qu'en phénoménologie, on fait émerger les « essences » d'un phénomène, qu'en théorisation ancrée, on propose des théories sociales émergentes, ou qu'en sémiopragmatique, on élabore des énoncés pragmatiques synthétiques et ordonnés intégrant toutes les dimensions du phénomène étudié? Mais, une fois ces évidences méthodologiques énoncées, comment arrive-t-on à la « signification et à l'interprétation finale »? Comment faire émerger une connaissance valide intersubjectivement? Au-delà de l'explicitation du raisonnement réflexif, intégratif, modélisant, théorisant, il reste cette dernière question : sous quelles configurations (représentations figuratives) les présente-t-on *in fine*?

Cette large problématique pouvait être abordée sous différents angles, à savoir la synthèse des disciplines, la synthèse des méthodes, la synthèse des données et la synthèse des résultats. En préambule des ateliers du colloque, les conférencières et les conférenciers de renom dans le champ de la Santé publique, de la sociologie et de la recherche qualitative ont donné le ton en dressant un aperçu méthodologique de ces différentes synthèses et en posant les questions pertinentes qu'elles suscitent. Marie Jauffret-Roustide a montré comment conduire des méthodes mixtes en santé, Jordan Sibeoni a exposé la méthodologie des métasynthèses qualitatives, Joëlle Kivits s'est appliquée à pointer les obstacles et les apports des méthodes interdisciplinaires et Marc-Henry Soulet nous a tracé le chemin de la théorisation des données.

Ce numéro s'ouvre sur les textes de trois conférences qui ont lancé les activités scientifiques du colloque.

Il s'agit tout d'abord de la conférence présentée par **Gérard Bourrel** et **Agnès Oude Engberink**. Dans l'article intitulé *La phénoménologie sémiopragmatique en recherche qualitative. L'analyse de verbatim en sciences humaines de la santé*, les conférenciers décrivent une méthode inédite et les procédures d'analyse qui en découlent. Leurs objets d'étude concernent le champ de la santé, dans une approche expérientielle portant une attention particulière au point de vue des acteurs (patients, proches et soignants) sur leur expérience vécue de la maladie et du soin. Surtout, dans leur méthodologie d'analyse, ils mettent en lumière l'utilisation d'un système de mise en ordre logique des données inspiré de CS Peirce, limitant les biais d'interprétation.

La deuxième conférence est celle présentée par **Joëlle Kivits**, **Laetitia Ricci**, **Sébastien Saetta** et **Laetitia Minary** : *Les recherches interdisciplinaires qualitatives en santé : de l'explicitation des différences à la synthèse*. Cet article propose un retour

réflexif sur deux projets de recherche interdisciplinaire et interventionnelle en santé des populations. Les chercheurs discutent des conditions essentielles au travail interdisciplinaire, souvent chronophage, avancent-ils, en ce qui concerne les enjeux organisationnels de la démarche. Ils soulignent que la démarche en recherche qualitative enclenche de nouvelles collaborations permettant ainsi d'engager plus facilement un travail interdisciplinaire.

La troisième conférence est présentée par **Marc-Henry Soulet** sous le titre de *La synthèse des données en recherche qualitative : une évidence à travailler*. L'auteur de cet article répond à la question posée par le colloque en mettant la réponse sur le thème de l'énigme et de la logique de découverte à partir d'un certain nombre de questions : comment faire parler le terrain pour en tirer des enseignements transversalisables? Voilà une belle énigme à laquelle la pédagogie rationnelle de la méthodologie de la recherche se heurte régulièrement. Comment, en effet, passer des informations aux données? Comment construire des indices? Comment élaborer des catégories généralisantes dépassant la singularité des situations enquêtées? Comment relier des idées émergentes sans leur faire trop en dire? Comment arriver à des conclusions valides ici et maintenant en même temps qu'ailleurs et dans d'autres temps? Cette communication se propose d'y répondre de façon paradoxale, en promouvant un ancrage dans la factualité, d'une part, et un saut dans l'imagination réaliste, d'autre part, en alliant congruence empirique et pertinence sémantique, bref, en faisant, en d'autres termes, dans l'enquête, le pari de la rigueur dans la manipulation des données et celui de créativité des occurrences logiques dans le travail d'analyse.

Ce numéro comporte neuf articles s'intéressant en grande partie à la synthèse de données sous l'angle de la présentation des modèles pour soutenir le travail méthodologique jusqu'au terme de son processus interprétatif.

Deux contributions discutent de l'apport de la sémiopragmatique au processus de synthèse.

Alain Chante, dans un article intitulé *Les schémas iconiques face à la nécessité de synthèse : proposition d'une méthode sémiopragmatique* aborde la question sous l'angle de la représentation figurative, qui constitue un schéma permettant de rendre plus intelligibles les mécanismes de la synthèse. En effet, soutient Chante, la théorie « sémiopragmatique » de Peirce permet de construire une méthode pour configurer, améliorer et/ou contextualiser des schémas iconiques par une démarche qualitative de synthèse en développant leur fonction heuristique, une synthèse entre art, sémiologie et communication.

La contribution de **Jennifer Denis** et de **Caroline Winkopp** intitulée *Analyser l'implicite du vécu subjectif de l'action : le récit psycho-phénoménologique* plonge au cœur de la phénoménologie. Les chercheuses décrivent une méthode d'analyse des données inscrite dans le paradigme psycho phénoménologique : le récit psycho

phénoménologique, qui met en valeur l'aspect séquentiel du vécu de l'action en dégageant des catégories descriptives et en les mettant en récit.

Plusieurs chercheurs ou chercheuses s'intéressent à la modélisation sous différentes facettes. **Christophe Lejeune**, dans un texte intitulé *Balances, triangles et bâtonnets. Tracer des diagrammes pour articuler son analyse, rédiger ses conclusions et collecter son matériau* discute des impacts sur l'analyste de la représentation des données sous forme de diagrammes. Certes, ces diagrammes assistent la rédaction mais, souligne-t-il, ne peuvent s'y substituer, vu leur caractère schématique.

Anne Farisse Boyé adopte une perspective différente dans un article intitulé *Le modèle comme outil de synthèse en recherche interdisciplinaire. Une expérimentation avec le schéma d'Engeström*. La chercheuse nous propose de revenir sur les trois modèles de synthèse en jeu dans sa pratique de recherche à la fois sous l'angle de chercheuse, de chercheuse de terrain et d'enseignante. Elle présente ces trois situations en utilisant, comme outil de synthèse, une représentation figurative (schéma) recourant alors, pour synthétiser, aux fonctions heuristiques à partir du schéma de Yrjö Engeström sur la théorie de l'activité.

Frédéric Marty et **Marie-Caroline Heïd** présentent une façon originale de synthétiser des données à partir de la méthode du portrait. Dans leur article intitulé *La méthode du portrait pour synthétiser des données composites sur les pratiques médiatiques des publics*, ils soulignent que cette méthode est particulièrement adaptée pour synthétiser des données de terrain hétérogènes, sans perdre de vue la complexité de la situation étudiée, accédant par cette voie à la synthèse.

Deux contributions démontrent la richesse de méthodes particulières pour accéder à la synthèse. Tout d'abord, **Jiahong Guo**, dans un article intitulé *Une théorisation ancrée pour comprendre la communication intergénérationnelle : une étude de migrants chinois de Teochew en France* illustre cette richesse en centrant son propos sur le phénomène du silence en communication. Son argumentation repose sur la mise en pratique de la synthèse à partir de la théorisation ancrée. La chercheuse discute de l'apport de cette méthode d'analyse pour dégager les connaissances d'un phénomène.

Claire Noy et **Fabrice Giraudet**, dans un article intitulé *La théorisation comme recontextualisation des dynamiques motivationnelles psychosociales : le cas de la non observance des techniques respiratoires dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque* nous donnent accès à leur pratique de soignant et d'enseignante-chercheuse en communication. Elles constatent que de nombreuses études quantitatives montrent l'intérêt des techniques respiratoire, sans toutefois permettre de comprendre le patient, et de saisir ce qui pourrait le rendre acteur de sa rééducation. À partir d'enquêtes qualitatives, elles ont conçu un livret (carnet de bord) d'accompagnement qui leur a

permis, en sortant du schéma classique hypothético-déductif, de suggérer des solutions propices à une optimisation de l'observance chez ces patients.

Antoine Lalande, dans un article intitulé *Comment décrire les savoirs des sciences sociales en milieux militants? Pour de nouveaux récits entre le champ Sciences, techniques et société et la science politique* adopte une voie différente; il s'appuie sur une enquête de terrain menée à partir des réseaux d'interconnaissances d'un bar-restaurant de l'Est parisien pour discuter les conditions d'une synthèse disciplinaire entre STS et science politique. Le chercheur propose alors de réaliser cette synthèse depuis « le bas » afin de décrire et de penser une écologie des savoirs au sein des recompositions de la gauche radicale française héritées des années 1990-2000.

La contribution de **Charlotte Decroix, Judith Martin-Fernandez, Linda Cambon, Valéry Ridde et François Alla** intitulée *Les défis de l'interdisciplinarité pour la recherche interventionnelle en santé des populations : le cas de la recherche VAPS* traite des défis de l'interdisciplinarité pour la recherche interventionnelle en santé des populations. Les auteurs présentent la complexité des travaux d'évaluation concernant la viabilité des interventions en santé. La démarche illustrée dans cet article témoigne qu'il faut non seulement prendre en considération les contraintes propres au travail interdisciplinaire en harmonisant le tout de façon dynamique dans une planification scientifiquement cohérente, mais aussi d'assurer une flexibilité constante tout au long du processus. L'article montre que la préoccupation de synthèse est présente à toutes les étapes du travail scientifique.

C'est avec un grand plaisir que la revue *Recherches qualitatives* met à votre disposition ces articles scientifiques. Nous vous souhaitons une lecture stimulante.

Pour citer cet article :

Bourrel, G., & Baribeau, C. (2023). Introduction. Comment la synthèse est-elle possible en recherche qualitative? *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 1-6.

Gérard Bourrel, MD, Ph. D., est titulaire d'un Doctorat en Médecine, Diplômé de Santé Publique, DEA en Sociologie et d'un Doctorat en Sciences de l'information et de la communication sur « La complexité en santé ». Professeur des universités Émérite à l'Université de Montpellier, il est membre de l'UMR UA11 INSERM Institut DESBREST d'Épidémiologie et santé publique. Il enseigne la recherche qualitative dans plusieurs diplômes universitaires. Membre de la Plateforme Universitaire CEPS sur les Interventions non médicamenteuses (G Ninot.UM).

Colette Baribeau est professeure titulaire retraitée. Elle a enseigné à UQTR au département des Sciences de l'éducation (méthodologie qualitative et didactique du français). M.A. en littérature (McGill), M.A. en éducation (UQTR), Ph. D. en éducation (U. de Montréal), ses contributions ont trait à diverses thématiques de recherche en didactique de la langue maternelle. Elle a fait partie de nombreux comités scientifiques, dont celui sur le dictionnaire du français standard au Québec. À la retraite depuis 2003, elle est toujours activement engagée dans l'ARQ et est responsable de la collection Hors-série « Les Actes ». Elle agit comme consultante auprès de divers groupes et organismes de recherche.

Pour joindre des auteurs :
g.bourrel@wanadoo.fr
colette.baribeau@gmail.com

***La phénoménologie sémiopragmatique
en recherche qualitative.
L'analyse de verbatim en sciences humaines de la santé***

Gérard Bourrel, MD, Ph. D.

Université de Montpellier, France

Agnès Oude Engberink, MD, MSc

Université de Médecine générale de Montpellier, France

Résumé

Le but de cet article est de présenter une méthode inédite en recherche qualitative dans les sciences humaines et sociales, d'en décrire les procédures en nous appuyant à la fois sur une approche épistémologique et sur une démarche comparative avec les principales méthodes en recherche qualitative. Notre méthode convoque deux grands carrefours philosophiques datant d'une période située entre le XIX^e et le XX^e siècle, la phénoménologie de Husserl et la sémiopragmatique de CS Peirce. Nos objets d'étude concernent le champ de la santé, dans une approche expérientielle. Adoptant une perspective émique, notre attention est portée « sur le point de vue des acteurs » (patients, proches et soignants) leur expérience vécue de la maladie et du soin, inscrite dans leur discours. Notre expérience d'enseignant-chercheur de l'analyse de verbatims d'entretiens semi-directifs en recherche qualitative dans le champ de la santé nous a permis au fil des années d'élaborer cette méthode d'analyse inédite, la phénoménologie sémiopragmatique.

Mots clés

RECHERCHE QUALITATIVE, PHÉNOMÉNOLOGIE-SÉMIOPRAGMATIQUE, THÉMATISATION, CATÉGORISATION, SÉMIOTISATION TEXTUELLE

Introduction : considérations épistémologiques

Nous souhaitons nous appuyer sur des bases épistémologiques en convoquant directement les auteurs premiers (Husserl, Peirce) dans une démarche de justification de tout ce que nous avançons avec le souci de « rendre compte », d'affiner la terminologie et la granularité des pratiques, souvent occultées. Deux notions seront

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 7-23.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

abordées ici : celle de la grammaire universelle et celle du continuum épistémologique et méthodologique.

La question de la grammaire universelle

La question de la « grammaire » nous paraît importante à aborder ici, car elle est associée aux théories de Peirce dans le paradigme logiciste américain.

Depuis Aristote qui avait identifié dix catégories universelles comprises comme des genres d'être permettant de classer le réel, d'autres philosophes plus proches de nous comme Kant, Hegel ont fait de même. Peirce considérait que leurs catégories étaient redondantes et que seulement trois catégories étaient suffisantes et nécessaires pour décrire un phénomène, quel qu'il soit, qu'il soit réel ou imaginaire : la catégorie de la loi (mode d'être de la Tiercéité), celle des faits existants (mode d'être de la Secondéité), ou celle relevant de la qualité (mode d'être de la Priméité). Il l'a démontré mathématiquement. Il les a appelées « catégories universelles » ou « modes d'être » ou encore les « trois univers de l'expérience » (Deledalle, 1978, p. 71). Nous préférons utiliser les deux dernières appellations, car elles installent Peirce naturellement dans la perspective phénoménologique. Cette vision triadique du monde Peirce l'a placée au cœur de son œuvre.

Le philosophe C Romano (2010) cite Wittgenstein pour lequel il existe « un passage du logique à la grammaire ou au grammatical » ajoutant que la « grammaire est la seule phénoménologie authentique » (p. 270).

Par ailleurs, dans sa thèse de 1916, Heidegger reconnaissait le mérite de Husserl d'avoir remis à l'ordre du jour les « lois *a priori* de la signification » (Dastur, 2004, p. 31). Peirce a conduit la même démarche. Ceux qui n'admettent pas le principe de lois *a priori* auront du mal à comprendre la coexistence de la phénoménologie avec un principe formel *a priori*, cas de la phénoménologie sémiopragmatique (PSP). Pour résoudre cette incompréhension, il faut alors considérer que ce ne sont pas les catégories des phénomènes dans leurs formes abstraites qu'il s'agit de découvrir, ce qui pourrait occulter la créativité du chercheur, mais de les découvrir dans l'expérience, dans ses formes concrètes, ici et maintenant, phénoménologiques.

Les deux philosophes, Husserl et Peirce avaient une prétention scientifique. Ainsi, le but déclaré de leurs phénoménologies était la découverte de généralités ou de régularités, selon un itinéraire passant par l'élaboration de catégories générales des phénomènes (Detienne, 1989).

C'est l'originalité des théories de Peirce d'avoir élaboré ce **principe formel de mise en ordre des données**, considérées comme des signes (la sémiotique), permettant d'organiser la signification et de consolider l'interprétation. Cela confère une rigueur à la méthode.

Continuum épistémologique et méthodologique

Nous sommes opposés à la parcellisation des disciplines et des courants qui voient certains auteurs changer de terminologie pour rajouter leur touche personnelle. Dans l'enchevêtrement des multiples courants, il y a de nombreuses opérations communes; par exemple la thématisation appartient à toutes les approches qualitatives (Paillé & Mucchielli, 2012). Et si nous considérons la théorisation ancrée, elle n'est pas classée habituellement comme appartenant aux courants phénoménologiques ou pragmatiques. Pourtant Glaser disait se situer lui-même dans une « logique phénoménologique », Paillé la considérait comme « l'incarnation du pragmatisme » et Becker la classait dans « les épistémologies pragmatiques » (Glaser & Strauss, 2010, p. 35). On pourrait multiplier les exemples de cette « porosité interdisciplinaire ».

Pour Husserl aussi, la phénoménologie est au commencement de toute science (Husserl, 1950) par la perception sensible, avant d'être saisie par la conscience réflexive et le langage, pour l'exprimer et la conceptualiser. Elle est donc préréfléchie, prélinguistique et préscientifique. Cet itinéraire phénoménologique naturel est celui de la dynamique de la pensée. G. Bachelard (1999) a appelé ce processus itératif naturel, la phénoménotechnique.

L'originalité de la PSP est qu'elle incarne ce continuum dans son appellation même préfigurant l'itinéraire dynamique de la pensée, de la perception à l'action.

Les fondements théoriques de la phénoménologie sémiopragmatique

Après avoir soulevé ces questions épistémologiques permettant de comprendre l'originalité de la PSP, nous allons décrire les fondements théoriques à travers les principes, la posture du chercheur, les concepts phénoménologiques, sémiotiques et pragmatiques.

La posture phénoménologique du chercheur

La posture du chercheur utilisant la PSP est résolument phénoménologique. Ancrée dans le champ d'une recherche qualitative clinique, elle trouve son fondement dans l'analyse du monde de la vie quotidienne, du monde de l'évidence perçue et dans les constituants de notre pensée. La posture répond à la question existentielle : comment les acteurs (patients, entourage, soignants) « vivent-ils la maladie et le soin » à la première personne? Cette interrogation s'inspire de la phénoménologie de Martin Heidegger et de Médard Boss utilisée en psychothérapie. Cette posture réflexive commence par un retour sur soi-même : comment « je » me présente à autrui en tant que chercheur, avec quel statut? Quel rapport affectif j'entretiens avec la question de recherche pour en tenir compte et le mettre entre parenthèses? Avec quelle implication? Contrairement aux idées reçues sur la subjectivité, Kaufmann considérait

comme nécessaire un certain rapport affectif avec le sujet de la recherche, gage d'un engagement empathique réciproque dans une relation de confiance (Kaufmann, 2011).

Dans la perspective émique, la dimension réflexive se retrouve aussi dans la conduite de l'entretien semi-dirigé, dit « d'explicitation » (Vermersch, 2006) dans laquelle le chercheur va provoquer la prise de conscience de l'interviewé pour faire émerger l'expérience de la profondeur, le but étant de canaliser la verbalisation de « l'informant ». On peut dire que la posture du chercheur est phénoménologique, holistique, réflexive et humaniste.

Les principes de l'analyse textuelle

Nous allons les énumérer sans les décrire complètement (Bourrel, & Oude Engberink, 2021) :

- La prétention scientifique, déjà évoquée, inclut l'exigence d'argumenter, de « justifier tout ce que l'on avance » en particulier la terminologie. Par ailleurs, l'approche phénoménologique permet une granularité de la description indispensable à toute scientificité.
- La logique de découverte en émergence : dans la PSP il n'y a pas d'indicateurs *a priori*. La notion d'émergence pourrait laisser supposer une sorte de processus naturel, *ex nihilo*. Or nous nous situons dans un contexte d'énaction, « le faire-émerger » décrit par Varela (1989, p. 85), dans lequel il s'agit de « découvrir les déjà-là de l'existence, de les mettre à nu sous tous leurs déguisements » auxquels on attribuera un mode d'être. C'est le fondement du processus d'interprétation. La sélection des données à assembler se fait ainsi sur des principes de cohérence entre elles (association d'idées ou de champs lexicaux) et de pertinence avec la question de recherche, ce que certains appellent des « indices » (nous préférons le terme « d'éléments indexicaux » comme pointant un index vers la question de recherche). C'est l'esprit qui les rapproche pour en faire des « ensembles », que Peirce appelle d'une façon bizarre mais explicite des « *skeletons-sets* » (ensembles-squelettes), expression rappelant son esprit architectonique. Ce processus réflexif de remise en forme énonce les données pour les rassembler et constituer d'abord un thème, premier maillon d'une catégorie de premier niveau en train de se faire.
- À cette organisation structurelle « déjà-là », la PSP ajoute un principe formel de mise en ordre fondé sur les classes de signes (la sémiotique) véritable système hiérarchique fondé sur la logique des relations des signes entre eux [3(2(1].
- La PSP utilise le modèle inférentiel interprétatif de type abductif allant des faits vers l'hypothèse, comme c'est le cas aussi pour la *grounded theory*. On attribue à Peirce l'invention de « l'abduction ou inférence hypothétique » qu'il identifie à la démarche pragmatique même. Il dira de ce processus mental : « qu'est-ce que

l'esprit, la pensée, sinon un signe qui se développe selon les lois de l'inférence » (Tiercelin, 1993, p. 23). On voit bien se développer le processus dynamique de l'inférence interprétative *ad infinitum*.

- La dépendance contextuelle : c'est une marque spécifique du pragmatisme qui considère que les mots (les signes) prennent leurs sens dans leur contexte d'énonciation. C'est l'indexicalité du signe pilier de l'ethnométhodologie. Dans l'analyse, il convient de considérer « ce qui est dit », « comment c'est dit », « avec quelle intention » et « dans quelles circonstances ».
- La mise en jeu des théories de la communication en entretien au moment du recueil de données : il ne faut pas oublier que l'entretien semi-dirigé d'explicitation est soumis aux lois de l'interaction interpersonnelle et des techniques de communication (positionnement des acteurs, reformulation, qualité des échanges). L'énonciation, comme conditions de l'énoncé, étant une composante essentielle de l'actualisation du signe dans la médiation du langage. Rappelons que pour Sperber et Wilson « l'étude de l'interprétation des énoncés appartient à ce qui aujourd'hui est connu sous le nom de pragmatique » (1997, p. 189).

Les concepts et processus de la PSP

Les théories de Peirce ont apporté leur originalité pragmatique à partir des catégories phénoménologiques, de leurs relations logiques entre elles, de la sémiotisation textuelle.

- La **phénoménologie de Peirce** (qu'il appelait la *phaneroscopy*) consiste à découvrir et à décrire les catégories (ou modes d'être) du phénomène que l'on étudie, ou encore les catégories de l'expérience ancrée dans le texte (« les trois univers de l'expérience »). Il dira aussi « à élucider », montrant que la PSP est une Théorie de l'enquête, semblable à une démarche d'enquête policière (*don't block the way of inquiry*). Nous insistons sur le verbe découvrir qui montre que ces catégories générales sont des « déjà-là » de l'existence qu'il convient de « traquer » dans leurs formes concrètes, telles qu'elles se présentent dans la vraie vie.
- La **sémiotisation textuelle** : l'analyse du texte (comme hypersigne) est fondée sur la sémiotique du texte (sémiolinguistique). Qu'entend-on par là? Les mots sont des signes qui ont chacun une fonction propre (action du signe ou sémiose) : c'est la *fonction pragmatique du signe* (son indexicalité) conduisant à la signification en communiquant une information. La caractérisation sémiotique des éléments textuels ou sémiotisation textuelle est l'opération par laquelle on leur accorde une valeur sémiotique selon leur mode d'être. C'est la mise en ordre de ces éléments qui conduit aux catégories structurées. Carontini (1984,

p. 70) parle de « compétence sémiotique » s'agissant de cette capacité à découvrir le « signe abstrait » sous sa forme « actualisée » pour lui attribuer un niveau sémiotique. Ces catégories ont vocation à s'enrichir en « s'in-formant » pour arriver à des énoncés phénoménologiques et pragmatiques conceptuellement élaborés, jusqu'à atteindre leur saturation dite « théorique ». Il faut considérer ces énoncés comme des concepts avec leurs « processus associés » que l'on peut comprendre comme leurs effets pragmatiques (action/réaction-[2]) dans le réel ici et maintenant. Chaque catégorie ainsi ordonnée représente une dimension du phénomène étudié avec ses propriétés.

- **La présupposition logique** : la mise en ordre des données est le fait d'un « ordre de dépendance » (de présupposition logique) entre les trois modes d'être, selon des niveaux sémiotiques hiérarchisés, la tiercéité, la secondéité, la priméité. Peirce les a affublés d'un système chiffré ordonné [3(2(1) qui évite de rentrer dans le tableau virtuel de ses classes de signes plus complexes (dix signes). Ce système simplifié d'analyse, autosuffisant pour faire émerger le sens d'un phénomène quel qu'il soit, est commode pour le chercheur analyste de verbatims qui peut attribuer à chaque fragment de texte thématiqué un des trois niveaux sémiotiques : ainsi nous savons que si nous découvrons un 3, il présuppose l'existence d'un 2 à découvrir qui présuppose un 1, selon l'ordre de dépendance [3(2(1). De même si nous découvrons un 2, il convient de traquer le 3 qui le gouverne (Becker suggère de chercher la majeure). Celui-ci peut ne pas exister à ce moment de l'analyse et nous sommes en présence d'un [2(1). On pourra le découvrir plus loin. Cette mise en ordre garantit la validité des résultats.
- **L'énoncé phénoménologique émergent** : ne pas confondre l'énoncé du discours analysé (le texte) et l'énoncé phénoménologique émergent de l'analyse. Ce dernier est une phrase qui condense l'essentiel de ce qui est dit. Lorsque c'est un acteur compétent réflexif qui parle (un informant), il peut énoncer directement une phrase selon une forme catégorielle exprimée sous forme nomologique (sous forme de loi). Par exemple une infirmière (Oude Engberink et al., 2020) à qui l'on demandait sa définition de la « démarche palliative » répond : « La démarche palliative est une réflexion sur ce qui est bon pour le patient » appauvrirait le sens. En revanche, lorsque nous sommes face à plusieurs énoncés ressemblants, c'est-à-dire présentant des associations d'idées, un même champ lexical, nous tentons une réduction en un énoncé d'un plus haut niveau de généralité; on peut dire que l'énoncé phénoménologique est la forme pragmatique linguistique de la catégorie en devenir. Il n'a pas de vocation à classer, mais à véhiculer la signification. À ce titre, et cela nous a été opposé comme critique, il sera plus long qu'une catégorie conceptualisante courte qui peut quelquefois s'apparenter à une rubrique et être insuffisamment informative.

L'énoncé phénoménologique est plus long, car nous avons fait le choix pragmatique d'intégrer à la fois le concept [3] et son prolongement procédural « actualisé » et « éprouvé » tel [3(2(1), le rendant plus riche de sens. Par exemple, si nous rajoutons l'énoncé qui suit le précédent : « dans l'engrenage des soins il est difficile de se poser pour arriver à réfléchir, c'est une gymnastique difficile », on fait émerger la catégorie générale organisée de la façon suivante [3(2(1) : « La démarche palliative est une réflexion sur ce qui est bon pour le patient [3-concept], gymnastique difficile dans l'engrenage des soins [3(2- concept acté/actualisé] pour arriver à se poser[action-2] ce qui est frustrant et difficile [1-sentiment incarné]. Dans cet énoncé condensé et situé, il y a intégration de tous les éléments intimes de la perspective du participant, propriétés de la catégorie.

- **Le raisonnement inférentiel abductif** propre à la sémiopragmatique. Une catégorie est le produit d'une inférence interprétative hypothétique émergeant des données. Peirce a écrit : « l'inférence hypothétique, c'est l'abduction et la logique de l'abduction c'est le Pragmatisme » (Tiercelin & Thibault, 2002, p. 431).

Ce raisonnement est aussi retrouvé dans la « théorisation ancrée » (ou « enracinée ») qui part de faits pour émettre une hypothèse logique qu'il faudra expérimenter inductivement dans la réalité. Peirce a décrit les trois capacités d'un chercheur-phénoménologue : 1) apprendre à voir ce qui saute aux yeux; 2) avoir cette faculté de discrimination qui traque partout le trait particulier que nous sommes en train d'étudier; 3) le pouvoir de généralisation du mathématicien, cette capacité pour la formule abstraite qui comprend l'essence même du trait que l'on examine (Tiercelin & Thibaud, 2002). On pourrait dire : observer, décrire, généraliser.

Les lecteurs soignants cliniciens reconnaîtront aisément la démarche médicale classique qui mène au diagnostic telle qu'elle est enseignée.

Les opérations méthodologiques de l'analyse sémiopragmatique

Avant de décliner les différentes opérations d'analyse, nous allons proposer **trois types d'outils d'analyse** : le premier concerne tous les équivalents phénoménologiques qui sont des formes de modes d'être dans la réalité concrète du discours, le deuxième concerne les éléments linguistiques ou expressions qui orientent vers des énoncés généralisants, ceux qui gouvernent le sens et enfin un troisième qui représente les différents contextes qui participent de l'émergence du sens.

Les outils d'analyse

Après avoir explicité les trois outils d'analyse qui facilitent le repérage des mots ou expressions saillantes par rapport à la question de recherche, nous décrirons les différentes opérations d'analyse.

Les équivalents phénoménologiques des modes d'être (cf. le tableau dans G Bourrel & A. Oude Engberink, 2021)

Si l'on considère les catégories de Peirce (Lois, Faits, Qualité), l'analyste doit avoir en tête tous leurs équivalents phénoménologiques dans le texte. La difficulté pour l'analyste consiste à les identifier dans la fluidité du discours retranscrit ou dans ses errances (hésitations, silences, jargons, formes elliptiques...), ce qui nécessite une écoute des données. Ainsi pour les modes d'être de la « loi », il faut chercher toutes les formes qui gouvernent le sens pour l'acteur : les mécanismes, principes, processus, mais aussi les croyances, les théories subjectives, les habitus, les rites, etc.). Par exemple l'énoncé : « la démarche palliative est une réflexion sur ce qui est bon pour le patient » a la forme d'une définition, une représentation, un processus, autant de formes appartenant au mode d'être de la tiercéité[3]; ajouter que c'est une « gymnastique difficile pour arriver à se poser » est une métaphore pour exprimer cette définition dans la réalité quotidienne du soin (secondéité)[2]. De la même manière, comme équivalents des « faits », il faut ne considérer que le contingent, l'existant, « l'actuel » ici et maintenant. On y rajoute ce qui est de l'ordre de la relation d'une chose à une autre, de l'action ou de la réaction, de l'effet (d'un concept). Enfin dans le mode d'être de la priméité (la qualité)[1], on retrouve ce qui est de l'ordre des sentiments, des émotions, de l'affect. Il faut savoir découvrir ces équivalents « sous tous leurs déguisements » dit Peirce (Tiercelin & Thibault, 2002, p. 285).

Les éléments linguistiques ou expressions orientant vers des énoncés conceptualisants (cf. le tableau dans G. Bourrel & A. Oude Engberink, 2021, p. 174)

Nous avons identifié un certain nombre « d'avertisseurs linguistiques » (mots, pronoms, adverbes) ayant une expression nomologique (sous forme de loi), qui annoncent une généralité, une régularité, une permanence : par exemple un énoncé commençant par un verbe à l'infinitif : « arriver à se poser est une gymnastique difficile » ou l'utilisation d'un verbe au présent : « la démarche palliative est... ». D'autres expressions sont dites **vériconditionnelles** (Bracops, 2010, p. 121) (concernent les conditions de vérité) en pragmatique linguistique comme : « je pense que..., je crois que... » (Bourcier & Ducrot, 1980). Nous y rangerons aussi toutes les formes assertives qui sont par définition vériconditionnelles. Toutes ces formes expriment « l'importance pour l'acteur », sa logique interne, sa vérité, autant de paramètres dont on attend qu'ils émergent de l'analyse dans un contexte d'entretien semi-dirigé explorant l'expérience vécue en profondeur.

Les contextes de l'énonciation

Considérer les contextes du discours des acteurs est une démarche essentielle dans la recherche du processus de signification. Selon Sperber et Wilson (1997), l'ensemble des prémisses utilisées pour interpréter l'énoncé constitue ce que l'on appelle généralement le contexte. Exemples : dans une étude qualitative (Bilhou, 2010) sur un

groupe de parole de soignants dans une unité de soins palliatifs, un psychologue commence son énoncé par : « Dans les prises en charge où la famille est bien présente... » qui constitue les prémisses de son discours et qui signifie que ce qu'il a dire prend son sens dans ce contexte; dans une autre étude déjà décrite au paragraphe précédent une infirmière situe son propos : « Dans l'engrenage des soins arriver à se poser est difficile... »; dans une étude sur la PrEP (Bistoquet et al. 2021) chez les homosexuels, un participant déplore: « Aujourd'hui, à Paris, on constate un relâchement de la prévention... ». Il est fréquent que le locuteur « situe » spontanément son énoncé pour le justifier, il faut donc les repérer.

Un autre contexte à prendre en compte est celui de la situation de communication interviewer -interviewé qui concerne essentiellement le « positionnement des acteurs » et la « qualité des échanges » (Mucchielli, 1995) dont dépend la verbalisation.

Quelles opérations d'analyse dans la PSP?

Jusqu'au processus de thématisation, les différentes opérations sont quasiment les mêmes, quelles que soient les approches qualitatives. Cependant la terminologie pour les décrire peut différer. Nous allons simplement rappeler quelques messages essentiels à leur égard.

Le premier message est que la transcription des entretiens doit être le plus fidèle possible, c'est à dire mot à mot sans traduction, ni occultation. Seuls les silences (ou le rythme de parole) et les expressions émotionnelles (rires ou pleurs) sont notés. Ensuite, il est important d'effectuer plusieurs lectures : le lecteur initié va déjà être « alerté » par la présence de certains éléments indexicaux liés à la question de recherche. Il va aussi constater la pertinence des échanges qui laissent à penser que chacun répond bien à la question posée par l'interlocuteur. Ce principe de pertinence de Sperber et Wilson (Bracops, 2010) témoigne de la cohérence du discours.

Le découpage en unité de sens et thématisation

Une unité de sens est « une unité autonome idéellement » (Oude Engberink et al, 2013, p. 106). C'est-à-dire qu'elle se suffit pour donner du sens au fragment de texte; elle commence par une idée et finit quand une autre idée se présente. Cet exercice chronophage est un apprentissage indispensable pour les étudiants qui souvent butent sur ce processus, car ils vont trop vite vers une interprétation hâtive avec une inférence trop forte et peuvent laisser passer quelque chose d'important.

Voyons un exemple : court extrait d'une étude sur l'observation d'un groupe de parole pluridisciplinaire de soignants d'une Unité de Soins Palliatifs (Bilhout, 2010) :

Oui, on en revient à ces prises en charge où la famille est bien présente [la famille est bien présente] / et où on a finalement pas beaucoup à intervenir, [moins d'intervention du soignant] / et autant les laisser se

préparer... comme ils l'entendent [autonomie dans la préparation à la mort]. / C'est marrant parce que là où ça devrait être plus reposant pour nous, ça devient plus pesant! » [paradoxe : ne pas intervenir pour des soignants est plus lourd que d'intervenir] (Mo, psychologue).

On note quatre unités de sens (délimitées par des *slashes*). Les annotations sont ici entre parenthèses. Elles pourraient être exprimées avec d'autres mots par un autre analyste mais relevant de la même signification. La première expose un contexte de situation (prémises) en situant un cas typifié (cas où la famille est bien présente); notons que si l'on occulte le qualificatif de « bien » présente, le sens n'est plus le même. Les deux suivantes exposent des idées autonomes autour du thème du rôle des acteurs (soignants/famille) dans la préparation du mourant dans ce cas précis. La quatrième est un énoncé sous forme d'un paradoxe qui souligne la complexité du cas et le trouble des soignants. Si l'on procède à une caractérisation sémiotique, on voit ici que « autonomie de la famille dans la préparation de la mort » est un thème général, un concept, une représentation relevant du niveau sémiotique le plus élevé (tiercéité -[3]), qui aura sous sa dépendance des actions/réactions [2] de la part des soignants qui en sont des effets ici et maintenant comme « les soignants ont moins à intervenir » ou les « laisser faire comme ils l'entendent », des faits [2] comme le « réaménagement de la chambre » comme un chez soi, ou des sentiments comme « la frustration » des soignants[1] (un peu plus loin dans le texte).

C'est dans cette perspective que la sémiotisation du texte a une double fonction de signification/interprétation et une fonction structurante.

Le terme discutable de « codage »

Nous ne choisissons pas le terme de « codage » pour désigner l'opération du découpage en unité de sens (*coding*) auquel s'ajoute l'attribution d'un nom (*naming*) pour plusieurs raisons, même si c'est le terme utilisé en *Grounded theory* et par plusieurs auteurs, sans quelquefois trop en justifier l'appellation. D'abord parce que le code est en soi un « signe conventionnel *a priori* » et donc ce terme ne peut être utilisé pour représenter un fragment de l'expérience ancrée dans le discours, car la nature de l'expérience vécue est d'être changeante par définition. Ensuite, ceux qui voient dans l'analyse un « décodage » utilisent un terme propre aux théories de la communication, en particulier à la communication codique (Sperber & Wilson, 1997) classique (de type émetteur-récepteur) entre deux interlocuteurs qui sont censés avoir une connaissance partagée du message émis, ce qui n'est pas le cas ici où l'on est dans une logique d'émergence et d'innovation. Dans la PSP, nous utilisons un **modèle inférentiel** plutôt que codique. Que se passe-t-il précisément sur le plan procédural? Après avoir découpé le fragment de texte en unité de sens, on attribue un nom pour représenter l'idée exprimée : ce pourra être soit un mot recueilli par l'analyste dans le discours du participant (l'inférence sera faible), soit un énoncé, qui est une courte phrase

représentant ce qui est dit (inférence plus forte). Quelquefois même, lorsque les participants sont des « acteurs compétents réflexifs », l'idée pourra être exprimée par eux-mêmes sous forme d'un énoncé catégoriel à expression nomologique, c'est-à-dire sous forme de loi ou de principe comme, par exemple, « la démarche palliative est une réflexion sur ce qui est bon pour le patient ». De la même manière, nous convertissons les expressions « codage axial ou horizontal » tout simplement en « analyse axiale et horizontale ». En fait, le choix de la manière de thématiser dépend de l'objectif de la recherche : soit il s'agit de classer et on choisit l'analyse thématique, soit il s'agit d'interpréter et on choisit une analyse phénoménologique; c'est l'objectif qui détermine le choix de la méthode. Si nous pouvons retenir le terme de codage, c'est au niveau de la sémiotisation textuelle, car pour le coup, c'est un codage numérique des éléments sémiotiques textuels selon le système ordonné [3(2(1].

La thématisation est ce processus peu souvent explicité qui termine et englobe l'ensemble de ces processus préliminaires que certains nomment le codage de façon peu adaptée. Selon nous, ce processus s'étale sur plusieurs opérations : il commence par la perception sensible du texte, le repérage des idées saillantes, et se poursuit par l'attribution d'un sens sous quelque forme linguistique (mot, phrase, énoncé...), et se termine par l'attribution d'un thème. Le thème est donc le produit d'une inférence interprétative émergeant de l'ensemble des éléments saillants sélectionnés. Leur saillance provient de deux facteurs : d'une part leur pertinence par rapport à la question de recherche (ils en sont alors des éléments indexicaux) et d'autre part leur redondance, ils sont alors appelés des isotopies thématiques comme relevant du même champ lexical selon le sémioticien Greimas (1995). L'approche phénoménologique attribue ainsi deux fonctions à la thématisation : celle de donner une coloration perceptive sensible à l'objet textuel analysé et celle de le structurer en faisant émerger un ordre conceptuel relevant de la sémiotisation textuelle.

Nous pouvons ainsi identifier cinq opérations dans le processus inférentiel de thématisation :

- 1) lecture focalisée;
- 2) découpage en unité de sens : identification des « idées autonomes »;
- 3) attribution d'un nom à chaque idée (mot ou énoncé);
- 4) sélection des éléments textuels saillants reconnus pour être des éléments indexicaux(signes) du phénomène étudié;
- 5) assemblage de ces éléments pour inférer un thème.

Sémiotisation textuelle

La sémiotisation est le cœur de la PSP. Nous avons dit combien la **sémiotisation textuelle** mobilisait la « compétence sémiotique » correspondant à la capacité de « voir ce qui saute aux yeux » selon Peirce et du pouvoir de généralisation. Nous plaçons ce

processus de sémiotisation ici, mais, on l'a compris, il commence dès la thématisation, dès que la sensibilité perceptive est mise en œuvre dans l'observation du texte. La mise en catégorie (proposition catégorique) du phénomène étudié étant le but affiché de sa phénoménologie qui a été à l'origine de sa « sémiotique » par Peirce, la catégorisation est bien ancrée dans le processus de sémiotisation textuelle.

La catégorisation. La catégorisation appartient à toutes les approches phénoménologiques, la phénoménologie ayant pour but de découvrir les catégories des phénomènes et leurs propriétés émergentes. Dans la perspective d'un continuum méthodologique, nous pouvons dire que la thématisation est le premier maillon du processus de catégorisation. Chaque catégorie phénoménologique est une catégorie de signification, une dimension, un aspect du phénomène étudié. C'est un matériau mouvant en devenir, qui s'enrichit, se transforme et donc qui ne peut donc être, selon nous, une rubrique ou un outil de classification comme une étiquette. La somme ou plutôt la condensation de ses différentes dimensions livre la compréhension globale du phénomène étudié. Elle passe par la conceptualisation qui est un niveau de généralisation.

Dans la PSP, la catégorie est structurée autant que possible par le niveau sémiotique de ses composants, les concepts englobant leurs propriétés en acte. Par exemple cette catégorie sous forme d'énoncé phénoménologique (Frasco et al., 2022) : « la maladie chronique [3] modifie l'estime de soi, transforme le rapport à l'autre [2] ce qui stigmatise le patient qui se sent rejeté » [2(1)]. C'est par le processus de comparaison continue que se fait la confrontation de la catégorie en devenir avec l'analyse du verbatim suivant. Il procède, comme le disent Ayache et Dumez, d'un « travail sur les ressemblances et les différences » (2011, p. 37). Lorsque plus aucune propriété n'émerge des analyses suivantes, la catégorie atteint sa saturation théorique. Il faut comprendre la notion de propriété comme une donnée sensible nouvelle qui vient enrichir le concept « acté », et lui donne plus de consistance.

Il peut arriver qu'une catégorie générale en devenir devienne une sous-catégorie dépendant d'une catégorie conceptualisante d'un niveau supérieur. Paillé et Mucchielli (2012) appelle « propriétés » ces sous-catégories. Par exemple, une étude phénoménologique (Oude Engberink et al., 2015) sur ce qui influence la décision vaccinale des parents pour leurs enfants a fait émerger plusieurs catégories du discours des participants : « la perception de l'inégalité de l'individu devant la maladie ou le vaccin influence la décision vaccinale », « la décision vaccinale est un choix éducatif », « la décision vaccinale est un tri responsable ». Ce sont toutes les trois des catégories à expression nomologique mais la première est potentiellement englobante des deux autres qui en sont des particularités, des aspects ne pouvant être évoqués par tous les participants. Elles en sont même des effets, des actions-réactions dans la

secondéité de Peirce; elles deviennent alors des sous-catégories ou des propriétés de la première par un processus de réduction/intégration.

Une catégorie est située. Chercher et découvrir les conditions d'énonciation dans un texte est une tâche essentielle pour l'interprétation : les différents contextes, les modalités de l'énonciation, l'intention de communiquer. Au total nous pouvons dire qu'une catégorie phénoménologique est située, structurée et dynamique.

Les points-charnières de la sémiotisation textuelle sont donc en continuité du processus de thématization :

- 6) Assembler ces éléments signifiants thématisés pour leur ressemblance et leur capacité à faire émerger un thème général pertinent par un processus inférentiel. Ce sont ces éléments ressemblants qui donnent la cohérence du texte à travers le thème.
- 7) Procéder à la **caractérisation sémiotique** en attribuant à ces éléments signifiants un niveau sémiotique suivant la place qu'ils occupent dans la hiérarchie des signes.
- 8) Rassembler ces éléments en **ensembles émergents ordonnés** qui sont des catégories de sens de premier niveau, « en train de se faire » (c'est-à-dire dans leur forme incomplète).
- 9) Procéder par comparaison continue à l'enrichissement de ces catégories et à l'élaboration de catégories nouvelles qui sont, chacune, des dimensions du phénomène étudié.
- 10) Restituer une **proposition de sens sémiotiquement structurée** par un ordonnancement logique.

Restitution et synthèse du sens. Revenons à l'objet de notre colloque inspirée de la question de CS Peirce : comment la recherche est-elle possible en recherche qualitative? Se poser cette question clé de la recherche en complexité, revient à s'interroger sur « comment unifier le divers sensible »?

Cependant, nous avons montré que la synthèse est un processus dynamique itératif intervenant à plusieurs moments de l'étude sous des formes diverses :

- *La synthèse des méthodes.* La PSP a ceci de particulier qu'elle peut intégrer différents courants autonomes la phénoménologie, la sémiotique, et la pragmatique. Est-on en présence d'une synthèse disciplinaire? Nous avons montré que ces courants préfiguraient des opérations intellectuelles nées de la dynamique naturelle et logique de la pensée. Il s'agit plutôt d'un continuum méthodo-logique que d'une synthèse, comme nous l'avons montré. Ce faisant, mettre en perspective la phénoménologie et la logique pragmatique de Peirce utilisant un principe formel a priori est pour nous une synthèse du « cœur et de la raison » rejoignant le titre éponyme de Romano.

- *La synthèse des analystes.* Dans la perspective de la triangulation des chercheurs-analystes chère à la recherche qualitative, le fameux « double codage » (thématisation) procède de la confrontation des résultats d'analyse pour en faire une synthèse commune, ou du moins pour s'accorder sur la signification.
- *La synthèse du travail de mise en ordre.* Si nous définissons la synthèse comme l'opération intellectuelle par laquelle on rassemble des éléments de connaissance en un ensemble cohérent sur un sujet, nous avons montré que nous faisons une synthèse lors des différents processus de thématization et de catégorisation. Comme le thème, la catégorie sera nécessaire pour exprimer l'acte qui unifie le divers sensible et nous avons montré que c'était le fait d'un processus inférentiel interprétatif à partir de cette diversité. Finalement la synthèse se fait par le processus de comparaison continue qui procède à une « synthèse intégrative ». Cette notion d'intégration montre que dans le processus de synthèse il y a une opération de structuration ordonnée par les relations de dépendance logique des éléments entre eux.
- *La restitution du sens final* qui est l'aboutissement du processus itératif de thématization-catégorisation-réduction/ intégration-modélisation/ théorisation dans sa forme propositionnelle ordonnée. Au total, on peut dire que la synthèse passe par le processus central de l'analyse qualitative qu'est la catégorisation.

La synthèse des données émergentes peut prendre plusieurs **formes-sens** (terme utilisé par Mucchielli lors d'une conférence au Colloque Rifreq de Béziers en 2006) :

Notre choix se porte sur un **énoncé propositionnel intégratif** à partir des différentes catégories et de leurs propriétés, écrit sous la forme la plus informative possible et présentant l'essentiel du phénomène étudié après le travail d'analyse. Le mode écriture de cette synthèse doit être relativement concis et ordonné tout en conservant sa consistance informative. Enfin, nous ne sommes pas partisans d'écrire un récit phénoménologique de synthèse qui peut prendre une forme littéraire racontant une histoire, fût-elle expérientielle ou existentielle, qui ne mette pas suffisamment en lumière pour le lecteur les éléments les plus signifiants du résultat de la recherche.

On peut aussi y assortir un **schéma heuristique** (Frasco et al., 2022) mettant en lumière les trois niveaux sémiotiques [3(2)(1)] et leur articulation logique de façon hiérarchique de haut en bas, avec le concept en haut de la pyramide, puis les faits et les sentiments; ce schéma représente la globalité de l'information recueillie, structurée assortie d'un commentaire explicatif succinct. Nous mettons les étudiants en garde de ne pas le confondre avec un arbre thématique qui ne préfigure pas un ordonnancement de sens, mais un classement de contenu ou une carte mentale (heuristique) qui est une figure à plat du fonctionnement de la pensée (association d'idées...) sur un phénomène étudié.

Références

- Ayache, M., & Dumez, H. (2011). Le codage dans la recherche qualitative une nouvelle perspective? *Le Libellio d'Aegis*, 7(2), 33-46.
- Bachelard, C. (1999). *La formation à l'esprit scientifique*. J. Vrin.
- Bilhon, R. (2010). *La relation d'accompagnement en soins palliatifs. Analyse phénoménologique* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Montpellier.
- Bistoquet, M., Makinson, A., Tribout, V., Perrollaz, C., Bourrel, G., Reynes, J., & Oude Engberink, A. (2021). Pre-exposure prophylaxis makes it possible to better live one's sexuality and guide men who have sex with men towards a responsible approach to their health: A phenomenological qualitative study about primary motivations for PrEP. *AIDS Research and Therapy*, 18(2). <https://doi.org/10.1186/s12981-020-00327-7>
- Bourcier, D., & Ducrot, O. (1980). *Les mots du discours*. Édition de Minuit.
- Bourrel, G., & Oude Engberink A. (2021). *La phénoménologie sémiopragmatique en recherche qualitative*. Schwabe Verlag.
- Bracops, M., (2010). *Introduction à la pragmatique*. De Boeck et Duculot
- Carontini, E. (1984). *L'action du signe. Questions de communication* 7. Cabay.
- Dastur, F. (2004). *La phénoménologie en question*. Vrin.
- Deledalle, G. (1978). *Écrits sur le signe*. Éd. du Seuil.
- Detienne, A. (1989). La genèse des concepts fondamentaux de la phénoménologie de CS Peirce. *Études phénoménologiques*, 5(9-10), 9-50.
- Frasco, D., Bourrel, G., Jorgensen, C., Fanton, H., Raat, H., Pilotto, A., Baker, G., Pisano, M. M., Ferreira, R., Valsecchi, V., Pers, Y.-M., & Oude Engberink, A. (2022). The chronic disease self-management programme. *Health Expectations*, 25(3), 947-958. <https://doi.org/10.1111/hex.13430>
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorisation ancrée*. Armand Colin.
- Greimas, A. (1995). *La sémantique structurale*. Presses universitaires de France.
- Husserl, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Gallimard.
- Kaufmann, J. C. (2011). *L'entretien compréhensif*. Nathan.
- Mucchielli, A. (1995). *Les sciences de l'information et de la communication*. Hachette.
- Oude Engberink, A., Carbonnel, F., Lognos, B., Million, E., Vallart, M., Gagnon, S., & Bourrel, G. (2015). Comprendre la décision vaccinale des parents pour mieux accompagner leurs choix : étude qualitative phénoménologique auprès des parents français. *Canadian Journal of Public Health*, 106(8), e527-e532.

- Oude Engberink, A., Arino, M., Julia, B., & Bourrel, G. (2013). Intérêt d'une approche sémiopragmatique pour une méthodologie analytique en recherche qualitative. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (15), 96-115.
- Oude Engberink, A., Mailly, M., Marco, V., Bourrie, D., Benezech, J.-P., Chevallier, J., Vanderhoeven, S., Crosnier, R., Bourrel, G., & Lognos, B. (2020). A phenomenological study of nurses experience about their palliative approach and their use of mobile palliative care teams in medical and surgical care units in France. *BMC Palliat Care*, 19(1). <https://doi.org/10.1186/s12904-020-0536-0>
- Paillé, P., & Muchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- Romano, C. (2010). *Au cœur de la raison, la phénoménologie*. Gallimard.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1997). Contre le modèle du code. Dans P. Ludwig (Éd.), *Le langage, textes choisis* (pp. 187-193). Flammarion.
- Tiercelin, C. (1993). *La pensée-signe. Études sur CS Peirce*. Éd. Jacqueline Chambon.
- Tiercelin, C., & Thibaud, P. (2002). *CS Peirce. Pragmatisme et pragmaticisme*. Éd. du Cerf.
- Varela, F. (1989). *Connaître les sciences cognitives. Tendances et perspectives*. Seuil.
- Vermersch, P. (2006). *L'entretien d'explicitation*. ESF.

Pour citer cet article :

Bourrel, G., & Oude Engberink, A. (2023). La phénoménologie sémiopragmatique en recherche qualitative. L'analyse de verbatim en sciences humaines de la santé. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 7-23.

Gérard Bourrel, MD, Ph. D., est titulaire d'un Doctorat en Médecine, DEA en Sociologie et d'un Doctorat en Sciences de l'information et de la communication sur « La complexité en santé ». Professeur des universités Émérite à l'Université de Montpellier, il est membre de l'UMR UA11 Inserm Institut DESBREST d'Épidémiologie et santé publique. Il enseigne la recherche qualitative dans plusieurs diplômes universitaires. Membre de la Plateforme Universitaire CEPS sur les Interventions non médicamenteuses (G Ninot.UM).

Agnès Oude Engberink, MD, MSc, est titulaire d'un Doctorat en Médecine, d'un Master2 Recherche Européen(MERSE) en Sciences de l'éducation. Elle est Maître de conférence des universités au Département universitaire de Médecine générale de Montpellier. Elle est membre de l'UMR UA11 Inserm Institut DESBREST d'Épidémiologie et santé publique. Elle enseigne la recherche qualitative dans plusieurs diplômes universitaires.

Pour joindre les auteurs :
g.bourrel@wanadoo.fr
agnesisambert@hotmail.com

Les recherches interdisciplinaires qualitatives en santé : de l'explicitation des différences à la synthèse

Joëlle Kivits, Ph. D.

Université de Lorraine, France

Laetitia Ricci, Ph. D.

CHRU-Nancy, INSERM, Université de Lorraine, France

Sébastien Sietta, Ph. D.

CHU de Saint-Étienne, Centre Max Weber, France

Laetitia Minary, Ph. D.

Université de Lorraine, France

Résumé

Nous proposons dans cet article de partager notre expérience de recherche interdisciplinaire en santé. Nous développerons un retour réflexif sur deux projets de recherche interventionnelle en santé des populations, terrain riche pour faire progresser l'interdisciplinarité, et pour lesquels les méthodes de recherche qualitatives ont été mobilisées. Après avoir présenté les terrains de recherche, nous montrerons comment le recueil et l'analyse des données qualitatives ont pu se réaliser « en interdisciplinarité » grâce à une interrogation du terrain commune et partagée, travaillée de manière permanente par l'ensemble des chercheurs. En écho à la problématique du colloque RIFREQ 2021, la possibilité de la synthèse des cadres conceptuels est discutée.

Mots clés

INTERDISCIPLINARITÉ, SANTÉ PUBLIQUE, RECHERCHE INTERVENTIONNELLE, TABAC, ANALYSE QUALITATIVE

Notes des auteurs : Le projet RESIST a reçu le soutien de la région Lorraine (Appel à projets 2014), l'Institut de recherche en santé publique, l'Institut de Recherche en Santé Publique, l'Institut National du Cancer, la Fondation ARC (Appel à projets 2014), la Ligue contre le Cancer (Appel à projets 2014). Le projet COMET a été financé par l'Institut National du Cancer dans le cadre de l'Appel à projets « Priorité Tabac 2017 - Programme de recherche et

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 24-40.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

d'interventions pour réduire le tabagisme et infléchir la prévalence des cancers liés au tabac » (INCa_11506).

Introduction

Engager un écrit sur l'interdisciplinarité s'est avéré bien compliqué... Voilà pourtant un sujet maîtrisé, puisque relevant d'une expérience quotidienne : chercheuses et chercheurs en santé publique depuis une dizaine d'années, baignant dans l'interdisciplinarité, ne nous suffit-il pas de raconter notre quotidien? Échanger entre collègues épidémiologistes, cliniciens, sociologues, psychologues... Travailler les questions et les cadres méthodologiques, envisager des interprétations multiples, s'organiser pour la valorisation... Et comme dans toute autre recherche, être plus ou moins productif, faire face aux mêmes aléas (budgétaires, calendaires, administratifs... et même sanitaires!).

L'interdisciplinarité est par ailleurs un sujet bien documenté : les écrits ne manquent pas en santé, comme dans d'autres champs d'études (l'environnement, l'éducation...). Le continuum disciplinarité-transdisciplinarité, avec pour étapes intermédiaires la pluri- et l'interdisciplinarité relève aujourd'hui d'un quasi-consensus (Darbellay, 2018). Nous (re)trouvons sans trop de difficulté une définition partagée et minimale de l'interdisciplinarité comme la rencontre entre au moins deux disciplines amenées à collaborer autour d'un même objet de recherche (Choi & Pak, 2006).

D'aucuns dénoncent l'injonction à l'interdisciplinarité tandis que d'autres la revendiquent comme une pratique régulière de leurs recherches. Être alors enjoint à engager une démarche que l'on ne souhaite pas ou, à l'inverse, à expliciter ce que l'on maîtrise déjà : dans les deux cas, l'insatisfaction est palpable. L'interdisciplinarité revêt ici son manteau institutionnel...

Ces dimensions de l'interdisciplinarité sont connues. Pourtant, au moment de construire le propos et d'écrire les manières de faire l'interdisciplinarité, une difficulté surgit. Dévoiler, expliciter, rendre visible... Mais à partir de quoi? Partager son expérience est sans doute une bonne voie pour « montrer » l'interdisciplinarité... Cette expérience est-elle cependant légitime? Au final, ne faisons-nous pas « comme on peut » et de manière diverse et variée, selon les recherches, les disciplines engagées, les temporalités...?

Ce que cet écrit ne livrera pas, c'est la recette de l'interdisciplinarité. À la suite de beaucoup d'autres, nous convenons de la diversité des pratiques interdisciplinaires sans en privilégier aucune. Au mieux, quelques repères seront donnés. Il s'agira, à partir de la question qui nous a été posée en juin 2021 – « La synthèse des disciplines et des cadres conceptuels : est-ce possible? » – d'exposer une manière de faire l'interdisciplinarité et de souligner ce qu'apporte la recherche qualitative à la recherche interdisciplinaire en santé.

Cet article s'organisera en trois points. Premièrement, nous présenterons l'interdisciplinarité « en acte » (Trabal, 2019) dans le champ de recherche qui est le nôtre : la santé publique. Comment se construit la recherche interdisciplinaire constituera le deuxième axe de réflexion. Y seront rappelés des principes désormais connus et partagés des chercheurs exerçant aux frontières de leur discipline : échanger, discuter, accepter les allers et les retours et surtout les déplacements de posture de recherche. Troisièmement, et en écho à la problématique du colloque RIFREQ 2021, nous envisagerons la possibilité de la synthèse.

Nous développerons notre propos à partir de nos travaux de recherche. Deux projets de recherche seront mobilisés : les recherches RESIST (Kivits et al., 2017) et COMET (Saetta et al., 2018) dont les démarches méthodologiques sont présentées; les résultats de ces recherches ont été valorisés ou sont en cours de valorisation par ailleurs.

La recherche en santé : un terrain et du terreau pour l'interdisciplinarité

La santé publique constitue un champ interdisciplinaire par son objet d'étude et d'intervention : la santé des populations. Si l'on vise son amélioration, la santé exige de bénéficier de plusieurs regards disciplinaires qui idéalement se complètent pour observer, analyser, comprendre, traduire les faits de santé et de maladie, ainsi que pour guider les actions favorables envers les populations, les communautés, les personnes. La médecine et ses différentes branches disciplinaires et professionnelles, l'épidémiologie, mais aussi la psychologie, l'économie, les sciences sociales et politiques... constituent autant de disciplines incontournables qui éclairent et expliquent le phénomène complexe qu'est la santé.

L'interdisciplinarité en santé publique : de l'évidence aux défis

L'interdisciplinarité en recherche en santé publique, si elle relève d'une évidence théorique, représente néanmoins un défi pour celles et ceux qui s'y engagent. Dans une étude portant sur les articles publiés dans la revue Santé publique entre 1998 et 2008 (Kivits & Alla, 2012) et s'interrogeant sur la mobilisation des sciences sociales « en » santé publique, deux niveaux d'intégration étaient identifiés : le premier correspondait à l'« emprunt » de méthodes de recherche en sciences sociales – principalement qualitatives – définissant un nouvel espace de développement d'approches méthodologiques non dominantes et innovantes en santé publique. Le second niveau d'intégration correspondait à une volonté de se détacher d'une définition médicalisée de la santé, étudiée sous l'angle des facteurs de risque, pour asseoir une définition plus sociale de la santé; c'est là que les sciences sociales, et la sociologie en particulier, trouvaient leur légitimité. Le périmètre de cet espace de rencontre entre disciplines s'arrêtait cependant lorsqu'il s'agissait, à partir des données de la recherche, de proposer des pistes pour l'intervention en santé publique; la dimension interventionnelle propre à la santé publique n'était pas nécessairement partagée par la

sociologie. La recherche en santé publique venait ainsi chercher les cadres théoriques des sciences sociales et ses méthodes, ne permettant pas l'équité immédiate entre disciplines, les disciplines médicales restant dominantes. La promotion de la santé allait rebattre les cartes et favoriser d'autres manières de faire de la recherche, en mobilisant un ensemble de disciplines et en les invitant à collaborer.

Définie comme « le processus qui confère aux populations les moyens d'assurer un plus grand contrôle sur leur propre santé et d'améliorer celle-ci » (Deschamps, 2017, p. 105), la promotion de la santé exige des approches de recherche innovantes : percevoir la santé comme une ressource de la vie quotidienne, qu'il faut préserver, promouvoir ou restaurer interroge la manière dont sont produites les connaissances au sujet de la santé des populations. Les cadres importés de la recherche médicale ne fonctionnent pas ou mal : la recherche en promotion de la santé ayant pour finalité le développement d'interventions efficaces, le seul examen des « causes » des problèmes ne peut permettre de fournir les clés pour agir efficacement (Ferron, 2017). Aux côtés des disciplines traditionnellement mobilisées en santé publique telle que l'épidémiologie, l'ensemble des sciences sociales et humaines trouvent une place de choix. Il ne s'agit pas de faire « à côté », ou « en plus », mais bien d'entreprendre « avec ». Cela demande de penser en amont l'objet étudié, de procéder à une problématisation commune, d'allier méthodes et outils de recherche, de se retrouver peu ou prou dans des interprétations communes, et de travailler à un langage commun (Villeval et al., 2014).

La recherche en promotion de la santé est par ailleurs tournée vers l'action. Se faisant, c'est un nouveau cadre de recherche qui émerge, foncièrement interdisciplinaire : la recherche interventionnelle en santé des populations.

La recherche qualitative interdisciplinaire « au service » de l'action en santé?

La recherche interventionnelle en santé des populations (RISP) constitue aujourd'hui une démarche de recherche reconnue et validée. Son enjeu est de proposer des solutions efficaces, prenant la forme d'actions coordonnées, de programmes, de plans... visant à lutter contre les inégalités sociales et territoriales de santé. Il s'agit de comprendre une intervention au plus près en y décelant les principes et mécanismes clés qui amènent aux résultats observés, afin de l'optimiser et d'en assurer l'efficacité.

En RISP, les protocoles de recherche, bien qu'empruntés à l'épidémiologie, sont souvent empreints de démarches méthodologiques venant de plusieurs traditions disciplinaires et de champs professionnels (Alla & Kivits, 2015). Sans s'exonérer de la rigueur méthodologique qu'exige toute recherche, la RISP mise sur l'adaptation et le renouvellement de schèmes méthodologiques en les réfléchissant au regard des particularités de son objet : la complexité des interventions encourageant le recours simultané à plusieurs méthodes et outils méthodologiques variés; et son ancrage

contextualisé requérant flexibilité et réactivité face aux contraintes et opportunités de l'intervention, qui ne peut être ni standardisée ni contrôlable.

En écho à ce qui se passe dans la recherche en santé en général où elles se sont installées (Kivits et al., 2016; Pope & Mays, 2006), les méthodes qualitatives occupent aujourd'hui une place importante en santé publique et en recherche interventionnelle. L'ancrage de la RISP dans le milieu pluri- et interprofessionnel que constitue la promotion de la santé où se côtoient psychologues, sociologues, médecins, éducateurs... et sa proximité avec les disciplines des SHS permet une ouverture aux outils et méthodes de la recherche qualitative. Le questionnement de la RISP sur les mécanismes des interventions et les effets qu'elles produisent en termes de santé et au-delà, rend pertinent le recours aux outils de la recherche qualitative, au même titre que les méthodes quantitatives.

Nous relatons maintenant l'expérience qui a été la nôtre au cours de deux projets de recherche, interdisciplinaires et ayant intégré des méthodes qualitatives : RESIST et COMET.

Rencontrer et construire : l'exemple du projet RESIST

La démarche interdisciplinaire a été pleinement développée dans le cadre du projet RESIST qui avait pour objectif d'adapter les stratégies d'un programme d'aide au sevrage tabagique, TABADO. Cette recherche s'intéressait à une population particulièrement vulnérable, les apprentis : ces jeunes viennent généralement de milieux socio-économiques moins favorisés, fument davantage que la population générale, et sont rarement ciblés par les interventions préventives et éducatives en santé (Minary et al., 2013). Le projet RESIST se donnait pour objectif d'adapter les stratégies d'intervention de TABADO, en intégrant au programme original une composante « soutien social », le programme initial ayant révélé un « effet groupe » (Minary et al., 2013). Car c'est bien au détour d'un échange et d'une rencontre avec Laetitia Minary responsable scientifique du projet, que la volonté de mieux comprendre cet « effet groupe » s'est manifestée.

L'occasion d'une rencontre

Trois disciplines se sont rencontrées : l'épidémiologie, à l'origine de la demande, la sociologie et la psychologie. En forçant le trait, l'épidémiologie permettait de décrire un phénomène sans le comprendre complètement, la sociologie proposait de l'appréhender au regard de différents contextes (éducatif, adolescent, familial...) et la psychologie de l'expliquer au regard de la phase motivationnelle et volitionnelle du changement de comportement de santé.

La première étape du projet RESIST consistait en l'exploration des mécanismes de l'intervention TABADO et du rôle du réseau social dans l'efficacité de l'intervention, alliant méthodes qualitatives et quantitatives.

Recueillir les données qualitatives en équipe interdisciplinaire

L'exploration qualitative prévoyait la réalisation d'observations menées lors de la réunion d'information et des séances en groupe afin d'observer les interactions entre les élèves et les intervenants, et d'entretiens semi-directifs auprès de participants au programme.

Les observations étaient volontairement ouvertes et peu structurées. Lors des entretiens, outre des questions sur la consommation tabagique et le souhait de participer au programme de sevrage, des questions spécifiques étaient posées sur les interactions entre les personnes (entre élèves; entre élèves et intervenants) afin d'explorer le réseau social. Les données qualitatives devaient également mener à la formulation d'hypothèses théoriques explicatives du fonctionnement de l'intervention et de l'influence du réseau social en particulier.

La phase qualitative se déroulait simultanément à une phase de recueil de données quantitatives : les apprentis répondaient à un questionnaire sur leurs habitudes de consommation tabagique et leur réseau social.

Composaient cette équipe : une épidémiologiste et responsable scientifique du projet, deux psychologues, une sociologue, une doctorante en promotion de la santé et une attachée de recherche clinique. Lors du recueil, pour animer l'intervention, une équipe d'animation en promotion de la santé était également présente, représentée par deux chargées de projet en promotion de la santé. Les tabacologues responsables des consultations individuelles complétaient l'équipe.

Mentionner les diverses personnes composant l'équipe de terrain et d'animation est important. Nous ne pouvons faire abstraction du fait que la recherche se couplait à l'intervention et que les actions de recueil de données avaient un impact sur le déroulement même de l'intervention. Les différentes personnes impliquées par ailleurs échangeaient régulièrement avec nous sur leur ressenti, leurs appréciations des jeunes, mais aussi leurs opinions quant au fonctionnement du réseau, les motivations des jeunes à participer au programme... Lors du recueil, la frontière entre recherche et action perdait de sa pertinence, et les pistes disciplinaires s'entremêlaient; cette dernière tendance s'est trouvée renforcée lors de la phase d'analyse.

La mécanique de l'analyse qualitative interdisciplinaire

Au total, 30 conférences et 7 séances de groupes avec le tabacologue ont été observées; 30 entretiens ont été réalisés avec 19 élèves.

Le recueil et l'analyse des données (1) : les observations

Les observations ont bénéficié d'un triple regard : celui de la sociologue, de la psychologue et de la doctorante en promotion de la santé. Cela se justifiait par la nécessité de disposer : 1) du regard sociologique sur l'environnement social de l'intervention, les interactions sociales et l'organisation (notamment spatiale) de

l'intervention au sein de l'établissement et de la classe, avant, pendant et après la conférence; 2) du regard psychologique davantage centré sur les comportements tabagiques et les discours des élèves, ainsi que sur les interactions entre élèves et avec la conférencière; 3) du point de vue de l'implémentation, porté par la doctorante.

Pour ces observations, il a été décidé de ne pas construire conjointement la grille d'observation, mais de laisser s'exercer les regards de manière indépendante. Ainsi, les chercheuses impliquées ont chacune élaboré leur grille de recueil et ont observé chaque conférence.

L'analyse des données a été également réalisée de manière isolée dans un premier temps. La production de cette analyse a pris diverses formes : journal de bord pour la sociologue ne s'éloignant pas ou peu des pratiques d'observation en sociologie en anthropologie (Foley, 2016); la psychologue a fourni, quant à elle, un travail discursif riche reprenant les échanges entre élèves autour du tabac et organisé en thématiques; la doctorante a enfin proposé une liste de points favorables et défavorables à l'intervention et la conférence. L'ensemble des éléments recueillis a permis d'identifier les fonctions clés de l'intervention. Ces données ont ensuite été présentées lors d'un séminaire rassemblant les chercheuses et chercheurs du projet et l'ensemble du comité scientifique, incluant les partenaires de terrain. La Figure 1 schématise l'organisation en interdisciplinarité du recueil et de l'analyse des données d'observations.

Le recueil et l'analyse des données (2) : les entretiens

L'organisation du travail a été différente pour les entretiens. Pour des raisons de faisabilité, plusieurs enquêtrices ont été mobilisées. Le travail conjoint de l'épidémiologiste (pour le cadrage méthodologique), la sociologue, la psychologue et la cheffe de projet a constitué le pivot de l'enquête.

L'objectif de ces entretiens était de suivre les élèves volontaires pour participer au programme de sevrage, obtenir leur retour d'expérience, mais aussi mieux comprendre leur parcours tabagique en lien avec leurs milieux de vie (scolaire, familial, professionnel) et de repérer les facteurs liés à leur réseau social favorisant leur démarche d'arrêt du tabac.

L'élaboration du guide d'entretien a nécessité plusieurs réunions. Il fallait s'accorder sur les thèmes à aborder. Il fallait surtout produire un document commun et compréhensible par la sociologue, la psychologue et la doctorante qui allaient se partager les entretiens. Nous n'avions jusqu'ici pas travaillé sur une recherche commune, ne disposions pas de la même expérience en recherche qualitative et surtout défendions des positionnements disciplinaires qu'il s'agissait de faire coopérer. Le guide d'entretien constituait ainsi un outil crucial, assurant l'harmonisation du recueil des données. Un travail particulier a été produit sur les termes employés et leur signification : parcours, environnement, motivation, soutien social... Si ces mots font

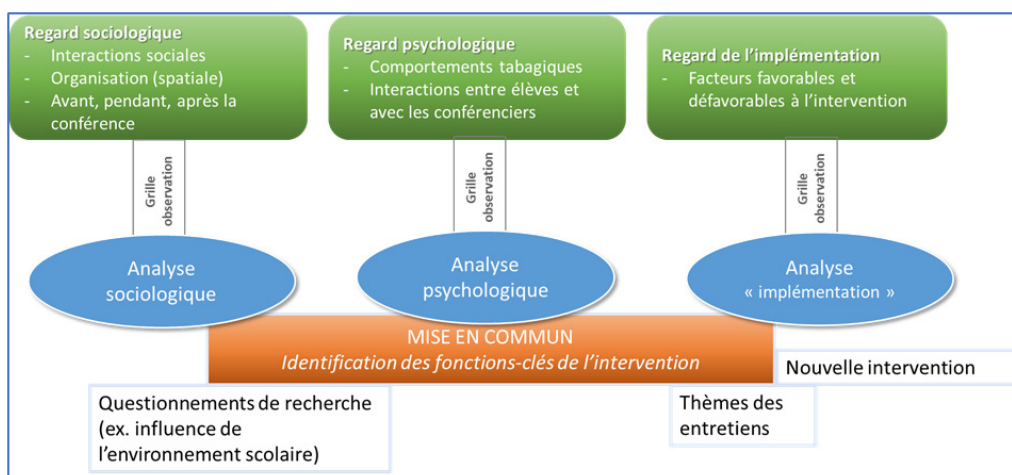


Figure 1. Organisation du recueil et de l'analyse des données d'observation de RESIST.

partie du langage courant, les disciplines tendent à les teinter. Par exemple, la motivation (à arrêter de fumer, à participer au programme...) aura une signification théorique différente en psychologie et en sociologie. Pour les psychologues, la motivation était liée au niveau de détermination pour le Soi du comportement : à une extrémité, la motivation est dite extrinsèque, le comportement est réalisé pour des raisons extérieures au Soi ; à une autre extrémité, le comportement est déterminant pour le Soi et la motivation est dite alors intrinsèque. Pour la sociologue, la motivation s'ancrait dans des trajectoires tabagiques avant tout sociales : une attention particulière était donnée aux événements biographiques – l'entrée dans le milieu professionnel par exemple – et à l'expérience sociale entourant la cigarette. Le guide d'entretien a intégré ces deux perspectives. La notion de réseau social a aussi été longuement discutée : la « traduction » du réseau – qui ne se limitait pas aux pairs, mais se référait à l'environnement social du jeune – en questions pour le guide d'entretien a fait émerger des distinctions profondes de compréhension, notamment en termes de niveaux de réseau (de la relation interpersonnelle à l'environnement social), d'approche (à partir de l'expérience de l'individu ou objectivée par d'autres données, observationnelles ou quantitatives), ou encore de fonction (le réseau comme soutien social, composante identitaire ou levier de participation à une intervention...).

Les entretiens ont été réalisés par les trois enquêtrices en fonction de leur disponibilité. Trois temps ont rythmé l'analyse, pilotée par la porteuse du projet :

1. Les entretiens ont dans un premier temps été lus par chacune des enquêtrices, de manière indépendante. Une première grille a été proposée par la psychologue,

dont l'arborescence a été profondément travaillée au cours d'une première réunion, en confrontation avec les autres lectures. Plusieurs réunions ont été nécessaires au cours desquelles un travail explicatif des éléments d'analyse proposés par chacune des enquêtrices était fourni. La grille d'analyse finale comportait cinq grands thèmes (Intervention – Parcours tabagique avant l'entrée dans le programme – Sevrage – Réseau social – Autres addictions), composés chacun de deux à huit sous-thématiques, elles-mêmes déclinées en plusieurs sous-thématiques. Au total, une centaine de nœuds d'encodage composaient la grille d'analyse. Elle a été stabilisée au fur et à mesure de l'encodage du matériel.

2. La seconde étape a consisté à coder l'ensemble des entretiens à l'aide du logiciel NVivo. Sur base de six entretiens tirés au sort et codés, la grille d'analyse a été testée (exhaustivité et compréhension). Après cet ajustement, l'ensemble des entretiens ont été codés, chaque entretien étant codé par deux des trois enquêtrices. Les enquêtrices ne codaient pas nécessairement les entretiens qu'elles avaient réalisés.
3. La troisième étape a consisté à interpréter les entretiens codés. Deux méthodes d'analyse ont été menées en parallèle. D'un côté, une analyse compréhensive et interprétative a été réalisée par la sociologue à partir des nœuds issus de l'encodage. Les extraits codés à chaque nœud ont été lus comme un ensemble cohérent, interprété au regard du questionnement de recherche : retour d'expérience sur l'intervention, motivation au sevrage, influence du réseau social... La lecture horizontale s'émancipait ainsi de la grille d'analyse pour faire émerger les éléments de compréhension du phénomène étudié directement en lien avec le cadre conceptuel de l'étude. D'un autre côté, une analyse thématique descriptive se réclamant d'une démarche inductive a été réalisée par la psychologue, permettant la documentation du contenu de chaque nœud.

La Figure 2 schématise l'organisation en interdisciplinarité du recueil et de l'analyse des données d'entretiens.

Ce travail approfondi et conjoint d'analyse des données – qualitatives, mais aussi quantitatives, les données issues des questionnaires composant également le matériau de travail pour la construction de l'intervention – a été possible parce qu'il était étroitement lié à une interrogation du terrain commune et partagée. Quels que soient les fondements disciplinaires, les résultats venaient alors à s'accorder aisément.

L'intégration des modèles est-elle ensuite possible? Si nous convenons que les phases de recueil et d'analyse de données favorisent l'interdisciplinarité, suffisent-elles à fondre les cadres conceptuels? Et que faire concrètement des données générées? Changeons de projet, tout en restant dans la même thématique et auprès de la même population : le tabagisme des adolescents.

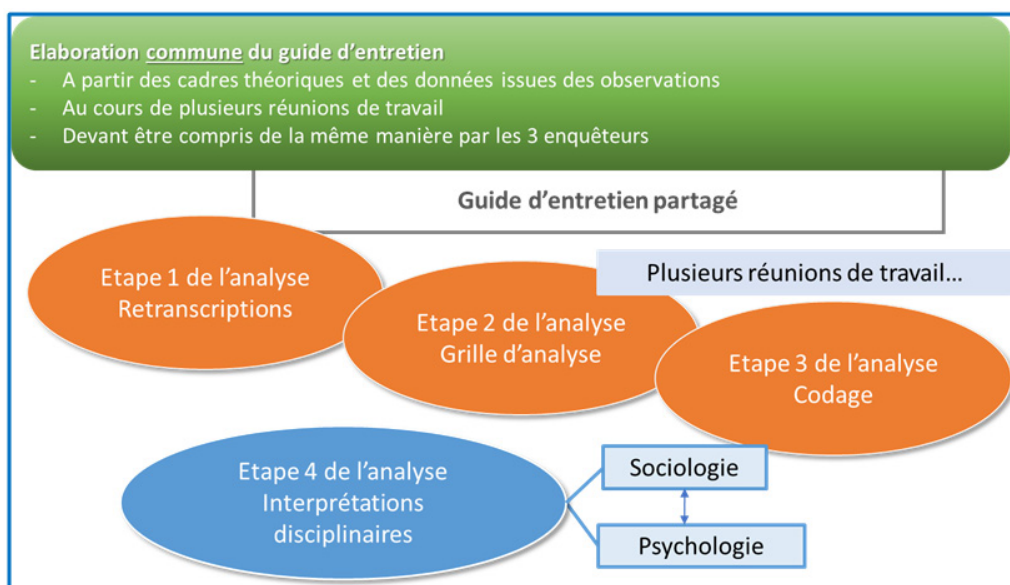


Figure 2. Organisation du recueil et de l'analyse des données d'entretiens dans RESIST.

Partager et intégrer : l'exemple du projet COMET

Dans le projet COMET, des chercheurs venant de plusieurs disciplines ont été sollicités pour apporter leurs regards sur les effets potentiellement stigmatisants d'une intervention visant la réduction du tabagisme (Saetta et al., 2020). Porté par Laetitia Minary (épidémiologiste), l'objectif général du projet était d'étudier les mécanismes du sevrage tabagique spontané et induit en population adolescente (Minary et al., 2020).

Partager une question... et proposer des interprétations?

Un axe appelait plus particulièrement le croisement de regards : l'étude de l'effet potentiellement stigmatisant des interventions visant la réduction du tabagisme avec comme étude de cas, l'intervention développée dans le cadre de RESIST, présentée précédemment. Si ce risque de stigmatisation, voire de « sur-stigmatisation », par l'intervention est connu en promotion de la santé (Massé, 2012), cette dimension est souvent ignorée dans un contexte de recherche interventionnelle, l'évaluation reposant généralement sur la mobilisation d'indicateurs limités au comportement ou au problème de santé visé (avoir ou non arrêté de fumer ou diminué sa consommation ...) (Saetta et al., 2020). Dans le cadre de COMET, les chercheuses et chercheurs ont considéré qu'il était tout aussi prioritaire d'étudier les éventuels effets indésirables de l'intervention sur la population ciblée. Dans l'intervention RESIST, cette question était

particulièrement pertinente puisque les apprentis présentent des facteurs de vulnérabilité sociale (Troger, 2013).

Lors de l'analyse des entretiens, une difficulté a émergé... Que recouvrait la question initiale? Était-elle « Les participants à l'intervention sont-ils stigmatisés? » ou bien « Les participants à l'intervention se sentent-ils stigmatisés? »? Cela demandait de déconstruire l'hypothèse formulée dans le projet initial : d'une approche transdisciplinaire sur la « sur-stigmatisation », la direction était prise pour entreprendre un travail interdisciplinaire, voire disciplinaire...

Le consortium de recherche a ainsi été élargi : une épidémiologiste, deux sociologues, une philosophe, un psychologue, une juriste, une chercheuse en promotion de la santé ont participé à l'analyse. Lors des échanges autour du matériau collecté, les discussions ont rapidement témoigné d'une difficulté à répondre de manière commune à la question. En effet, chaque discipline avançait ses propositions interprétatives. L'enjeu n'était pas identique du point de vue des études interventionnelles en santé et des sciences humaines et sociales – entendues dans toute leur diversité. De manière dichotomique et quelque peu caricaturale, d'un côté il s'agissait d'apporter une réponse à une question afin d'ajuster les modalités d'intervention; de l'autre il s'agissait de questionner la question avant d'y répondre – la réponse important parfois moins que le questionnement lui-même.

Par ailleurs, plusieurs cadres conceptuels ont émergé. Par exemple, un des cadres théoriques proposé par les sociologues a été celui du contexte social emprunté à Lahire permettant de comprendre la stigmatisation dans des situations sociales variées (Lahire, 2011)¹. Cependant, lors des réunions de travail, continuaient à émerger des lectures divergentes : lorsque l'une ou l'un « voyait » une situation de stigmatisation dans un contexte, l'autre y voyait une situation d'intériorisation de la norme; lorsque l'autre « lisait » le sentiment de culpabilité, l'une ou l'un « lisait » l'auto-stigmatisation... À quoi attribuer ces divergences?

La synthèse des disciplines : la pièce, la scène et la critique

Ne pas partager les mêmes cadres théoriques dans une recherche interdisciplinaire ne constitue pas un problème à partir du moment où chacun accepte de découvrir les bases théoriques qui orientent ses analyses et ses interprétations. Cela ne va cependant pas de soi : nous avons intériorisé certains cadres théoriques et schèmes méthodologiques au cours de nos formations et de nos recherches que nous mobilisons sans toujours les interroger. C'est aussi admettre que les données ne parlent jamais d'elles-mêmes pour elles-mêmes. Il ne s'agit ni d'opposer des lectures les unes aux autres, ni de trouver la lecture « valide » et « unique », mais de rendre ces lectures complémentaires, d'accepter des interprétations multiples et de les faire dialoguer.

Nous pouvons assimiler ce travail à celui de critiques de théâtre. Il nous a été donné à lire une pièce en plusieurs actes : le corpus d'entretiens. Nous avons eu accès

aux mêmes documents, comprenant les mêmes mots, dont nous nous sommes imprégnés pour l'analyse et pour livrer nos interprétations. Transposons maintenant ces entretiens et ces mots transcrits sur une scène de théâtre. Nous assistons à la même représentation : des apprentis et des apprenties présentant une consommation tabagique élevée se voient proposer une intervention de prévention et décident d'y participer. Sur scène, ils et elles partagent leurs expériences, expliquent ce qu'ils et elles vivent, qui ils et elles sont. Nous sommes un public averti qui exerce simultanément le métier de critique.

Que regardons-nous? Qu'analysons-nous? Qu'allons-nous retenir pour rédiger notre critique?

- Les acteurs, leurs interactions verbales, leurs gestuelles, leurs déplacements sur scène...?
- Le texte? L'auteur de la pièce?
- La scène, sa taille, son éclairage, son habillage...?
- Le décor et les costumes...?
- Les coulisses qu'on entrevoit, qu'on imagine...?
- La salle de théâtre qui nous accueille?
- La mise en scène, la régie, le son?
- Le public, sa place dans la salle, ses réactions?

En tant que public, nous regardons l'ensemble qui nous touchera, nous interpellera, nous fera vibrer, ressentir des émotions... En tant que critique, chacun entendra davantage certains discours qui résonneront avec ce qu'il ou elle est; on analysera les mouvements des acteurs tandis que l'autre regardera les décors, leurs finitions et comment ils sont agencés; on s'interrogera sur les choix de mise en scène tandis que l'autre s'interrogera de l'état émotionnel de l'acteur lorsqu'il repart en coulisse après une scène difficile; etc.

Cette pièce, cette scène, ce travail de critique, c'est en quelque sorte le travail interdisciplinaire. Épidémiologistes, philosophes, psychologues, sociologues, juristes... nous sommes le public et choisissons ensemble une œuvre et le lieu de sa représentation. Cet engagement est déjà le produit d'un travail en amont, celui de la problématisation et du développement méthodologique. Reste à formuler la critique de la représentation, qui revient aux chercheuses et chercheurs. Deux choix se posent.

Le premier : chacun sa critique, et de manière tout à fait légitime. Les critiques peuvent s'explicitier, mais n'engagent pas nécessairement de dialogue : ils et elles étaient d'accord d'assister ensemble à la représentation, ce qu'ils et elles en diront leur appartiendra, au mieux sera échangé; nous sommes dans la pluridisciplinarité. Le second : on produit une critique commune. Pour atteindre cet objectif, il s'agira alors

de dévoiler les bases et les fondements à l'origine de la critique. Il s'agira de dire « d'où on parle », de forcer la distinction – et donc d'imposer les disciplines – pour mieux partager et construire une critique commune et complète, discutant tant des acteurs, de leurs costumes, de leur jeu, que du décor, de la mise en scène, des coulisses et de la salle... La distinction des disciplines serait en quelque sorte la clé de l'interprétation interdisciplinaire.

Des choix intermédiaires, des nuances, existent probablement... Comme toute démarche scientifique, l'interdisciplinarité est avant tout un processus impliquant une transformation constante des manières de faire.

Conclusion

L'interdisciplinarité « en pratique » ne va pas de soi. Bien que le positionnement soit entendu, soutenu institutionnellement, souhaité par les équipes de recherche, développer la recherche interdisciplinaire demande un effort constant d'explication, d'adaptation, de réajustement scientifique, de la part des personnes impliquées (Kivits et al., 2013).

Nous proposons, en conclusion, trois dimensions qui nous semblent essentielles à considérer lorsqu'on s'engage dans un travail interdisciplinaire. Premièrement, l'interdisciplinarité provoque des conflits de temporalité qu'il convient de résoudre. Contrairement aux phases préparatoires (élaboration de projet et préparation sur le terrain) qui sont généralement considérées comme requérant un temps long, les phases de collecte et d'analyse de données sont rarement envisagées de la sorte. Cependant, l'expérience de RESIST montre que ces étapes sont chronophages. Si une partie des données a pu être mobilisée quelques mois après les premiers recueils pour la mise en place de l'intervention adaptée, l'organisation, la réalisation et les échanges scientifiques autour de l'analyse qualitative mobilisant de deux à quatre personnes auront exigé davantage de temps. La question n'est pas que d'ordre méthodologique.

Deuxièmement, il est important de penser, mais surtout d'organiser l'interdisciplinarité. Dans les deux projets présentés, la tenue de multiples séminaires et ateliers de travail et leurs restitutions (synthèses, appropriation des modèles disciplinaires, comptes-rendus structurés des analyses croisées...) ont constitué les piliers du travail interdisciplinaire. Ce travail est rendu possible grâce à une équipe impliquée à toutes les étapes et gérée par un pilote de projet – dans le cas des projets cités, il s'agissait de l'épidémiologiste, responsable scientifique du projet RESIST et investigatrice principale du projet COMET. De tels séminaires et ateliers constituent autant d'espaces d'échange et de discussion favorisant à la fois le travail disciplinaire et interdisciplinaire. La préservation des spécificités des disciplines est inestimable et essentielle au succès de l'interdisciplinarité. S'assurer d'un « espace de l'interdisciplinarité »² permet de comprendre les positions théoriques et méthodologiques et de dépasser ces frontières disciplinaires.

Enfin, nous terminerons sur le levier que constitue la recherche qualitative pour la recherche interdisciplinaire en santé. Le « quali » est *a priori* abordable par tout chercheur, même sans formation préalable... Si l'illusion ne dure pas, elle permet au moins de rassembler des chercheuses et chercheurs de différents horizons. En santé publique, l'appel au qualitatif répond au besoin d'accompagner les mesures et descriptions de faits et phénomènes de santé (et de maladie) par données de nature qualitative qui « éclairent », « expliquent », « mettent en perspective »... des recueils parfois trop statiques. Recourir aux méthodes qualitatives enclenche de nouvelles collaborations. À première vue à la portée de chacun, l'explicitation des méthodes et plus généralement de la démarche de recherche qualitative par les chercheuses et chercheurs venant des sciences sociales permet d'engager un travail interdisciplinaire.

Notes

¹ Les résultats de cette analyse font l'objet d'une publication en cours de valorisation.

² Terme proposé par Marie Préau (2014).

Références

- Alla, F., & Kivits, J. (2015). La recherche interventionnelle en santé publique : partenariat chercheurs-acteurs, interdisciplinarité et rôle social. *Santé publique*, 27(3), 303-304.
- Choi, B. C. K., & Pak, A. W. P. (2006). Multidisciplinarity, interdisciplinarity and transdisciplinarity in health research, services, education and policy: 1. Definitions, objectives, and evidence of effectiveness. *Clinical and Investigative Medicine. Médecine clinique et expérimentale*, 29(6), 351-364.
- Darbellay, F. (2018). L'interdisciplinarité, les aveugles et l'éléphant [Billet]. *Decentered Disciplines*. <https://decentered.hypotheses.org/1101>
- Deschamps, J.-P. (2017). La Charte d'Ottawa pour la promotion de la santé. *Hegel*, 2(2), 105-106.
- Ferron, C. (2017). Recherche interventionnelle et promotion de la santé. Dans E. Breton, F. Jabot, J. Pommier, & W. Sherlaw (Éds), *La promotion de la santé. Comprendre pour agir dans le monde francophone* (pp. 443-455). Presses de l'EHESP.

- Foley, R.-A. (2016). L'observation. Dans J. Kivits, F. Balard, C. Fournier, & M. Winance (Éds), *Les recherches qualitatives en santé* (pp. 118-133). Armand Colin.
- Kivits, J., & Alla, F. (2012). Recherche et intervention en santé publique : quels espaces de rencontre avec les sciences sociales? *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 7. <https://doi.org/10.4000/socio-logos.2680>
- Kivits, J., Balard, F., Fournier, C., & Winance, M. (2016). *Les recherches qualitatives en santé*. Armand Colin.
- Kivits, J., Fournier, C., Mino, J.-C., Frattini, M.-O., Winance, M., Lefève, C., & Robelet, M. (2013). Jalons pour une recherche interdisciplinaire en santé et en sciences humaines et sociales : apports d'un séminaire de recherche. *Santé publique*, 25(5), 579-586.
- Kivits, J., Ricci, L., Vallata, A., & Minary, L. (2017, 11-12 décembre). *Recherche interventionnelle en santé publique : quelle place pour l'interdisciplinarité? L'exemple de RESIST, un programme de sevrage tabagique en milieu scolaire* [Présentation orale]. Colloque « Les sciences humaines et sociales face à l'interdisciplinarité dans les recherches en santé - Pratiques, lieux, enjeux et perspectives », MSH Paris Nord, Paris, France.
- Lahire, B. (2011). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Fayard / Pluriel.
- Massé, R. (2012). Stigmatisation sociale et santé publique : les enjeux éthiques. *La santé de l'homme*, (419), 9-11.
- Minary, L., Agrinier, N., Dugas, E. N., Sylvestre, M.-P., & O'Loughlin, J. (2020). The natural course of cigarette smoking among adolescent daily smokers in France and Quebec. *Tobacco Use Insights*, 13(20). <https://doi.org/10.1177/1179173X20943549>
- Minary, L., Cambon, L., Martini, H., Wirth, N., Acouetey, D. S., Thouvenot, F., Maire, C., Martinet, Y., Bohadana, A., Zmirou-Navier, D., & Alla, F. (2013). Efficacy of a smoking cessation program in a population of adolescent smokers in vocational schools: A public health evaluative controlled study. *BMC Public Health*, 13(1), 149.
- Pope, C., & Mays, N. (Éds). (2006). *Qualitative research in health care* (3^e éd.). Blackwell Publishing.
- Préau, M. (2014). *L'interdisciplinarité comme outil, method et questionnement épistémologique* [Présentation orale]. Colloque APEMAC « Chronic diseases, adaptation and perceived health: Stakes and future », Université de Lorraine, Nancy, France.

- Saetta, S., Minary, L., Kivits, J., & Frohlich, K. (2018, 23-25 mai). Les risques de stigmatisation dans les interventions en santé publique : l'exemple d'une intervention d'aide au sevrage tabagique dans une population d'apprentis [Présentation orale]. Colloque S2E « Santé : équité ou égalité? Définir, mesurer, agir », Toulouse. http://www.iferiss.org/images/IFERISS/Colloque_s2e/session-08-04-saetta.pdf
- Saetta, S., Kivits, J., Frohlich, K., & Minary, L. (2020). Stigmatisation et santé publique : le côté obscur des interventions anti-tabac. *Santé publique*, 32(5), 473-478.
- Trabal, P. (2019). De l'interdisciplinarité dans la recherche sur des dossiers sanitaires. *Revue d'épidémiologie et de santé publique*, 67(1), S5-S11.
- Troger, V. (2013). L'enseignement professionnel victime de l'académisme à la française. *Observatoire des inégalités*. <https://www.inegalites.fr/L-enseignement-professionnel-victime-de-l-academisme-a-la-francaise>
- Villeval, M., Ginsbourger, T., Bidault, E., Alias, F., Delpierre, C., Gaborit, É., Kelly-Irving, M., Manuello, P., Grosclaude, P., & Lang, T. (2014). L'interdisciplinarité en action : les « mots-pièges » d'une recherche interdisciplinaire. *Santé publique*, 26(2), 155-163.

Pour citer cet article :

Kivits, J., Ricci, L., Saetta, S., & Minary, L. (2023). Les recherches interdisciplinaires qualitatives en santé : de l'explicitation des différences à la synthèse. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 24-40.

Joëlle Kivits est enseignante-chercheuse en sociologie à l'École de Santé Publique de l'Université de Lorraine (Nancy, France). Elle est membre du laboratoire interdisciplinaire en santé publique, APEMAC (UR 4360). Ses travaux de recherche concernent les dispositifs éducationnels en santé (éducation pour la santé, éducation thérapeutique...), l'autonomie du patient et de la personne en santé, ainsi que la communication et l'information en santé publique. Elle contribue également au développement de démarches innovantes pour l'évaluation des interventions complexes en santé, en proposant une réflexion tant méthodologique que conceptuelle. Elle enseigne la recherche qualitative dans le cadre de diplômes en santé publique, ainsi que la sociologie de la santé et la promotion de la santé.

Laetitia Ricci est psychologue au CIC 14 33 Épidémiologie Clinique du CHRU de Nancy et chercheuse associée au laboratoire APEMAC. Ses travaux se centrent sur le développement d'instruments de mesure de la santé perçue et sur les évaluations des interventions de promotion de la santé.

Sébastien Saetta est sociologue au CHU de Saint-Étienne et à la PRSM-HP (Plateforme de Recherche sur la Santé Mentale et le Handicap Psychique). Il est membre du Centre Max Weber et de l'équipe Travail, institutions, professions et organisations. Ses recherches portent sur les transformations de la psychiatrie, étudiées sous l'angle de la (ré)organisation de l'offre sanitaire et médico-sociale, le changement (ou la stabilité) dans les organisations et l'évolution de la relation de soin et d'accompagnement. Ses travaux interrogent également le rôle de la recherche (médicale, en santé publique, en SHS) dans ce processus de transformation et les conditions de possibilité de la recherche collaborative, interdisciplinaire et/ou basée sur des méthodologies mixtes.

Laetitia Minary est chercheuse en santé publique et épidémiologie au sein de l'UR 4360 APEMAC « Adaptation, mesure et évaluation en santé. Approches interdisciplinaires » de l'Université de Lorraine. Son principal domaine de recherche porte sur l'évaluation des interventions complexes en santé publique. À ce titre, elle dirige l'axe de recherche « Concepts et méthodes pour les interventions complexes » au sein de l'UR 4360 APEMAC. Elle s'intéresse également à la problématique des inégalités sociales liées au tabagisme chez les adolescents.

Pour joindre des auteurs :

joelle.kivits@u-paris.fr

l.ricci@chru-nancy.fr

saetta.sebastien@gmail.com

laetitia.minary@univ-lorraine.fr

La synthèse des données en recherche qualitative : une évidence à travailler

Marc-Henry Soulet, Docteur en Sociologie

Université de Fribourg, Suisse

Résumé

Derrière la thématique de la synthèse des données en recherche qualitative se tient une question à haut potentiel explosif, celle du statut d'éléments théoriques déjà existants dans la production empirique de la théorie. Comment clarifier les liens entre théorie et recherche qualitative afin de rendre compte d'une progression intégrative des données faite de réduction de sens et de mise en lien des catégories conceptuelles et de découvrir la catégorie centrale, celle autour de laquelle coagulera l'explication? Cette contribution, partant de l'assertion que des éléments théoriques ne remontent pas d'eux-mêmes à la surface du terrain quand on sollicite celui-ci en l'investigant, cherche à rendre compte des principes et modalités qui structurent le travail du chercheur dans la production d'une synthèse théorisante. Deux métaphores permettront de situer les termes de l'enjeu. Celle du maïeute facilitant l'accouchement du déjà-là prêt à sortir ou celle du Docteur Viktor Frankenstein fabriquant, par assemblage de morceaux de sens pris de-ci de-là, une cohérence globale (au risque de produire un monstre analytique, déconnecté de la réalité du terrain).

Mots clés

SENSIBILITÉ THÉORIQUE, SYNTHÈSE DES DONNÉES, INTERPRÉTATION, IMAGINATION RÉALISTE, RECHERCHE QUALITATIVE

Introduction

Synthèse des données. Rien est moins simple en recherche qualitative – et je remercie mon collègue et ami Gérard Bourrel de m'avoir invité à y réfléchir à l'occasion du 6ème colloque du RIFREQ. Soit, cela semble tomber sous le sens puisque cette opération est indolore et invisible, puisqu'il faut simplement laisser remonter les catégories émergentes, les laisser murir en catégories conceptualisantes et attendre qu'elles s'agrègent progressivement. Il n'y a donc rien à faire et donc rien à en dire non plus puisqu'il s'agit d'un processus auto-engendré. Soit, nous sommes face à un phénomène mystérieux qui procède de la révélation; les manuels de recherche qualitative, quand ils abordent ce chapitre, sont par exemple extrêmement peu diserts et s'en tiennent à une discrétion sans fond qui couvre difficilement quelques pages.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 41-58.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

Certes, nous avons le célèbre modèle EAI (étiqueter, articuler, intégrer) qui renvoie à la non moins fameuse trilogie (codage ouvert, codage axial et codage sélectif) promue par la théorisation ancrée. Mais nous sommes peu avancés quand leur caractéristique première est de sous-expliquer le troisième terme, celui justement qui nous préoccupe ici. En fait, derrière la thématique de la synthèse des données en recherche qualitative se tient une question à haut potentiel explosif, celle du statut d'éléments théoriques déjà existants dans la production empirique de la théorie. Comment alors clarifier les liens entre théorie et recherche qualitative afin de rendre compte d'une progression intégrative des données faite de réduction de sens et de mise en lien des catégories conceptuelles et de découvrir la catégorie centrale, celle autour de laquelle coagulera l'explication?

Pour tenter d'explicitier cela et de donner à voir les opérations qui se cachent derrière le mystère de la synthèse des données, deux moments forts scanderont ce texte après avoir rappelé ce qui fait de la thèse de l'émergence une illusion épistémologique autant que méthodologique : l'examen des formes de mobilisation de la théorie pour procéder à ladite synthèse et la nature du produit théorique sur laquelle celle-ci débouche.

L'ignorance théorique, un mirage entretenu

En recherche qualitative, c'est un lieu commun que d'opposer validation de la théorie et production de la théorie et de faire reposer la pratique du chercheur sur un axiome fort : il lui faut éviter de se laisser influencer par des catégories provenant d'un cadre conceptuel préexistant. Au lieu de commencer à poser des hypothèses et à mobiliser un cadre conceptuel déjà fixé pour ensuite appliquer cette modélisation au phénomène étudié, les chercheurs qualitatifs se doivent de commencer par la collecte de données sans *a priori* pour ensuite dégager ce qui a du sens. L'ignorance théorique est ainsi souvent posée comme une vertu, reposant sur une sorte d'*epoché* des connaissances préalables avec la volonté de travailler directement avec le terrain, tant la théorie semble constituer un obstacle à l'accès direct à la réalité. Dans la lignée de la théorie ancrée, on considère ainsi qu'il faut arriver sur le terrain avec un œil neuf, qu'il faut faire tabula rasa des connaissances antérieures, qu'il faut enquêter sans préparation ciblée sur le plan théorique, bref qu'il faut avant toute chose - impératif quasi catégorique - mettre entre parenthèse les cadres explicatifs déjà existants.

François Guillemette (2006), en rappelant les fondements de la théorisation ancrée, souligne parmi les quatre grandes opérations : la suspension temporaire du recours à des cadres théoriques existants et la procédure d'analyse favorisant l'ouverture à l'émergence. Barney Glaser et Anselm Strauss ont, quant à eux, clairement emblématisé, aux yeux de nombreux chercheurs qualitatifs, le fait que des considérations et des spéculations théoriques *a priori* devaient être évitées dans la théorie ancrée.

Howard Becker, avec son sens habituel de la provocation, va même jusqu'à qualifier la théorie de mal nécessaire (1993) et déclare toujours commencer une recherche avec une forte conscience de son ignorance. « De plus, [ajoute-t-il] je suis assez arrogant pour laisser de côté ce que les gens ont déjà écrit sur ce que je m'apprête à étudier ». Il ose même dire un peu plus loin que « c'est avec moins de théorie au départ que l'on produit de la bonne science sociale » (2005, p. 59).

Les choses sont claires et réglées d'avance. Exit la théorie dans la recherche qualitative. Est-ce si sûr?

Eh bien non! Pas si l'on en croit les « aveux » des principaux intéressés qui oscillent entre relativisation méthodologique et précision procédurale. Barney Glaser et Anselm Strauss précisent en effet dans une note de bas de page dans *La découverte de la théorie ancrée* : « Bien sûr, le chercheur ne s'approche pas de la réalité en faisant *tabula rasa* des données antérieures. Il doit disposer d'une perspective qui l'aidera à voir les données pertinentes et à en extraire des catégories significatives » (1967/2010, p. 88). Et ils insistent même pour dire qu'en théorie ancrée, le chercheur doit avoir une « perspective sociologique » et une « sensibilité théorique ».

Dans *La conscience de la fin de vie*, ils ne dissimulent même pas le fait que leur sensibilité théorique soit fortement préstructurée (1966/2016). Dans le chapitre final de cet ouvrage explicitant la méthode mise en œuvre et la spécifiant comme emblématique de la théorie ancrée, ils expliquent l'importance de leur expérience récente de la fin de vie (père pour Barney Glaser; mère et ami pour Anselm Strauss) qui les a fait beaucoup réfléchir à cette question, ainsi que l'existence d'une enquête préalable d'Anselm Strauss sur la fin de vie à l'hôpital, et disent ensuite que

pour ces raisons, une attention particulière aux attentes de la fin de vie et aux contextes de conscience a guidé la collecte des données préliminaires; l'élaboration systématique de ces concepts et du paradigme a prévalu lors du recueil de données complémentaires et l'analyse qui en a suivi (Glaser & Strauss, 1966/2016, p. 318).

Une modalité qui semble s'inscrire en rupture totale avec les principes énoncés de la théorie ancrée et revendiqués comme tels par beaucoup de chercheurs qualitatifs. Howard Becker, quant à lui ajoute : « Ce n'est pas dire que je n'ai aucune d'idée. Mais, je déteste la façon dont certaines personnes évoquent leur travail de terrain comme une « table rase » attendant que les choses émergent » (2005, p. 60).

Nous sommes là face à un beau malentendu.

Donc, *volens nolens*, dit ou pas dit, formalisé ou non, mobilisé ou non, peu importe en quelque sorte, un cadre théorique d'ensemble est bien présent *a minima*, et pesant même, dans toute recherche, qualitative ou pas d'ailleurs. Il fonctionne comme un cadre de référence, non discuté et non réfutable, permettant de sélectionner de façon

« naturelle » des données pertinentes et des observations judicieuses, et de produire ainsi des interprétations adaptées et ajustées. En d'autres termes, de la théorie, il y en a toujours car sans vision du monde, sans pré-entendement, celui-ci serait profondément illisible et incompréhensible. De l'induction pure, en somme, serait une pure illusion en ce sens.

« Nous ne sommes jamais en pure émergence » précisent fort justement Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2003, p. 191). Contrairement, en effet, à l'idée promue et comprise de la théorie ancrée et de l'induction analytique, la théorie n'émerge pas des données. Elle suppose un travail du chercheur, un travail orienté, reposant sur la comparaison constante de plusieurs matériaux dont diverses théories existantes. La synthèse des données est un assemblage; elle ne naît pas d'elle-même ni n'émerge à proprement parler des données ou du terrain. L'ignorance théorique est un mythe (Labelle et al., 2012), elle est invoquée pour susciter la réceptivité empirique du chercheur. Mais prise au pied de la lettre, la suspension des cadres théoriques connus peut conduire à la paradoxale autant qu'incongrue justification d'une posture a-théorique. S'il n'y a pas d'émergence spontanée de la théorie à partir du terrain, alors cela signifie que la théorisation, fût-elle ancrée, est le fruit d'une activité du chercheur autant délibérée qu'intense (Dubar & Demazière, 1997) et repose donc sur un travail électif des données et d'analyses préexistantes pour produire une compréhension de l'objet considéré.

En recherche qualitative, la théorie a une place évidente qu'il faut admettre et rendre visible, plutôt que s'évertuer à la dissimuler comme si elle était une vieille dame indigne. Osons le dire, la théorisation à partir des données de terrain suppose une forte et régulière mobilisation, dans des registres différents, de théories préexistantes. L'activité même d'enquête passe par l'identification des données et par leur articulation afin de construire une compréhension du problème concerné permettant de progresser de manière nécessaire vers la solution, vers la formulation d'une hypothèse explicative. Mais elle ne peut y parvenir qu'en s'adossant à des supports théoriques adéquats disponibles. Dès lors, il convient de se pencher sur la place que la production empirique des données fait à des éléments de théorie ou de quasi-théorie déjà existants.

Si l'on résume donc l'idée centrale de ce premier moment de notre argumentation, les chercheurs qualitatifs ne définissent pas clairement leur objet et leur cadre d'analyse avant le début de leur recherche. Cependant, ils ne partent pas sans bagages. Ils partent avec des idées. Et une fois leur travail commencé, ils examinent de nouvelles pistes, appliquent de nouvelles idées interprétatives aux données récoltées et révisent leur jugement analytique en cours de route à la lumière des travaux existants. Ils font donc preuve davantage d'un esprit ouvert, un esprit ouvert informé, pré-informé même, par une « sensibilité théorique », et surtout capable de « révision analytique » à la lumière de ce que l'enquête dévoile, de ce que le

chercheur comprend de ce qu'il est en train d'étudier et de ce que ses connaissances des recherches précédentes l'amènent à considérer.

La sensibilité théorique, un fil d'Ariane

Comment, alors, « se méfier de l'allégeance théorique » et « cultiver la sensibilité théorique » (Lejeune, 2019, p. 28)? Nous sommes en effet là devant un butoir constitutif de la synthèse des données en analyse qualitative, pris entre l'exigence d'un ancrage dans les données empiriques et la préservation d'une certaine distance théorisante dans l'analyse. Comment, en effet, être attentif et attentionné aux données de terrain et soucieux d'une mise en perspective théorique à des fins de catégorisation, d'articulation et d'intégration, bref d'interprétation contrôlée? Comment, en somme, trouver un « compromis entre cadre conceptuel préalable et affranchissement théorique » (Labelle et al., 2012, p. 81)? Comment revendiquer la mobilisation d'une réceptivité théorique dont devrait faire montre, par essence, le chercheur qualitatif, alors même qu'il lui a été intimé de se délier de tout présupposé théorique quand il entame son travail de terrain?

La perspective comme un support de pertinence

Qu'est-ce donc que cette idée de perspective? Une vision (ou des repères) déjà là, inspirés par des travaux antérieurs et forgés par des prédécesseurs, fût-ce soi-même, pour entrer sur le terrain, se repérer et se mouvoir dans le maquis de significations qui l'habitent. Essayons d'explicitier cela à partir de ce que Howard Becker donne à voir de sa manière de procéder pour mener ses travaux (Soulet, 2005). La sensibilité théorique qui nourrit ses analyses provient moins de ses lectures, du moins des lectures explicites sur l'objet sur lequel il travaille comme il se plaît à nous le dire, que de sa propre armature théorique personnelle. En fait sa démarche s'appuie sur des outils de travail qu'il a déposés dans sa sacoche de sociologue qui fonctionnent comme un *a priori* analytique explicite structurant de manière ontologique la lecture à produire de la réalité investiguée. Ainsi, Howard Becker a régulièrement recours à des prémisses théoriques qu'il ne discute ni ne justifie et qui lui servent à ordonner ses données et à étayer ses analyses. Il part toujours avec des idées de travail, qu'il distingue d'ailleurs explicitement des notions d'hypothèses ou de cadre théorique, trop contraignantes à ses yeux. Des idées de travail, c'est-à-dire des sortes de « concept de sensibilisation », bien différents des concepts définitifs (Blumer, 1954). En d'autres termes, il existe, chez Howard Becker, comme chez tout chercheur qualitatif, un usage de la théorie fonctionnant comme un principe de pertinence, pas toujours mis en vue mais bien présent, afin de sélectionner, parmi l'infinité d'observations possibles, celles qui sont retenues et pour produire les conjectures à la base de sa logique d'induction analytique.

Très tôt, pour ne pas dire dès la première confrontation avec le terrain, l'enquêteur se nourrit d'inputs théoriques qui lui permettent de se forger une image, une image provisoire, une image hypothétique, au sens littéral du terme, qu'il va

remodeler sans cesse au cours de son investigation, une image qui naît en bonne partie de la mobilisation de ses savoirs antérieurs, dont ses connaissances et ses orientations théoriques préalables. Qu'il le veuille ou non, il recourt minimalement, dès l'observation initiale, à une forme de synthèse faute de quoi il serait « confronté à l'indéfini des valeurs que peuvent prendre les indices » (Boudon, 1985, p. 10), image qui a pour finalité première d'aider à circonscrire l'investigation et à se repérer dans les données pour tenter d'en comprendre la portée. En ce sens, ces constructions jouent, dans un premier temps, un double rôle de contextualisation, de balisage et d'affinement de la mise en problème ainsi que de principe d'évaluation des données. Il en va de même tout au long du processus d'enquête. Nous voyons, comme scientifiques aussi, le monde à travers la représentation que nous en avons et notre travail est « orienté et informé dans son intégralité par cette image sous-jacente » (Blumer, 1969, p. 24).

Des stabilités locales comme transcendances relatives (Corcuff, 2002)

La sensibilité théorique constitue un outil disponible pour approcher le phénomène considéré et voir ce qui se trouve dans les données qu'il a été possible de récolter à son propos. Mais comment se forge et de quoi se forme cette sensibilité du chercheur? Assurément de sa réceptivité à certains aspects de la réalité, mais une réceptivité dont l'acuité provient de son *background* antérieur, de sa familiarisation avec les écrits sur la question et aussi de ses « connivences théoriques », pour reprendre une expression aussi imagée qu'adéquante de Jason Luckerhoff et François Guillemette (2012, p. 52).

La sensibilité théorique nourrit donc la perspective avec laquelle le chercheur perçoit les données empiriques et les considère; elle constitue le cadre d'interrogation de son expérience d'enquête. « sans laquelle on risque tout simplement de ne rien voir, de ne rien recueillir qui soit théorisable » (Dubar & Demazière, 1997, p. 51). Si donc le chercheur qualitatif ne peut, par principe inductif, recourir à une prédestination théorique de ses résultats et donc, avec certitude préétablie, savoir où son enquête l'emmènera ni décider à l'avance quelle théorie mobiliser, une bonne assise théorique lui est nécessaire pour procéder à l'analyse de ses données, forger des concepts *ad hoc* et les intégrer en une élaboration théorique ancrée.

Pour pouvoir construire cette image, le chercheur a besoin de s'appuyer sur des stabilités locales (Boudon, 1985), c'est-à-dire sur des certitudes posées comme extérieures à l'objet considéré, qui se nourrissent d'un stock disponible et partagé de connaissances (Schütz, 1987), articulant l'expérience courante de la vie quotidienne et un état des connaissances scientifiques à un moment donné. Ces stabilités sont en quelque sorte les béquilles invisibles, en tant qu'externalités du raisonnement, et incertaines, puisque non falsifiables et choisies sur la base de la vraisemblance sociale et scientifique, que le chercheur doit invoquer implicitement pour lire les données et les faire parler. Elles sont locales car elles sont produites expressément dans et pour un contexte particulier, mais ce qui leur confère leur stabilité, c'est leur prétention à

transcender la situation analysée. Ces transcendances relatives (Corcuff, 2002) sont révisables, ce qui n'enlève rien à leur validité intrinsèque et à leur pouvoir explicatif pratique, mais simplement cela signifie que, en cas d'invalidité, elles ont épuisé leur pertinence dans le contexte donné, leur capacité à étayer une catégorie analytique.

Le chaînage avant-arrière : un pas argentin analytique

Mais comment résoudre la quadrature du cercle, c'est-à-dire s'adosser à des éléments théoriques sans pour autant tomber dans les sirènes tant honnies du placage, lors de l'analyse des données, de déductions empruntées à un modèle théorique. Assurément en recourant à des concepts déjà là, pris comme des supports d'intuitions analytiques, « sans pour autant devenir aveugles aux autres questions, et en demeurant ouvert aux autres perspectives » (Charmaz, 1995, p. 37). Le risque de biais théorique peut être ainsi contrebalancé par le pluralisme théorique du chercheur, capable de manier plusieurs référents conceptuels pertinents au gré de leur utilité (Labelle et al., 2012). Au fil de la progression de son enquête, mais aussi pour la faire progresser, le chercheur va donc puiser dans sa besace théorique des éléments de sens désignant un aspect saillant de ce qu'il comprend des données. Ces éléments de sens (approximations notionnelles, pré-catégories, embryons conceptuels, peu importe comment on les nomme) vont s'enrichir mais aussi être rectifiés, voire purement et simplement être abandonnés au profit d'autres au fur et à mesure de la comparaison des données empiriques et de leur confrontation avec celles-ci.

Barney Glaser mobilise l'image du pas de danse (deux pas en avant, un pas en arrière) pour qualifier ce processus de va-et-vient (1978). Il serait plus juste, d'ailleurs, de se représenter le pas argentin du tango pour ce faire. Il ne s'agit pas tant en effet de voir après chaque avancée analytique un retour vers l'étape précédente que de se représenter un déplacement latéral à la suite de la progression vers l'avant. L'idée de Barney Glaser de chaînage avant-arrière est bien sûr intéressante pour souligner le travail d'ancrage de toute avancée analytique et l'alimentation empirique continue de l'élaboration des catégories conceptualisantes; elle traduit bien la progression hélicoïdale de l'enquête (Glaser, 2011). Mais elle ne rend pas compte de la force du glissement de côté pour déplacer la perspective et renouveler la sensibilité analytique. En fait, il faut probablement considérer avec Anselm Strauss (1993) que l'on a affaire à un double mouvement, le premier, qu'il qualifie de « temporel », pour marquer un retour validant vers les données déjà recueillies et le second, qu'il appelle « relationnel », pour souligner le processus d'articulation conceptuelle des données. Le chaînage entre données empiriques et explications théoriques préconstruites permet par la confrontation un travail de durcissement et de rectification; il s'agit d'un montage proposant, à partir d'une foison d'informations et de données, de dessiner des relations entre registres appartenant à des univers différents, un montage, fortement fragile car

hypothétique, qui repose sur le recours à la comparaison constante et qui mobilise deux procédures distinctes quoiqu'enchâssées.

L'une repose sur la comparaison verticale, elle-même doublement orientée sur l'échelle spatio-temporelle, vers l'arrière, rétrospective et vers l'avant, prospective. Le montage, qui progresse chemin faisant (Becker, 2005), suppose tout d'abord d'être constamment confronté aux données pour voir si elles peuvent trouver place dans ce modèle analytique en construction et lui donner de la densité et de la robustesse. Ce premier mouvement fait retour sur les faits enregistrés tout au long du processus d'enquête et puise empiriquement dans la mémoire du problème. Le second va de l'avant et recherche logiquement des faits auxquels porter attention; la présomption de rapports projetés de façon logique guide la recherche d'indices entendus alors comme micro-preuves (Soulet, 2011a). Le mouvement de va-et-vient permanent entre ces deux procédures tire en même temps vers la reconstitution et la projection et permet ainsi « de découvrir ce qu'il faut ajouter ou enlever à l'explication pour qu'elle fonctionne » (Becker, 2002, p. 303), pour qu'elle coïncide avec les faits et qu'elle apparaisse en même temps « comme une manière raisonnable de relier les choses entre elles » (Becker, 2002, p. 47).

L'autre s'appuie sur une comparaison horizontale. D'une part, il s'agit de comparer les données entre elles, de constater des rapports dans ce qui a été observé, en jouant de la méthode de la concordance et de la différence (Stuart Mill, 1843/1866). Ici, c'est l'amplitude des observations qui sert de support à la validation et à la montée en généralité. Cette idée de « largeur » du spectre, rejoignant la notion d'analyse des variations sur le continuum des dimensions chère à Anselm Strauss et à Juliet Corbin (2004), signifie la nécessité de recueillir des informations sur tous les sujets concernés par la recherche afin de dégager des ramifications transversales aux données. D'autre part, la comparaison porte son attention sur les relations afin de produire les catégories conceptualisantes (Paillé & Mucchielli, 2003), car il n'existe pas de correspondance directe entre description et concepts. Ce qui est interprété, ce ne sont pas des faits, des conduites, des actes, mais des relations entre des faits, des conduites, des actes et des éléments structurels. Il s'agit donc de mettre en relation et d'articuler des propriétés conceptuelles, de dégager par comparaison des combinaisons dans des situations et contextes différents, de relier par confrontation synchronisée des catégories pour en faire des pièces d'un ensemble signifiant.

Le pas argentin analytique se nourrit donc d'une expérimentation logique, et non pratique, (Soulet, 2011b) et de sa modalité centrale, la comparaison systématique pluri-orientée. « Cherchez la majeure » nous dit Howard Becker (2002), cette quasi-loi sans laquelle il n'y pas de salut pour la synthèse des données puisqu'il n'existerait aucune accroche à la démonstration, la majeure celle qui illumine l'ensemble de la situation comme le renversé (du tango), une figure aussi spectaculaire que maîtrisée.

Le coup de force interprétatif, un nœud gordien

Si la progressivité de la synthèse des données et la linéarité de son déploiement sont une illusion, alors de quoi parlons-nous? Certes, il arrive parfois que, très tôt, « émerge » une ligne fédératrice des catégories rendant compte d'une cohérence analytique de la mise en perspective des données. Mais, probablement, faut-il vite déchanter. Si « l'évidence » est si forte et si immédiate, c'est alors qu'il y avait peu de chose à découvrir, l'énigme n'en était pas une (on connaissait depuis longtemps le coupable et c'est par « négligence » des connaissances antérieures qu'elle apparaissait comme telle) ou la question était mal posée, faute d'avoir pris le temps de la documenter, par excès de confiance dans sa sensibilité théorique a-théorique ou par manque de souplesse problématisante. Bref, il s'agissait, à l'évidence, d'un biais de l'enquête, quel qu'ait pu être sa nature.

Mais, la plupart du temps, c'est par un geste fort que se trouve tranché le nœud gordien, par un acte d'affranchissement de l'ancrage dans les données – même si c'est pour y revenir immédiatement. C'est par un nécessaire risque interprétatif (Olivier de Sardan, 2008), souvent produit par un raisonnement analogique ou métaphorique, que l'on déniche la majeure en l'extrayant de sa tanière où elle se terrait bien à l'abri des errements du chercheur en mal d'émergence. Ce qui fait la force de ces majeures, c'est qu'elles fonctionnent – elles font sens au point d'être une explication acceptable, comme une manière raisonnable de lier des événements et des faits entre eux. Mais il ne faut pas voir dans ce processus la mise en œuvre d'une opération graduelle visant à produire une vision progressivement synoptique et scrupuleusement fidèle de la réalité considérée. Il faut admettre, *a contrario* presque, que cette procédure repose sur un coup de force interprétatif. Encore faut-il, après l'avoir extirpé du fatras des liens qui l'enserrait, la valider par un retour aux données et aux théories existantes.

Une recherche qualitative est ponctuée d'actes d'interprétation, à tout moment du processus, (Lahire, 2005), dans les multiples registres du terme – donation de sens, dévoilement de signification, transposition et de traduction d'un système dans un autre – à des fins d'élucidation, de production et de maîtrise du sens. Elle se centre sur la mise en relation de faits, de phénomènes et du sens de cette relation et contient une part de dépassement des données qui est justement le propre de l'interprétation. En ce sens, interpréter est une prise de risque qui présuppose des sauts logiques, des sauts créateurs qui ne peuvent pas, au moment même où ils sont réalisés, être empiriquement étayés ni même argumentés. Interpréter déborde toujours en ce sens la valeur probatoire des descriptions empiriques utilisées. L'interprétation, en tant qu'extraction de sens, c'est aller au-delà de ce que les données brutes disent *a priori* (Soulet, 2011a). Le chercheur est, entre autres chose et, peut-être, avant tout, « un interprétant qui prend position par rapport à ce qu'il observe » (Plouffe & Guillemette, 2012, p. 96); un

interprétant qui s'applique à comprendre ce qui est dit, puis à le traduire en concepts pour décrire et interpréter ce qui est dit.

Mais ce moment suppose de conjuguer méthode, ouverture intellectuelle et imagination. Imagination, le mot est lâché, un mot est chargé de sens tant il peut prêter à des contresens et à des controverses. L'imagination est ce par quoi la découverte advient en même temps qu'elle se dit; c'est par cette voie seule que l'on parvient à lier interprétation et contrôle, mais au prix de quelques amendements à la notion.

Tentons, là encore d'explicitier l'opération analytique que peut être cette imagination contrôlée, cette forme de « réalimagination », pourrait-on dire avec Colin Dexter (1983, p. 274), pour désigner un mélange de réalité et d'imagination. Le problème central que pose un tel travail, c'est celui de la fiabilité de l'assise sur lequel il repose. La plausibilité de cette conjecture repose sur une marque de véridicité : que l'interprétation produite indique quelque chose du réel et concorde avec une représentation réaliste de celui-ci. (Olivier de Sardan, 1996). Cette justesse doit à la fois faire l'épreuve d'une contextualisation et, simultanément, d'une transversalisation des énoncés. Elle suppose une rationalité prudente, capable de contribuer à la formation de cohérences locales et circonstanciées en même temps que d'opérer une articulation avec des cohérences du second ordre (Livet, 2005) venant servir de ressources de certitude et de légitimité pour asseoir la conjecture en l'élargissant par décontextualisation.

Ce coup de force interprétatif est animé par la tension entre une mise en comptabilité locale d'indices et une forme de totalisation, entre des cohérences locales et une cohérence de second ordre qui ordonne ces dernières et les situe à l'égard des éléments incohérents restants. Ce qui fait tenir cette fois-ci ces deux pôles, ce sont les jeux d'échelle (Revel, 1996). Pour ne pas être condamnée à la seule collection des faits et à leur description, l'interprétation suppose de ne pas se focaliser sur l'ici et le maintenant, d'où l'importance des variations de grandeurs d'échelles que permet la comparaison systématique pluri-orientée. Ce qui lie ces mises en cohérences, contextuelle pour l'une, formelle pour l'autre, c'est qu'elles sont l'une et l'autre sous-tendues par des modèles explicatifs implicites (des majeures) qui leur confèrent leurs assises au moins provisoirement, qu'ils se nomment articulations locales ou schèmes généraux.

La synthèse des données : entre inaccessible étoile et réduction fonctionnelle

Concepts ou théorie, voilà bien un premier dilemme pour la recherche qualitative. Quel est en effet le produit auquel la synthèse des données est censée aboutir? Le concept n'est-il qu'un outil ou bien est-il une fin en lui-même? À moins que ce ne soit une typologie, dont on conviendra sans ambages qu'elle est avant tout une forme ordonnée de description, fût-elle transposable, mais point une explication. Si l'on admet, même

si ce n'est pas aussi souvent le cas que souhaitable, que la fin dernière d'une activité de recherche, fût-elle singulière et située, se donne pour objet de produire une compréhension élargie du phénomène considéré, c'est-à-dire qui vaille pour plus que la seule configuration étudiée, l'enjeu se présente sous un double aspect. D'une part, comment passer du substantif au formel? Comment, en d'autres termes passer d'un résultat analytique, produit d'une enquête, à une modélisation capable de faire sens élargi et de rendre compte d'une compréhension transposable à des objets et à des contextes différents quoique semblables, une compréhension en passe d'être discutable et donc de s'insérer, en soutien ou en rupture, dans les connaissances existantes et de nourrir le débat scientifique? D'autre part, à quel statut peut prétendre le produit de ce passage du substantif au formel? En d'autres termes, quel est son degré de dureté, de robustesse, pour reprendre un concept fort éclairant de Michel Grossetti (2022)? S'agit-il d'une loi causale, d'un modèle formalisé ou d'une simple conjecture (Boudon, 1984)? Ou bien d'un tout autre dispositif, hybride entre factualité et interprétation?

La théorie formelle comme graal de la production empirique de la théorie

Au cœur de la production de la théorie à partir des données, il existe la distinction fondamentale entre le substantif et le formel qu'ont emblématiquement formalisée Barney Glaser et Anselm Strauss (1967/2010). Résumons l'essence de cette idée : est substantif un cadre explicatif qui vaut pour un objet considéré dans un champ considéré; est formel un cadre explicatif qui vaut dans d'autres contextes pour d'autres objets. Un concept (ou une théorie) est qualifié de substantif car il est, *in fine*, local; de formel, car il est à portée élargie.

Ce qui est de l'ordre du substantif a pour mérite premier de fonctionner car, par nature, ajusté au matériau, mais a une portée toujours limitée car restreinte à un ensemble de conditions spécifiques et localisées; il est donc porteur d'une légitimité circonscrite mais suffisante pour rendre compte du phénomène concerné *hic et nunc*. Ce qui est de l'ordre du formel a pour qualité première de pouvoir « rendre compte d'un même phénomène dans une grande variété de situations différentes » (Lejeune, 2019, p. 131) en faisant tourner les catégories analytiques sur des objets différents et dans des contextes différents. Ce qui fait que le formel peut être considéré comme ancré, par contre, c'est qu'il s'appuie sur le substantif pour être bâti. Et c'est par une opération centrale, la translation, que l'on y parvient. La translation contextuelle consiste en effet à décontextualiser un instrument interprétatif et à le formaliser pour le rendre utilisable dans un autre contexte; elle repose donc sur l'idée d'un déplacement par variations contextuelles comme l'illustre l'homologie structurale entre la transition statutaire de fin de vie et la transition statutaire de personne à qui l'on vient de voler un bien (sa carte bancaire par exemple), qui mettent en jeu une même catégorie analytique à propos de processus pourtant bien différents.

À la question donc de savoir quel est le produit de la synthèse des données en recherche qualitative ou, plus précisément, de savoir si la recherche qualitative produit effectivement de la théorie, il est difficile de répondre de manière tranchée. D'une part, parce qu'il subsiste bien des zones d'ombre pour qualifier le passage de substantif à formel (Dubar & Demazière, 1997) au point de parler d'un véritable plafond de verre (Kaufmann, 1996). D'autre part, parce que la distinction entre le conceptuel et le théorique n'est jamais véritablement assumée.

Prenons l'exemple des recherches de Barney Glaser et Anselm Strauss (1971/2014). Peut-on dire que leur travail sur les transitions statutaires, remarquable par ailleurs, propose une théorie formelle, comme ils l'énoncent dans le sous-titre de l'ouvrage? C'est loin d'être certain puisqu'ils nous présentent un concept, les transitions statutaires dont ils vont décliner tout un ensemble de propriétés (désirable ou non désirable, individuel, collectif ou agrégatif, définitif ou réversible, su ou insu, évitable ou inévitable, reproductible ou non...). Certes, ils élargissent la notion de changement de statut en dépassant considérablement le classique rite de passage, grâce à la mobilisation de la notion de transition statutaire. Ils en étendent ainsi le champ de pertinence et son application à une multitude de situations et contextes (le passage en classe supérieure à l'école, la transition entre célibataire et marié, le changement de personne en bonne santé à malade...). Mais, à chaque fois, nous sommes en présence d'un concept célibataire, aussi riche soit-il, fonctionnant de manière isolée. Jamais d'une théorie à proprement parler, si l'on retient, bien sûr la distinction sémantique entre concept et théorie qui fait du premier une représentation abstraite de la réalité d'une classe d'objets, de phénomènes ou de situations, susceptible d'inclure tous les objets réels compris dans cette classe, et du deuxième un corps organisé de concepts et de principes afin d'expliquer un ensemble de phénomènes distincts mais reliés pour donner sens à une réalité plus large mais non directement visible.

De même, si l'on se penche sur la notion de contextes de conscience qu'ils ont forgée à propos de la fin de vie (Glaser & Strauss, 2016), nous avons là un modèle analytique plus complexe que celui des transitions statutaires, puisqu'il permet de distinguer des contextes de conscience de la fin de vie fermés, de suspicion, de simulation mutuelle et ouverts à propos d'objets sur lesquels porte la conscience (la fin de vie, le moment de la fin de vie, les modalités de la fin de vie) et aussi à propos des effets de la (non-)conscience (incidence sur les soins, incidence sur l'attitude du patient face aux soins, incidence sur l'attitude du patient face à la gestion de sa fin de vie). Il est aisé, et les auteurs y recourent dans une intention didactique d'explicitation de cette idée de contextes de conscience, de faire des parallèles entre la situation caractérisant le passage du statut de malade à mourant à d'autres situations comme celle du passage conjoint à conjoint trompé. La translation analytique fonctionne, on y retrouve des homologies structurales (les objets et les effets, bien sûr en ce cas différents de nature).

Mais, se trouve-t-on pour autant devant une théorie formelle. N'avons-nous pas davantage affaire à un concept formel?

En fait, la recherche qualitative se heurte à un double problème. Le graal qu'est la théorie formelle en recherche qualitative prend en effet la forme d'une double quête, passer, d'une part, du conceptuel au théorique et passer, d'autre part, du substantif au formel. Et force est de constater que rares sont les fois où cette double exigence est atteinte, même quand elle est annoncée comme telle. Parfois, on peut observer le passage du substantif au formel par la translation d'une explication/compréhension d'un phénomène particulier d'un champ de pertinence à d'autres champs de pertinence et, donc, noter une montée en généralité conceptuelle. Parfois, mais moins souvent, on peut constater un passage du conceptuel au théorique avec l'articulation d'un « ensemble de concepts fortement développés interreliés par des énoncés de relations qui constituent un cadre intégré » (Lejeune, 2019, p. 132). Mais, il s'agit là, la plupart du temps en ces cas-là, d'une théorie substantive, à portée locale donc. Très rarement, la double hélice analytique (substantif-formel et conceptuel-théorique) est concrétisée dans la production empirique de la théorie.

Des dispositifs théoriques intermédiaires comme échappatoires

Et si, les opérations de théorisation à partir des données n'avaient pas pour vocation, comble du paradoxe, de produire de la théorie, au sens d'un ensemble modélisant de concepts significativement liés entre eux se proposant de rendre compte d'un phénomène social particulier, plus ou moins total, de manière autant explicative que prédictive : bref, n'auraient pas pour but de déboucher sur des quasi-lois de causalité. Émettre une telle proposition ne doit pas être entendu comme une façon honorable, quoique peu confortable, de sortir de l'impasse, mais, bien davantage, doit être pensé comme la conséquence logique du statut des sciences sociales, des sciences empiriquement contraintes en même temps que profondément interprétatives (Olivier de Sardan, 2008; Passeron, 1991). Dans la mesure, en effet, où il n'est pas possible, pour ces sciences du contexte, de reproduire des causes, il ne reste plus qu'à inférer des logiques de fonctionnement à partir des effets observés et de concevoir ainsi, non pas tant des explications théoriques *ad hoc*, que des élaborations formelles à statut hybride, capables de s'adapter pour rendre compte de différents contextes en même temps que suffisamment englobantes. Ces constructions intermédiaires, ni concept isolé et ni système explicatif englobant, ne revendiquent pas la promotion d'une causalité efficiente unique ni donc de prévisibilité parfaite, mais proposent des connaissances génétiquement situées et donc non généralisables, mais transposables et extensibles car caractérisant des dispositifs analytiques pouvant jouer différemment selon les contextes et les situations.

Dans cette veine et à la suite de Jon Elster (1998), Hervé Dumez (2021) suggère de considérer l'idée même de mécanisme pour sortir de l'enfermement dans la

singularité des terrains enquêtés et de l'impasse de sa mise en vue uniquement descriptive. Le mécanisme, comme instrument analytique, est précis, parce que construit, et ajusté à une situation particulière et à l'action d'acteurs agissants. Il s'agit d'un modèle analytique, d'une abstraction se focalisant sur l'essentiel en relation avec le problème considéré, et pour cela transposable. Mécanismes ou autres, ces élaborations modestes ressemblent fortement aux théories à moyenne portée de Robert Merton (1965). Nous sommes loin ici de la suprême théorie à la Talcott Parsons (1937) cherchant à donner une vision de la société, de ce qu'est une société; il s'agit bien plutôt de la production d'instruments capables de rendre intelligible le social, du moins certaines de ses configurations et certaines de ses variations, à partir d'un rapport étroit avec le matériau de recherche, sa richesse et sa diversité.

Ces dispositifs intermédiaires donnent ainsi à voir des engrenages, des enchaînements, des procédures à même de rendre compte des conduites des acteurs en situation avec et, par-delà, du sens donné par les acteurs aux événements qu'ils vivent et à leurs actions, comme à celles des autres. Ils sont forgés dans certains contextes par la formulation d'hypothèses « théorisantes » d'abord internes à la situation considérée mais progressivement étendues par transversalisation.

Conclusion

En recherche qualitative, et particulièrement au moment de la synthèse des données visant à produire une compréhension du phénomène investigué, on peut observer une sous-visibilité, quand ce n'est pas une sous-utilisation de la théorie et des cadres analytiques déjà existants. Mais, soit il s'agit d'un biais d'ignorants (Lejeune, 2019) né d'une appropriation superficielle de ce à quoi engage la procédure de théorisation inductive, soit d'une mé-compréhension de ce que recouvre le travail théorique. Dans un cas, nous sommes face à un aveuglement empiriste irrédentiste; dans l'autre, nous sommes confrontés à une réduction sémantique de la mobilisation de la théorie qui n'est vue ici que comme l'appel à un encadrement analytique exclusif des données issues du terrain. Le malentendu provient sans doute d'un non-compte de la non-prise en compte d'autres modalités de mobilisation de la théorie.

Mettre la théorie au travail peut, si on ouvre l'empan des possibilités, aussi bien être le tracé d'un design et une aide à la conception de la question de recherche qu'une structuration des modalités d'interprétation des données ou bien encore la production d'un cadre explicatif de moyenne portée. La production d'une compréhension du phénomène considéré, la production d'une signification plausible et partageable, est en ce sens autant structurée par l'observation d'indices invités à parler par leur montée en généralité et par leur transversalisation que par une recherche « expérimentale » d'éléments de véracité étayant des relations présumées méthodiquement énoncées à partir de cadres analytiques déjà là. La synthèse des données en recherche qualitative mobilise ces opérations non pas consécutivement et donc hiérarchiquement, mais

circulairement ou plutôt en articulant des pontages avant et des pontages arrière, en alternant récursivité et projection. Il s'agit en ce sens d'un travail de mixage pour produire un alliage analytique en combinant plusieurs registres (conceptuel, factuel, conjecturel) nourri de son ancrage au terrain... mais aussi de sa référence souple à des repères théoriques disponibles.

Faute donc de s'adosser à des registres de la théorie, tout compte-rendu d'une enquête ne serait qu'un piètre brouet inodore, incolore et sans saveur; ou, pour le dire plus justement, les données retourneraient bien vite à l'état de poussière et leur volonté de synthèse n'aurait été qu'une chimère.

Références

- Becker, H. S. (1993). Theory: The necessary Evil. Dans D. J. Flinders, & G. E. Mills (Éds), *Theory and concept in qualitative research. Perspectives from the field* (pp. 218-229). Teachers College Press.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier*. La Découverte.
- Becker, H. S. (2005). Inventer chemin faisant : comment j'ai écrit *les mondes de l'art*. Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social : les modes d'explication* (pp. 57-73). Presses de l'Université Laval.
- Blumer, H. (1954). What is wrong with social theory? *American Journal of Sociology*, 19(1), 3-10.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism*. Prentice-Hall.
- Boudon, P. (1985). L'abduction et le champ sémiotique. *Actes sémiotiques*, VII(67).
- Boudon, R. (1984). *La place du désordre. Critique des théories du changement social*. Presses universitaires de France.
- Charmaz, K. (1995). Grounded theory. Dans J. Smith, R. Harré, & L. Langenhove (Éds), *Rethinking methods in psychology* (pp. 27-65). Sage Publications.
- Corcuff, P. (2002). *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité*. Armand Colin.
- Dexter, C. (1993). *Casse-tête en trois temps*. Union générale d'Éditions.
- Dubar, C., & Demazière, D. (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*. Nathan.
- Dumez, H. (2021). *Méthodologie de la recherche qualitative*. Éditions Vuibert.
- Elster, J. (1998). *The cement of society. A study of social order*. Cambridge University Press.
- Glaser B. G. (1978). *Theoretical sensitivity*. Sociology Press.

- Glaser B. G. (2011). *The grounded theory perspective. Conceptualization contrasted with description*. Sociology Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Armand Colin. (Ouvrage original publié en 1967).
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2014). *Transitions statutaires. Une théorie formelle*. Academic Press Fribourg. (Ouvrage original publié en 1971).
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2016). *La conscience de la fin de vie*. Academic Press Fribourg. (Ouvrage original publié en 1966).
- Grossetti, M. (2022). *Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales*. Éditions Hermann.
- Guillemette, F. (2006). L'approche de la *Grounded Theory*, pour innover? *Recherches qualitatives*, 26(1), 32-50.
- Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Nathan.
- Labelle F., Navarro-Flores O., & Pasquero J. (2012). Choisir et tirer parti de la méthodologie de la théorisation enracinée. Un regard pratique depuis le terrain en sciences de la gestion. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* (pp. 61-84). Presses de l'Université du Québec.
- Lahire, B. (2005). Risquer l'interprétation. Dans B. Lahire (Éd.), *L'esprit sociologique*. La Découverte.
- Lejeune, C. (2019). *Manuel d'analyse qualitative*. De Boeck Éditions.
- Livet, P. (2005). Les diverses formes de raisonnement par cas. Dans J.-C. Passeron, & J. Revel (Éds), *Penser par cas* (pp. 229-253). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Luckerhoff J., & Guillemette. F. (2012). Conflits entre les exigences de la méthodologie enracinée (MTE) et les exigences institutionnelles en matière de recherche scientifique. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* (pp. 37-60). Presses de l'Université du Québec.
- Merton, R. K. (1965). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Éditions Plon.
- Olivier de Sardan, J. P. (1996). La violence faite aux données. Autour de quelques figures de la surinterprétation en anthropologie. *Enquête*, (3), 31-59. <https://doi.org/10.4000/enquete.363>
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia Bruylant.

- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- Parsons, T (1937). *The structure of social action*. The Free Press.
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Nathan.
- Plouffe, M.-J., & Guillemette, F. (2012). *La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts*. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* (pp. 84-114). Presses de l'Université du Québec.
- Revel, J. (1996). *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Gallimard.
- Schütz, A. (1987). *Le chercheur et son quotidien : phénoménologie des sciences sociales*. Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie.
- Soulet, M.-H. (2005). L'angle mort de la logique de la découverte chez Howard Becker. Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social. Les modes d'explication* (pp. 75-100). Les Presses de l'Université de Laval.
- Soulet, M.-H. (2011a). Interpréter, avez-vous dit! *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/3471>
- Soulet, M.-H. (2011b). Traces et intuition raisonnée. Le paradigme indiciaire et la logique de la découverte en sciences sociales. Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Posture de recherche et travail de terrain* (pp. 125-149). Armand Colin.
- Strauss, A. L. (1993). *Continual permutations of action*. Adline.
- Strauss, A. L., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative*. Academic Press. (Ouvrage original publié en 1990).
- Stuart Mill, J. (1866). *Système de logique déductive et inductive*. Librairie philosophique de Ladrangé. (Ouvrage original publié en 1843).

Pour citer cet article :

Soulet, M.-H. (2023). La synthèse des données en recherche qualitative : une évidence à travailler. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 41-58.

Marc-Henry Soulet est professeur ordinaire de sociologie, titulaire de la Chaire de travail social et politiques sociales à l'université de Fribourg. Il est Président d'honneur de l'Association internationale des sociologues de langue française. Il dirige la collection Res socialis chez Schwabe Verlag où il a coordonné la publication de plusieurs ouvrages.

Pour joindre l'auteur :
marc-henry.soulet@unifr.ch

Les schémas iconiques face à la nécessité de synthèse : proposition d'une méthode sémiopragmatique

Alain Chante, Docteur en Histoire contemporaine

Université Paul-Valéry, Montpellier 3, France

Résumé

La représentation figurative que constitue un schéma rend plus intelligibles les mécanismes de la synthèse. La théorie « sémiopragmatique » de Peirce permet quant à elle de construire une méthode pour configurer, améliorer et/ou contextualiser des schémas iconiques par une démarche qualitative de synthèse en développant leur fonction heuristique. Après avoir explicité notre démarche abductive, et indiqué les travaux qui ont abordé la schématisation, nous délimitons notre champ d'études, le schéma pris comme une combinaison de signes iconiques et textuels dont l'étude nécessite une synthèse entre art, sémiologie et communication. Nous appliquons la trichotomisation du signe de Peirce (Representamen, Objet, Interprétant) pour analyser les qualités, les règles, les aspects iconiques, indiciaires et symboliques ainsi que les problèmes que posent la réalité (parfois discutable) de l'objet et la sémiose de la production vs interprétation du signe. La méthode doit permettre un enrichissement des capacités de l'interprète à choisir un interprétant valide.

Mots clés

MODÉLISATION, SCHÉMATISATION, SÉMIOPRAGMATISME, DÉMARCHE ABDUCTIVE, SYNTHÈSE

Introduction

Il nous paraît nécessaire d'expliquer comment s'est construite l'idée de cette communication. L'appel d'offres posait la question « sous quelles représentations figuratives présente-t-on les mécanismes pour les rendre plus intelligibles? », qui est devenue le point de départ d'un enchaînement : « Représentation figurative » nous renvoie à schéma parce qu'en grec « *skēmā* », c'est « la figure » et « *skematizein* », c'est donner une figure, une forme¹.

Le schéma, qui déjà fournit une synthèse de la théorie qui le précède², ou synthétise diverses théories, est aussi une synthèse entre du texte et des formes iconiques (un langage?). Cette synthèse renvoie à Peirce et la relation de similarité qu'il a dégagée dans le signe (icône). Et Peirce, ce philosophe et logicien nous amène à la « sémiopragmatique » parce qu'il est à la fois le fondateur d'une sémiotique qui insiste sur les aspects cognitifs et logiques et s'inscrit dans le champ des disciplines philosophiques, du pragmatisme (ou pragmatique), « une philosophie qui devrait

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 59-77.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

considérer le fait de penser comme une manipulation de signes pour envisager les questions » (Peirce, 1976 cité dans Tiercelin, 2013, p. 1).

C'est donc sur la théorie sémiopragmatique que nous voulons nous appuyer non pas pour concevoir une méthode à la lumière des principes peirciens, mais pour démontrer le besoin de cette méthode.

Méthode

Nous avons suivi une méthode abductive suivant les principes de Peirce, qui théorise la dynamique de la pensée.

Une abduction

Nous sommes partis d'une réflexion très personnelle, presque instinctive, sans théorie de fond (donc pas dans la déduction), sans expérimentation au départ de réflexion (donc pas encore dans l'induction). Il s'agit alors de suppositions, de suggestions sans fondement, mais pouvant aboutir à la compréhension de phénomènes plus complexes (Sandri, 2013).

Face à la présence d'un fait surprenant (une problématique de recherche), le chercheur prend en charge le défi scientifique à travers la première phase abductive.

C'est un acte de vue (*insight*), bien que d'une vue extrêmement faillible. Il est vrai que les différents éléments de l'hypothèse étaient déjà dans notre esprit; mais c'est l'idée de mettre ensemble des éléments que nous n'avions jamais rêvé de mettre ensemble que la suggestion nouvelle met en un éclair devant notre contemplation. (Peirce, 1978, p. 245 cité dans Sandri, 2013, p. 3).

L'abduction incarne une démarche où le doute sous toutes ses formes (la mise en question des théories, la quête d'explications et d'arguments valides...) représente le noyau dur de la recherche « Le doute vivant est la vie de la recherche. Lorsque le doute est apaisé, l'enquête doit s'arrêter » (Peirce, 1965, p. 315, cité et traduit dans Moscoso, 2013, p. 66).

C'est le moment du saut depuis un tremplin, nous dit Peirce. La pensée délire, entre en extravagance. C'est un « musement », un abandon du contrôle de soi, la liberté. De la perception du phénomène, on part en quête d'explications et d'arguments valides pour faire émerger une hypothèse de façon « instinctive » et ce n'est qu'après qu'elle sera soumise aux critères de la raison.

On est dans l'idéation de Moles, moment de l'apparition d'une idée, que la BD a l'habitude de symboliser par une ampoule qui s'allume dans une bulle³.

On va ensuite utiliser la « subjectivité heuristique », où le chercheur ordonne et donne du sens au monde empirique (Anadón & Guillemette, 2006).

On se trouve dans une dynamique de la pensée, où le chercheur mobilise ses capacités envers la création de catégories pour ordonner le réel et, éventuellement, élaborer de la connaissance (Moscato, 2013).

On est dans l'empirie, dans la théorisation ancrée de Pierre Paillé (1996).

Donc Peirce permet de comprendre que :

- Les schémas sont utiles à la création des idées.
- On n'étudie pas assez le langage des schémas.
- Peirce doit être utile pour analyser et faire des schémas.

Tout ceci pousse à poser une hypothèse : Peirce est utile pour expliquer la fonction du schéma dans la synthèse des idées, puis une deuxième : les schémas sont utiles à la création des idées, et une troisième : le schéma est un outil de synthèse autant qu'un objet de synthèse. On pourrait continuer, car Peirce lui-même a dit que l'attitude pragmatique est orientée vers l'action et que le processus sémiotique est un processus toujours déjà commencé et toujours illimité. Heureusement Peirce évoque aussi la possibilité d'une pause nécessaire pour l'apprentissage ou la recherche, car il faut bien rester sur des concepts fixes le temps de la démonstration.

La vérification dans Peirce

Dans son ontologie sur les phénomènes, il distingue trois modes d'être inséparables⁴ :

- Priméité : JE SUIS, catégorie de la qualité, le sentir, le pré-sentiment, univers des puissances virtuelles et potentielles.
- Secondéité : JE SUIS ICI ET MAINTENANT, JE M'ACTUALISE. C'est la catégorie des faits singuliers la qualité de la priméité s'actualise dans un objet ou un événement réel.
- Tiercéité J'AI CONSCIENCE D'ÊTRE ET D'ÊTRE ICI; je pense, j'organise, je règle la relation entre 1 et 2; c'est l'univers des idées, de la médiation et de la loi qui permet les inférences.

Quand on a eu ce « flash » d'idées, devant le signe qu'était la question, on était dans la priméité, le sentiment d'un possible. Quand on mobilise pour ordonner un plan, on actualise dans un texte écrit, présent, existant, concret on est dans la secondéité. Quand on a établi des liens entre les différentes catégories, quand émerge la problématique et qu'on finalise sa proposition on est dans la tiercéité.

Du phénomène tel qu'on le perçoit, on va partir en quête d'explications et d'arguments valides pour faire émerger une hypothèse de façon instinctive qui ne sera qu'après soumise aux critères de la raison. Un courant créateur nous porte, on est dans une dynamique de la pensée, où le chercheur mobilise ses capacités pour catégoriser, mettre en relation, intégrer et modéliser :

- Catégorisation : trouver un nom « mot ou une expression désignant, à un niveau relativement élevé d'abstraction, un phénomène » (Paillé, 1996, p 186).
- Mise en relation : établir des liens entre les différentes catégories. Cette étape peut aussi amener le chercheur à retravailler, repenser, modifier les catégories arrêtées lors de la catégorisation.
- Intégration : émergence de la problématique qui restait floue auparavant, le chercheur se demande quelle est la problématique de son enquête de terrain (Paillé, 1994).
- Modélisation : le chercheur réalise un schéma théorique qui révèle la dynamique du phénomène qu'il étudie.

On est dans une dynamique de la pensée, où le chercheur mobilise ses capacités envers la création de catégories pour ordonner le réel et, éventuellement, élaborer de la connaissance (Moscoso, 2013).

Les outils

Il a été nécessaire de mobiliser des notions demandant des références et des définitions de concepts.

Les sources

Nous avons pratiqué une exploration qualitative de diverses ressources en suivant un panel de rencontres passées. C'est par souvenir que nous avons mobilisé des notions venant de Kandinsky, Hall, Goody, Moles, Estivals, Brunet, pour réaliser une exploration qualitative de diverses ressources en suivant notre « instinct rationnel », dans la perspective de faire émerger une hypothèse compréhensive/explicative a posteriori. Nous avons donc utilisé :

- La proxémique de Hall, branche de la sémiotique qui étudie « la structuration signifiante de l'espace humain » (Fabbri, 1968, p. 65) qui considère les positions respectives des personnes comme des codes de communication et met en avant des « lois » concernant la centralité, la hauteur, le plan, la symétrie des positions (face à face, côte à côte, dos à dos), les directions (des déplacements ou des regards)
- Les principes de base de l'art abstrait édictés par Kandinsky (1970) sont que « la direction vers la gauche (du tableau, donc la droite du lecteur) –sortir – est un mouvement vers le lointain, c'est dans cette direction que tend l'homme lorsqu'il quitte son entourage... Il part à l'aventure. La direction vers la droite – rentrer – est un mouvement vers la maison. Ce mouvement porte en soi une certaine fatigue et son but est le repos. Le haut évoque... une sensation de légèreté, d'ascension et finalement de liberté. Le bas agit à l'opposé : densité, pesanteur, contrainte » (pp. 133-135).

- La *raison graphique* de Jack Goody (1979) qui explique qu'écrire c'est inscrire une information dans un espace graphique, offrir à la vue du langage spatialement ordonné (linéarité, parallélisme, équidistance, orthogonalité, tabularité, hiérarchisation, etc.), manipuler des symboles purement graphiques (cartographie, algèbre, géométrie...) (Privat, 2018).
- Les travaux sur l'iconicité de Moles (échelle du concret vs abstrait) qui définissent l'iconicité⁵ comme la proportion de concret conservée dans un schéma, la quantité de réalisme, d'imagerie immédiate, le rapprochement à l'objet représenté qui s'oppose à l'abstraction au fil d'une échelle d'iconicité allant de l'objet réel au mot abstrait.
- La théorie de la schématisation d'Estivals (1968b) qui insiste sur les différents types de schémas (1998a, p. 32), les schémas méta-textuels, qui incluent la classification, les résumés, les tables des matières, les plans, les hypertextes et le thésaurus. Dans ses théories de l'art (Estivals, 2005) et de la connaissance (Estivals, 1968a), il expose qu'à « partir de la schématisation, il est possible de tisser et de comprendre la transmission du savoir (et) approfondir le rôle discursif des schémas méta-textuels, c'est-à-dire que le discours lui-même est compris comme une schématisation de la réalité » (Saldanha 2018, p. 34).
- Le géographe Brunet proposait en 1980 un alphabet de l'espace, la chorématique, qui développe, utilise et analyse les chorèmes⁶, c'est-à-dire des formes géométriques associées à d'autres formes symbolisant les mécanismes en présence, destinées à créer des modèles graphiques représentant un espace. Fort critiqué dans les années 90, elle s'est réactualisée dans la chrono-chorématique de géographes tels que Géraldine Djament-Tran et Christian Grataloup (2010).

Les concepts

Un travail sur l'iconicité demande de préciser les sens de plusieurs termes pour leur donner la précision des concepts.

Schéma

Toute figuration est une schématisation. D'où des définitions très larges qui englobent le discours, le résumé et la table des matières (Estivals), pendant que Grize y voit une double face textuelle et discursive. (Grize 1996) En se focalisant sur le *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines* des éditions A.Colin, on trouve la définition suivante : « Image visuelle idéalisée et simplifiée, représentant les traits essentiels d'un objet » (Morfaux, 1980, p. 323) possédant comme fonctions principales la fonction organisatrice et la fonction heuristique qui permettent

- de comprendre et de concevoir;
- de corriger certaines erreurs;

- d'établir de nouvelles relations, de nouvelles explications, de nouvelles hypothèses;
- de créer de nouvelles synthèses.

On notera la proximité avec le modèle qui induit une confusion fréquente. Le modèle est la projection d'une théorie. Le schéma est un outil servant à exprimer la théorie du modèle.

Caricature

On notera aussi que la définition donnée ci-dessous provenant du Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines correspond parfaitement à la définition d'une caricature. Abraham Moles avait d'ailleurs remarqué que l'artiste et le scientifique partageaient cette démarche. (Moles, 1995).

Visuel

Le group Mu, traité du signe visuel. C'est un terme englobant où l'on retrouve iconique, graphique, plastique. On peut noter qu'Umberto Eco estime que le signe visuel n'est pas assez codifié pour que sa nature sémiotique soit reconnue en affirmant qu'il n'y a pas d'unité signe visuel qui corresponde au modèle linguistique.

Iconique

Pour Peirce l'iconicité désigne un caractère essentiel du signe et aucune communication ne serait possible sans une présence minimale d'iconicité. Notons que « l'iconicité n'est pas exclusivement visuelle », mais concerne les cinq sens « Le tremblement d'une voix est l'icône d'une émotion chez celui qui parle » (Fisette, 1997, p. 34).

Plastique

Pour le groupe Mu, le signe iconique se distingue du signe plastique qui comprend les couleurs, la texture et les formes. Nous aurions tendance à ajouter les formes et les espaces qui les séparent (vides ou occupés par des formes, des traits, des flèches).

Finalement, faudrait-il situer le schéma à l'intersection du grapho-iconico-plastico-visuel.

Peirce et les schémas

Schématisation de la triade peircienne

Le schéma visualisé peut être vu comme un hypersigne composé de sous-signes. C'est une œuvre avec une forme. C'est un **représentamen** (signifiant) qui établit une relation avec son **objet** (la théorie, la situation, le dispositif, selon les cas) en fonction d'un **interprétant**.

Ces trois éléments constituent une triade dont la représentation est sujette à des errances (et parfois erreurs) : pour Peirce une triade composée de trois éléments

indissociables (Figure 1) doit être représentée comme une étoile à trois branches indissociables et non comme un triangle dont les côtés peuvent se séparer en trois dyades (Figure 2).

Toutefois, il a été constaté que la reproduction graphique de la triade était malaisée et que, par facilité graphique, on représente souvent la triade de la Figure 3.

Là aussi il y a décomposition possible : on a une relation (horizontale) sur laquelle intervient un 3^e élément médiateur (vertical). La représentation est donc inexacte dans l'absolu. Mais elle nous semble préférable au triangle.

Elle a surtout une utilité pour représenter les médiations mettent en jeu trois éléments, mais qui ne sont indissociables que dans un temps limité, le médiateur n'étant pas présent ni avant ni après.

Le représentamen

Il se compose de trois niveaux : qualisigne, sinsigne, légisigne⁷.

Qualisigne et priméité

Quand on voit un schéma, on « ressent » une impression. On est dans la priméité peircienne, dans le qualisigne, la catégorie de la qualité, le sentir, le pré-sentiment avec un certain nombre de qualités :

- Des qualités **primaires** : sa fore est centripète ou centrifuge, dynamique (le schéma de Shannon, avec ses flèches monodirectionnelles) ou statique (le schéma de Jakobson sans flèches et très symétrique). On le voit bien en comparant deux schémas de Documentation : le schéma triangulaire de Dervin (1988) (Figure 4) dont la forme paraît centripète (centrée sur le Besoin) et plutôt statique et le schéma de Salaün (1993)⁸ (Figure 5) qui, faisant se succéder trois flèches, devient dynamique.
- Des qualités **secondaires** comme l'équilibre l'ordre, l'espace et surtout la prégnance, qui doit tenir compte de diverses règles : de la petitesse (une petite forme se dégage mieux du fond), du contour (une forme fermée se démarque mieux), de simplicité (la forme simple l'emporte sur la forme compliquée), de régularité et de symétrie, de différenciation (une structure originale se remarque mieux), et de clarté. Toutes ces notions ont été analysées dans la théorie de la forme (gestaltisme) élaborée par des psychologues allemands à partir de 1911, qui ont montré que la perception d'une image est immédiate et intuitive, à la fois sensible et cognitive, et qui pensent que l'attention du sujet et la culture ont un rôle second dans la perception, dépassés par la forme qui impose sa structure au sujet.

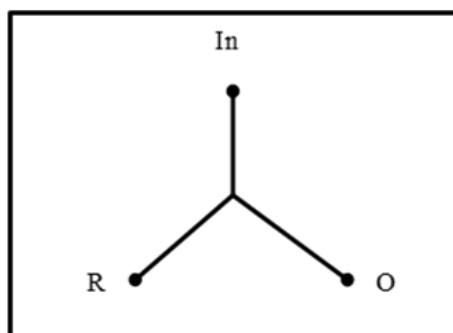


Figure 1. La triade, trois éléments indissociables.

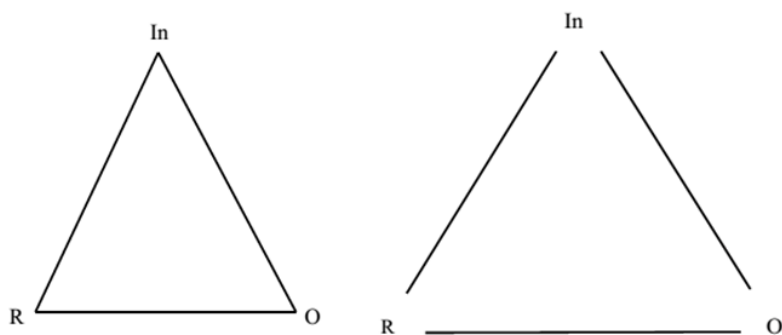


Figure 2. Triangle, dissociable en dyades.

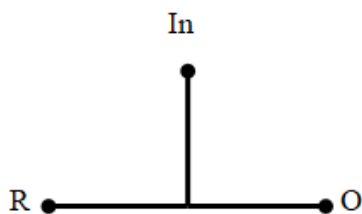


Figure 3. Une triade peu orthodoxe, adaptée aux médiations.

On peut prendre pour exemple le schéma de Barnlund⁹, qui montre tout à la fois que dans une communication les communicateurs sont alternativement Émetteur et Destinataire, qu'on envoie à la fois des messages verbaux et non verbaux, qu'il y a des signes publics (pour tous) et privés (dirigés vers Un) et que, pendant que l'Émetteur

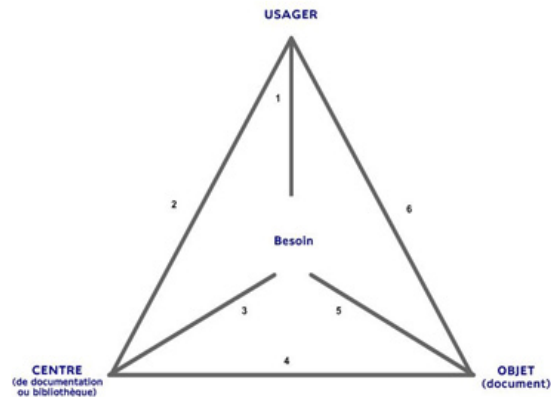


Figure 4. Schéma de DERVIN.

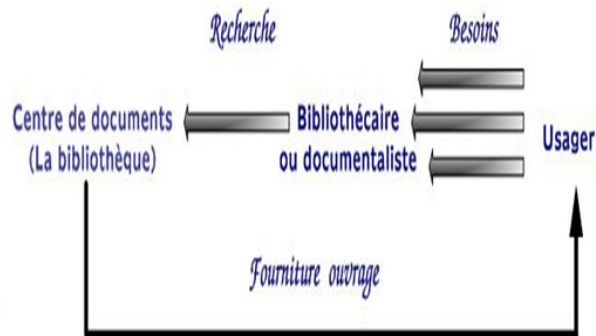


Figure 5. Schéma de SALAÛN.

envoie un message vers le Destinataire, celui-ci n'est pas passif, mais envoie sa capacité de perception vers le message. Cette synthèse devient alors très difficile à « lire ». Il joue de la différenciation (sa forme originale « accroche l'œil ») et de la symétrie, mais ne correspond pas aux canons de la simplicité ni de la clarté.

- Des qualités **tertiaires** comme la beauté, car la modélisation est un art qui doit donner un plaisir esthétique (Willet, 1992).

Sinsigne et secondéité

La priméité s'actualise dans un objet ou un évènement réel; on est alors dans la secondéité, l'univers des faits, des existants, des occurrences que Peirce nomme sinsigne. C'est le pôle du manifeste de Lévy. Ce qui « prouve » l'actualisation, c'est que le signe devient un document, donc objet de documentation. Cet objet est

susceptible de propriété. Il a un titre, un auteur. Il devrait être respecté. Quand on cite un texte, on trouve normal de le respecter à la lettre, au point près : si l'on supprime un mot, il faut mettre des points; on ne doit pas corriger une faute si elle « est d'origine » et il faut être précis sur les références (année, numéro de revue, page...).

Or, on remarque qu'il y a pour les schémas une absence de respect des règles, voire même absence de règles, mais tout cela est-il accepté dans la pratique? Le schéma est-il vu comme un texte ou une image?

Pour Eco, le signe iconique est un texte iconique, car il est analysable (Eco, 1992). On « lit certes un texte, mais aussi une photographie, ou un plan » (Fondin, 1995, p. 298). Une image, un tableau, une sculpture « se lit » si l'on considère que « lire, c'est sélectionner, schématiser, construire des renvois, associer à d'autres données, intégrer mots et images à sa mémoire personnelle en reconstruction permanente ». (Lévy, 1998, p. 41) et que l'on décide d'examiner l'œuvre non plus dans une globalité esthétique, mais dans sa signification construite.

Mais si dans l'image, la forme du signe est dépendante de son référent, parce qu'elle est analogique, ce n'est pas le cas dans l'écriture où il y a rupture sémiotique : un poème de Baudelaire peut être lu dans une édition rare, un livre de poche, ou une photocopie de ce livre, ou déclamé, sans qu'il y ait déperdition de sa qualité littéraire. Par contre, du tableau de la Joconde à la photocopie noir et blanc d'une carte postale qui peut le reproduire, il y a des pertes de qualités.

Donc, un schéma peut être vu dans sa globalité esthétique et dans ce cas, on ne peut le modifier, ou comme un texte et dans ce cas sa forme devient malléable. Quand on cite un schéma, on le traite le plus souvent comme un texte, c'est-à-dire qu'on respecte l'idée générale, pas toujours les mots (dans les schémas de Shannon ou de Jakobson tels qu'ils sont reproduits, canal, médium et contact, récepteur et destinataire, émetteur, source et destinataire sont fréquemment confondus) et rarement les positions et les liaisons.

Par exemple, le schéma de Jakobson (Figure 6) a nettement la forme d'une croix, l'axe horizontal venu de Shannon (Destinateur-Message-Destinataire) étant recoupé par un axe vertical (contexte, message, contact, code). La notion d'axe est explicitée par la présence de traits raccordant chaque terme à la précédente et à la suivante.

Mais Guiraud (1971) rajoute un sens directionnel vers le Récepteur, inverse les positions, le code passant en haut et le référent en bas, note médium à la place de contact et le dédouble en le plaçant avant et après le message, change Destinateur et Destinataire en Émetteur et Récepteur, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, venant plus vers la communication (les termes sont dans Shannon), alors que Destinateur et Destinataire étaient plus spécifiquement linguistiques (Figure 7).

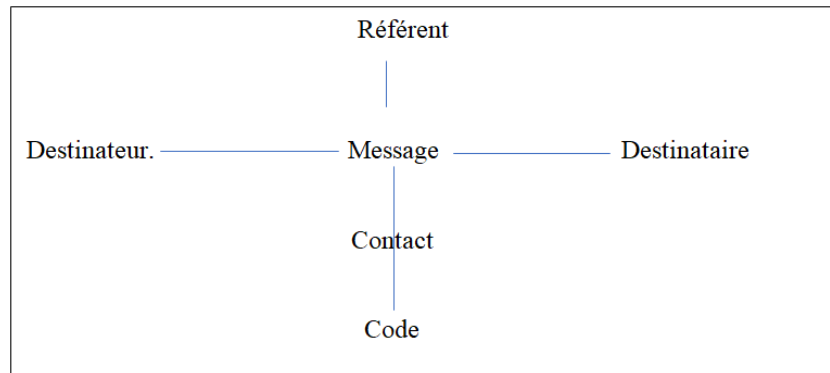


Figure 6. Schéma de Jakobson.

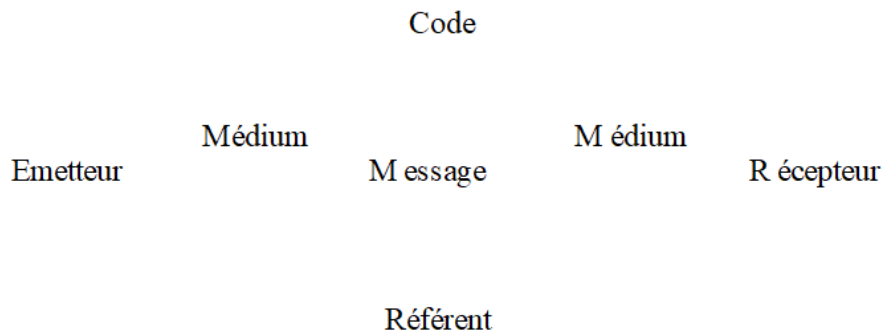


Figure 7. Schéma de Guiraud.

C'est ce schéma que Fresnault Deruelle (1983) reprend dans *l'image manipulée* en l'intitulant « rappel du schéma de Jakobson », ce qui n'est plus totalement exact.

On remarque des tendances à la synthèse, des représentations venues de Shannon étant « injectées » dans le schéma de Jakobson. Ceci est tout à fait possible dans une démarche heuristique à partir d'un schéma, mais à condition de préciser que le schéma originel a été modifié. En effet, ces modifications entraînent une interprétation différente (dans le cas explicite, en passant en haut, le code prend plus d'importance que le réfèrent, contrairement à l'idée de départ). La mention « inspiré du schéma de... » ou « version amendée du schéma de... » devrait être obligatoire dès qu'il y a modification d'un facteur.

Légisigne et tiercéité

C'est l'univers des idées, de la médiation et des lois qui permettent les inférences et la synthèse. C'est-à-dire qu'il faudrait là un ensemble de règles reconnues qui

constituerait une « grammaire » de la schématisation. Mais comme nous l'avons vu, au niveau du qualisigne et du sinsigne, il existe de nombreuses règles bien définies dans des univers différents (Arts plastiques, proxémique, géographie...), mais il manque la synthèse qui rendrait les schémas comparables.

L'objet

L'objet se rapporte au réel : c'est ce que le signe désigne dans une relation avec le représentamen qui peut être de similarité (**icône**), de contiguité (**indice**), ou de conventionnalité (**symbole**).

Il convient de préciser que ces relations ne s'excluent pas les unes des autres : Peirce dit bien qu'une flèche est un symbole qui comprend un indice et un icône. En effet le sous-signe « flèche » est un icône d'une flèche, caractérisée par une forme (fut rectiligne terminé par une pointe) dirigée vers un but (cible) donc une direction. C'est aussi l'indice d'une direction, et un symbole quand une convention dit qu'elle représente une influence, un passage, ou une transformation.

Reste que le rapport au réel pose problème. En effet l'objet peut n'être que « mental », relevant du « on-dit », du non prouvé, de l'inexact. Ainsi dans une gravure sur bois de 1515 représentant un rhinocéros, fondée sur une description écrite et un croquis d'auteur inconnu, Dürer a interprété son modèle et en a fait une chimère : il a rajouté sur son dos une petite dent de narval (= corne de licorne), a dessiné les plis de la peau du rhinocéros comme les plaques de la carapace d'un crustacé, a interprété le rendu de la peau de ses pattes comme des écailles de reptile. Umberto Eco a expliqué que les « écailles et plaques imbriquées » de Dürer sont devenues un élément nécessaire pour représenter l'animal, même pour ceux qui « savaient » mieux, car « ils savent que seuls ces signes graphiques conventionnalisés peuvent dénoter le "rhinocéros" pour le destinataire du signe iconique » (Eco, 1970, p. 20). Mais en dépit de ses inexactitudes, la gravure de Dürer fut longtemps copiée (jusqu'à la fin du XVIII^e) en étant considérée comme une représentation réaliste d'un rhinocéros.

Vaillant et Bordon (2001) ont posé le même problème du « réel » dans les représentations iconiques du diable.

L'interprétant

Il est dynamique, car il est à la fois le produit d'une expérience et d'une action.

La multiplicité des interprétants

Il y a toujours plusieurs interprétants à un même signe. Peirce distingue le rhème qui permet de reconnaître dans la représentation les traits pertinents ou non, comme l'épaisseur d'un trait; le dicisigne qui est l'action ou l'expérience qui vérifie le vrai et le faux sans expliquer pourquoi, dans lequel on peut voir l'outil que l'interprète utilise dans l'interprétation; et l'argument qui sert à interpréter une définition ou une connotation.

Dans la perspective d'une représentation conforme au modèle encyclopédique, les traits sémantiques, les synonymes, les paraphrases, les constructions contextuelles deviennent des interprétants susceptibles d'être à leur tour interprétés par d'autres interprétants. Est interprétant tout autre signe ou complexe de signes qui dans des circonstances adéquates traduit le premier signe. L'interprétant peut être un synonyme, un équivalent en langue étrangère, un objet utilisé comme signe, une définition intentionnelle, une connotation émotive ou intellectuelle associée étroitement au signe qui devient le substitut du contexte approprié (cœur = sentiment).

Le problème de la production du signe

L'interprétant permet de passer d'une perspective strictement sémantique à la perspective pragmatique. C'est l'outil que l'interprète utilise dans l'interprétation. Mais que se passe-t-il quand on se place au moment de la création du signe? Quand on a un Objet que l'on veut schématiser?

C. et R. Marty (1992) ont abordé cette question de la schématisation de la sémiose de la production que l'on croit à tort être l'inverse de celle de l'interprétation alors que la différence est plus complexe (Figure 8).

Les deux schémas peuvent se combiner (Figure 9), car toute production est une interprétation a priori effectuée par le producteur dans le temps même de la production¹⁰.

Le producteur vérifie en se donnant le rôle de premier lecteur, avantaagé car il dispose d'un déjà là, d'une connaissance du message original. Alors que l'interprète est contraint d'effectuer sur cet objet un travail de reconstruction qui n'aboutit pas nécessairement au message original. Le Representamen joue le rôle de l'Interprétant pour relier l'objet à sa représentation inventée.

Pour expliciter la démarche, nous ferons un détour vers Léonard de Vinci qui, dans ses écrits sur la physiognomie, mentionne :

Si vous voulez retenir sans peine l'air d'un visage, apprenez à dessiner plusieurs têtes, bouches, nez, encolures et épaules... Les nez sont de dix manières... de onze formes différentes... (par l'observation) vous trouverez d'autres particularités lesquelles il faudra que vous observiez sur le naturel pour les mettre en votre imagination... Lorsque vous aurez à peindre un visage... après avoir jeté une œillade sur le visage vous irez examiner votre recueil à quelle sorte de bouche celle-là ressemble... et puis étant au logis, vous la mettrez en cours. (de Vinci, 1910, p. 146)

On peut faire de ce passage une lecture peircienne à l'aide de deux schémas : il y a d'abord l'Objet que l'on observe et que l'idée d'un dessin futur permet de placer dans le recueil culturel que constitue la mémoire du dessinateur (Figure 10) puis cela servira



Figure 8. Sémiose de la production et sémiose de l'interprétation du signe.

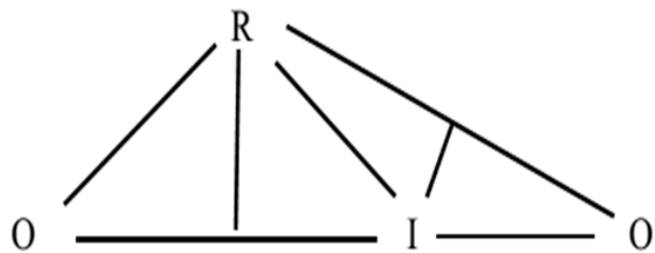


Figure 9. Combinaison des deux sémioses.

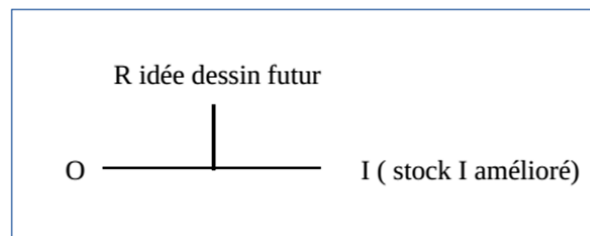


Figure 10. 1^{re} étape : constitution d'un stock d'images mémorisé.

à trouver les Interprétants qui permettront de dessiner ultérieurement un Représentamen (Figure 11).

On peut noter du second point que l'on passe du réel au dessin en décomposant le réel en éléments séparés que l'on va manipuler. Christine Poletto (1990) voit dans la physionomie un jeu de puzzle où des formes répertoriées s'emboîtent dans un art qui serait l'inversion de celui de l'anatomiste. Nous pourrions rajouter que cet art serait aussi l'inversion du travail de l'analyste.

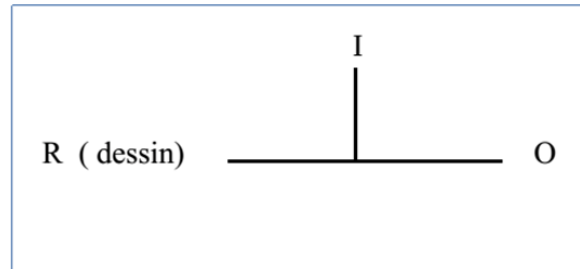


Figure 11. 2^e étape : production du dessin d'un Objet par appel au stock mental d'images.

Conclusion

Le schéma se trouve dans un rapport avec la synthèse de trois façons :

- le schéma synthétise les idées, est une exposition de la théorie;
- le schéma est une synthèse de formes, mots, espaces, répartis selon un langage;
- le schéma, dans son utilisation heuristique, est un support qui permet de synthétiser (consciemment ou non) d'autres schémas.

Il permet de fonctionner un temps dans la globalité, dans le plaisir régressif à trouver un ordre, à manipuler des objets, à se replacer dans la Priméité; clair, concis, il s'actualise dans la secondéité; mais il lui manque un langage (ou code) parfaitement défini, et il nécessite d'avoir des lois acceptées pour être pleinement dans la tiercéité.

Comment finir? Quand la sémiologie se termine, selon Peirce, il y a un Coma. Mais le processus sémiotique est un processus toujours déjà commencé et toujours illimité, donc la sémiologie va rebondir *ad infinitum*. Il faut donc en passer par un « À suivre ».

Notes

¹On notera que la même définition peut s'appliquer à l'information, terme qui vient de *informare*, donner une forme, ce qui pourrait justifier l'intérêt d'un spécialiste d'info-com pour les schémas.

² Il nous semble être le terme de la chaîne que l'homme a conçu pour expliquer le monde : Nommer (s'approprier le réel par un acte de définition et de transformation des réalités); Conceptualiser (simplifier notre représentation mentale du monde en regroupant les objets sur la base de leurs différents attributs); Théoriser (établir un mode d'explication dominant à un moment donné); Modéliser (projeter une théorie, sous une forme simplifiée et manipulable, dans un esprit de système); Schématiser (représenter graphiquement le modèle).

³ Plus précisément ce signe est un icône d'une ampoule, un indice qu'il se passe quelque chose dans la tête qui est liée à la bulle par l'appendice, et un symbole d'une idée

⁴ C Tiercelin a indiqué que Peirce était un grand lecteur d'Aristote (Tiercelin, 2005) et des auteurs du Moyen Âge (Tiercelin, 1994). Mais on peut noter des rapports avec Epictète. Les trichotomies auraient-elles une origine stoïcienne? En effet Epictète voyait trois rapports fondamentaux définissant la situation de l'homme : Le rapport avec le cosmos, qui pourrait bien correspondre à JE SUIS; le rapport avec les autres hommes qui correspondrait à JE SUIS ICI ET MAINTENANT et le rapport de l'homme avec lui-même qui correspondrait à J'AI CONSCIENCE DE ...

⁵ Certes le Groupe μ rejette la théorie de l'échelle d'iconicité, en conservant toutefois celle du minimum d'iconicité (Groupe μ , 1992, p. 179-181), mais nous estimons que ce concept reste efficient.

⁶ Chaque chorème est une « structure élémentaire de l'espace » (Brunet, 1986, p. 2).

⁷ On retrouve encore ici Epictète pour qui il y a trois classes des choses : Prohairesique : (intention en grec ancien) désirs (préférence) , aversions, opinions (le en nous). Qui serait une annonce du qualisigne; aprohairesique : corps, biens (hors de nous), qui seraient une annonce du sinsigne; et dihairesique, soit les jugements, l'assentiment qui serait une annonce du légisigne

⁸ Il ressemble à un schéma de Shannon inversé pour répondre au paradigme usager devenu essentiel vers 1990.

⁹ Que l'on trouve analysé dans Willet (1992).

¹⁰ Voir Sartre (1979) : « je modifie les mots en fonction de l'idée que j'ai de lui (public), c'est à dire de moi recevant ce que je veux écrire ».

Références

- Anadón, M., & Guillemette, F. (2006). La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive? *Recherches qualitatives*, 26(1) 32-50.
- Brunet, R. (1980). La composition des modèles dans l'analyse spatiale. *L'espace géographique*, (4), 253-265.
- Brunet, R. (1986). La carte-modèle et les chorèmes. *Mappemonde*, (4), 3-6.
- Dervin, B. (1988). *Principes directeurs pour l'enseignement du marketing dans la formation des bibliothécaires, documentalistes et archivistes*. UNESCO.
- De Vinci, L. (1910). *Traité de la peinture traduit intégralement pour la 1^{re} fois en Français sur le Codex Vaticanus*. Delagrave.
<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31588123w>
- Djament-Tran, G., & Grataloup, C. (2010). *E pluribus urbibus una* : modéliser les trajectoires des villes. *Mappemonde*, (100). <http://mappemonde-archive.mgm.fr/num28/articles/art10401.html>
- Eco, U. (1970). Sémiologie des messages visuels. *Communications*, (15), 11-51.

- Eco, U. (1992). *La production des signes*. Librairie générale française.
- Estivals, R. (1968a). La schématisation mémorielle. *Schéma et schématisation : revue de schématologie et de bibliologie*, 1, 47-49.
- Estivals, R. (1968b). Prospective, méthodologie et théorie de la schématisation. *Schéma et schématisation : revue de schématologie et de bibliologie*, 52, 58-63.
- Estivals, R. (1998a). La schématisation réticulaire mathématique : théorie des ensembles, topologie, théorie des graphes. *Schéma et schématisation : revue de schématologie et de bibliologie*, 49, 6-14.
- Estivals, R. (2005). *Le signisme : l'histoire du schématisme I*. L'Harmattan.
- Fabbri, P. (1968). Considérations sur la proxémique. *Langages*, (10). 65-75.
- Fisette, J. (1997). Signe iconique, signe visuel. *Médiation & Information. Revue internationale de communication*, (6), 29-39.
- Fondin, H. (1995). L'information documentaire. Dans D. Benoit (Éd.), *Introduction aux sciences de l'information et de la communication* (pp. 281-325). Les Éditions d'Organisation.
- Fresnault Deruelle, P. (1983). *L'image manipulée*. Edilig.
- Goody, J. (1979). *La raison graphique*. Éd. de Minuit.
- Grize, J.-B. (1996). *Logique naturelle et communications*. Presses universitaires de France.
- Groupe μ (1992). *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Éd. du Seuil.
- Guiraud, P. (1971). *La sémiologie*. Presses universitaires de France.
- Kandinsky, V. (1970). *Point, ligne, plan*. Denoël.
- Lévy, P. (1998). *Qu'est-ce que le virtuel?* La Découverte.
- Marty, C., & Marty, R. (1992). *99 réponses sur la sémiotique*. Réseau académique de Montpellier CRDP/CDDP.
- Moles, A. (1995). *Les sciences de l'imprécis*. Éd. du Seuil.
- Morfaux, L.-M. (1980). *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*. Armand Colin.
- Moscato, J. N. (2013). Et si l'on osait une épistémologie de la découverte? La démarche abductive au service de l'analyse du travail enseignant. *Penser l'éducation*, (33), 57-80.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181.

- Paillé, P. (1996). De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier. *Recherches qualitatives*, (15), 79-194.
- Peirce, C. S. (1978). *Écrits sur le signe, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle*. Éd. du Seuil.
- Poletto, C. (1990). *Art et pouvoirs à l'âge baroque*. L'Harmattan.
- Privat, J.-M. (2018). Sur la raison graphique. La domestication de la pensée sauvage de Jack Goody. *Questions de communication*, (33), 299-323.
- Salaün, J. M. (1993). *Marketing des centres de documentation et des bibliothèques*. Cercle de la Librairie.
- Saldanha, G. S. (2018). Classification et lutte épistémique : un regard critique sur les sciences de l'information et de la communication en France. Dans S. Chaudiron, C. Tardy, & B. Jacquemin (Éds), *Médiations des savoirs : la mémoire dans la construction documentaire. Actes du 4^e colloque scientifique international du Réseau MUSSI* (pp. 31-40). Université de Lille.
- Sandri, E. (2013). La sérendipité sur Internet : égarement documentaire ou recherche créatrice? *Cygne noir. Revue d'exploration sémiotique*, (1). <http://www.revuecygnoir.org/numero/article/la-serendipite-sur-internet>
- Sartre, J. P. (1979). Numéro spécial consacré à Jean-Paul Sartre. *Revue obliques*, (18/19).
- Tiercelin, C. (1994). Entre grammaire spéculative et logique terministe : la recherche peircienne d'un nouveau modèle de la signification et du mental. *Histoire épistémologie langage*, 16(1), 89-121.
- Tiercelin, C. (2005). Peirce lecteur d'Aristote. Dans D. Thouard (Éd.) *Aristote au XIX^e siècle* (pp. 352-376). Presses universitaires du Septentrion.
- Tiercelin, C. (2013). *Le pragmatisme ou « la manipulation des signes » comme méthode philosophique* (trad. De C. S. Peirce et le pragmatisme). Collège de France. <https://doi.org/10.4000/books.cdf.1997>
- Vaillant, P., & Bordon, E. (2001). Le statut du signe iconique entre iconicité et intertextualité. *VISIO, revue de l'association internationale de sémiotique visuelle*, 6(4), 57-74.
- Willet, G. (1992). *La communication modélisée*. Éd. ERPI.

Pour citer cet article :

Chante, A. (2023). Les schémas iconiques face à la nécessité de synthèse : proposition d'une méthode sémiopragmatique. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 59-77.

Alain Chante est docteur en Histoire contemporaine (1982), titulaire d'une HDR en SIC (2010), professeur des Universités en SIC (2011), a créé le département de Documentation à l'U. Paul Valéry où il a développé la filière Documentation de la licence au doctorat avec des masters recherche, professionnels et enseignement). Il travaille, sur les médiations (culturelles et documentaires), l'épistémologie de l'info-documentation et la culture de l'information.

Pour joindre l'auteur :

alain.chante@univ-montp3.fr

Analyser l'implicite du vécu subjectif de l'action : le récit psycho-phénoménologique

Jennifer Denis, Docteure en Psychologie

Université de Mons, Belgique

Caroline Winkopp, Doctorante

Université de Mons, Belgique

Résumé

À travers notre article, nous souhaitons proposer une méthode d'analyse des données inscrite dans un paradigme psycho-phénoménologique : le récit psycho-phénoménologique. Cet outil se prête tout particulièrement à l'analyse de données qualitatives recueillies grâce à la technique de guidage de l'entretien d'explicitation. Le récit psycho-phénoménologique permet de mettre en valeur l'aspect séquentiel du vécu de l'action en dégagant des catégories descriptives et en les mettant en récit. Cet outil d'analyse vient apporter un éclairage original sur la question de la synthèse des données en recherche qualitative à travers un double mouvement de « dé-synthétisation » puis de « re-synthétisation » des données, mettant ainsi en lumière l'essentiel de l'expérience vécue du sujet dans ses dimensions cognitives, sensorielles, émotionnelles et égoïques.

Mots clés

ANALYSE QUALITATIVE, PSYCHO-PHÉNOMÉNOLOGIE, ÉPISTÉMOLOGIE EN PREMIÈRE PERSONNE, ENTRETIEN D'EXPLICITATION

Introduction

Les descriptions fines et détaillées de l'analyse des actions et du vécu subjectif en analyse qualitative sont plutôt rares dans la littérature scientifique francophone (Denis & Hendrick, 2019). À travers cet article, nous souhaitons contribuer à promouvoir le mouvement de démocratisation de l'utilisation de l'approche qualitative en sciences humaines et plus particulièrement, en psychologie clinique et en psychothérapie. Notre objectif sera de présenter l'outil du récit psycho-phénoménologique développé dans le cadre de la thèse de doctorat de Denis (2016). Le contexte de recherche duquel nous tirons les illustrations utilisées dans cet article visait à avoir accès au vécu d'intervenants-experts dans le travail clinique de crise. Le déploiement méthodique que nous proposons pose la question de la transformation des données subjectives en une

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 78-94.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

modélisation conceptuelle singulière ou générique. Nous souhaitons décrire, de manière détaillée et rigoureuse, chacune des étapes transformant des données de verbalisation en un récit interprété et empiriquement fondé afin de rendre accessible la méthode aussi bien aux étudiants et aux débutants en analyse qualitative, qu'aux chercheurs plus aguerris. Nous espérons ainsi que cette méthode d'analyse puisse être utilisée tant dans l'enseignement qu'en recherche en sciences humaines ou sociales.

Le récit psycho-phénoménologique est une méthode qui permet d'analyser les données issues d'une collecte réalisée avec l'entretien d'explicitation (EdE) (Vermersch, 1994). L'EdE est une méthodologie de recherche en seconde personne fondée sur une épistémologie en première personne, il s'ancre dans un paradigme d'inspiration phénoménologique puisqu'il s'intéresse à la subjectivité (Je) de l'expérience vécue d'un « Tu ». Quand je parle, je parle en « JE ». Dès lors, la phénoménologie invite à explorer un phénomène afin de rendre compte de l'expérience qu'on en a. C'est un outil intéressant qui ouvre une porte sur la description de notre conscience qui s'avère très rapidement interprétée ainsi qu'au déploiement des actions (entre autres, procédurales, mentales, sensorielles). Avec l'EdE, nous sommes face à un outil de conduite d'entretien qui permet la suspension du jugement pour faire avancer la compréhension du vécu d'une action spécifiée. À notre connaissance, il s'agit du seul entretien en recherche qualitative – suffisamment documenté – qui permette véritablement l'accès au vécu tel qu'il a été vécu. La visée est d'avoir recours à la mémoire en acte grâce à un guidage d'actualisation des actes procéduraux, mentaux et des gestes corporels, sensoriels qui ont été mobilisés lors d'un moment particulier que l'on souhaite explorer. Nous comprenons ici que la collecte des données avec un tel outil est extrêmement riche et génératrice d'un corpus conséquent. Se pose alors la question du devenir de ce type de données. Dans notre démarche d'analyse construisant progressivement un récit psycho-phénoménologique, il ne s'agit pas de théoriser ou bien d'identifier des structures génériques comme, ce peut être le cas dans l'analyse micro-phénoménologique (Petitmengin et al., 2019). Ce que nous visons, c'est mettre en lumière la singularité de chacune des expériences subjectives au centre des préoccupations du chercheur, et ce, dans ses dimensions cognitives, sensorielles, émotionnelles et égoïques (entre autres, croyances, valeurs, identité).

Concepteur de l'EdE, Pierre Vermersch a consacré l'essentiel de ses travaux à la construction de cette technique d'entretien (Vermersch, 1994). S'il a particulièrement bien décrit son outil de collecte, la question de l'analyse des données a été moins explorée. Malgré l'existence de diverses méthodologies d'analyse de données qualitatives, peu rendent pleinement justice à la richesse des données recueillies grâce à l'EdE dans le cadre de l'étude de certains phénomènes complexes. Ce fut le cas pour les travaux de thèse de Denis (2016) sur l'évaluation des processus thérapeutiques à l'œuvre dans la clinique de crise. En s'inspirant des travaux de Théron (2014) et du modèle de la sémiose de Vermersch (2012), Denis a formalisé ce nouvel outil

d'analyse qualitative dont l'objectif était triple. D'abord, il s'agissait de répondre aux exigences de l'étude du vécu subjectif de l'action; puis de retranscrire de la manière la plus fidèle possible le déroulé temporel des actions du sujet (« chronotexte »); et enfin de mettre en exergue les éléments issus du niveau de conscience pré-réfléchie c'est-à-dire cette conscience implicite, dynamique et conscientisable grâce à un guidage précis.

À travers cet article, nous nous proposons de décrire le paradigme épistémologique dans lequel s'ancre le récit psycho-phénoménologique, puis nous exposerons en détail la méthodologie et nous terminerons par une mise en perspective sur l'utilisation du récit psycho-phénoménologique en recherche qualitative.

Paradigme épistémologique et contexte d'utilisation du récit psycho-phénoménologique

Le paradigme épistémologique du récit psycho-phénoménologique est, comme son nom l'indique, psycho-phénoménologique. Il s'inscrit en effet dans la continuité directe des travaux de Vermersch. En tant que concepteur de l'EdE, Vermersch a dédié l'essentiel de ses travaux à la construction de son outil et a apporté un soin certain à la question du paradigme épistémologique. Vermersch s'appuie sur les idées phénoménologiques d'Husserl, tout en souhaitant se distancier de l'abord philosophique (Vermersch, 2010). Il s'est beaucoup intéressé à l'histoire du lien entre phénoménologie et psychologie ainsi qu'à l'apparition de la psychologie phénoménologique pour définir son ancrage épistémologique (Vermersch, 2018). Ce postulat de départ a évidemment des conséquences sur les choix méthodologiques. Concernant le traitement des données, Vermersch explique qu'après transcription verbatim, les deux objectifs essentiels de l'analyse sont : d'abord de pouvoir mettre à jour les événements élémentaires de l'action étudiée puis de les organiser en catégories, et ensuite, de reconstituer la chronologie du déroulement de la conduite investiguée (du début à la finalisation). C'est ce second aspect qui est caractéristique de l'étude des expériences finalisées (Vermersch, 2018) et qui fait partie d'un des aspects fondamentaux de la mise en œuvre du récit psycho-phénoménologique.

D'un côté, la collecte des données : explicitation du vécu d'actions

Afin de saisir l'intérêt du récit psycho-phénoménologique comme méthode d'analyse de données narratives, il convient de préciser brièvement l'objectif de la conduite d'un EdE. Brièvement, puisqu'il n'est pas l'objet du présent article et qu'il existe en effet une littérature abondante sur l'outil (Vermersch, 1994, 2012, 2016). Dans l'arsenal des différents types d'entretien qualitatif¹, l'EdE nous apparaît comme le plus puissant pour explorer pleinement le vécu des actions d'un sujet. Avec cette technique d'aide à la verbalisation introspective, à postériori, nous sommes clairement dans une démarche d'accompagnement minutieux des gestes procéduraux, physiques et mentaux mis en œuvre par un sujet dans un moment spécifié. C'est un véritable voyage méticuleux

dans le temps qui permet le revécu d'actions passées. En fonction de l'objet de recherche, l'EdE ouvre le chemin vers une granularité extrêmement fine dans les descriptions de l'expérience vécue, dépliant ainsi les différentes dimensions de la subjectivité agissante (entre autres, émotion, croyance, identité, imagination, action matérielle et mentale). S'intéresser au vécu d'actions permet de comprendre comment une personne s'engage pleinement dans la réalisation et l'aboutissement productif d'un geste finalisé. C'est tout son être qui est mobilisé dans les gestes quotidiens. Tout ce qui se vit, se dit, se fait, s'incarne à la fois extérieurement (entre autres, gestes, paroles) et intérieurement, c'est-à-dire dans la tête et dans le corps. Cependant, l'accès à ce vécu d'actions multiples et vitalisantes est loin d'être évident et naturel. La conduite de l'EdE s'inscrira donc dans un guidage méthodique. Ce qui sera exploré c'est le vécu singulier, celui qui appartient à un moment spécifié et qui est inscrit dans le temps, car tout vécu est organisé par une structure temporelle puisqu'il y a un début, un développement et une fin (Vermersch, 2014), d'où la nécessité de le reconstituer à l'intérieur d'un chronotexte (Denis, 2016).

Dans ce contexte, la formulation des relances lors de la conduite de l'EdE est primordiale puisqu'elle renvoie à un enjeu considérable (cet apprentissage se réalise à l'intérieur d'une formation intensive, continuée et certifiée). Il s'agit d'un entraînement soutenu visant à conduire le sujet vers l'état d'évocation qui requiert une prise de parole incarnée comme le mentionne Vermersch. Cette prise de parole incarnée désigne le fait de faire appel à la mémoire concrète (Gusdorf, 1950) en créant les conditions d'une réémergence des éléments sensoriels (images, sons, ressentis corporels) du moment passé.

De l'autre côté, l'analyse des données : le récit psycho-phénoménologique

Le récit psycho-phénoménologique tel que nous le concevons s'éloigne du récit de vie (Bertraux, 2016), du récit de pratique (Desgagné, 2005, Van der Maren, 1996) et des approches autobiographiques (Legrand, 1993). Il est conçu comme le fruit du traitement des données brutes collectées grâce à l'EdE dans lequel il y a des fragments de vécu pré-réfléchi c'est-à-dire implicite. La mise en récit psycho-phénoménologique est une reconstruction des segments de l'EdE. Son articulation avec l'EdE est donc fondamentale et nécessite que le chercheur se forme à l'EdE auprès de formateurs certifiés². Ces segments émergents sont réorganisés en fonction des objectifs concourus par chacun des verbes d'action utilisés par le sujet – dit témoin privilégié – pour décrire son expérience vécue.

D'un côté, il y a la forme narrative du discours tel qu'il a été énoncé par le témoin privilégié et de l'autre, le récit retravaillé par le chercheur à l'aide d'une phase de regroupement du discours initial à l'intérieur de catégories descriptives émergentes. Le récit qui se construit progressivement devient alors une manière de donner du sens à

ce que le sujet a vécu. Ce vécu est la source de sens quant à l'histoire du sujet, dirait Michel Foucault (1971).

C'est une manière de faire retour sur soi et surtout, sur les actions matérielles et mentales menées. Le concept d'action est éclaté en cinq facettes selon un axe vertical : contexte, procédural et jugements, et un axe horizontal : déclaratif, procédural (au centre) et intentionnel (Figure 1).

L'ensemble de ces satellites de l'action sont des balises pour le chercheur lors de l'élaboration des récits psycho-phénoménologiques. En effet, ils permettent le regroupement des enchaînements des actions matérielles et mentales en catégories descriptives en fonction de ce qui se joue au moment où le sujet accomplit son action de manière périphérique, à savoir eu égard au contexte du moment évoqué, aux justifications et rationalisations, aux buts poursuivis et aux savoirs déclaratifs de référence jusqu'à se centrer sur les actions elles-mêmes. Ces catégories descriptives ou « catégories expérientielles » (Petitmengin, 2001) sont également constituées au regard des questions de recherche du chercheur.

La catégorie est entendue comme ce qui va permettre de donner du sens au vécu des actions spécifiées du sujet avec qui l'EdE a été réalisé. Les actions dont il a conscience et celles dont il a moins conscience, mais qui restent davantage opérantes (pré réfléchies). Les catégories descriptives sont ainsi considérées comme des traits représentatifs permettant l'intelligibilité des gestes (procéduraux, mentaux, physiques/corporels) externes, mais aussi internes comme une sensation désagréable qui a émergé au contact d'une action spécifiée par exemple. Ces catégories descriptives sont extraites progressivement grâce à des opérations de regroupements des verbes d'action identifiés de manière chronologique (« Chronotexte », Denis, 2016) en fonction des objectifs qu'ils visent : Qu'est-ce que le sujet fait? Comment il le fait? Qu'est-ce qui est mobilisé au moment où il le fait? Qu'est-ce qu'il vise? etc. Ces catégories ne s'élaborent pas de manière déductive c'est-à-dire à priori, avant même de réaliser l'EdE. Elles se conçoivent à postériori, de manière inductive, en restant ancrées dans le discours mentionné par le témoin privilégié. Ce n'est que dans la phase de mise en récit que le chercheur oscille davantage dans une posture qui se rapproche d'un raisonnement déductif puisqu'il met en mot, sous forme de récit, et articule les actions les unes avec les autres, à l'aide des extraits verbatim. Cette phase de mise en récit psycho-phénoménologique permet au chercheur de réaliser une photographie du vécu subjectif du sujet, de remobiliser ce vécu à l'intérieur d'une structure temporelle qui se marque par des transitions entre les différents regroupements de verbes d'action. Ces regroupements de verbes d'action s'opèrent en fonction des objectifs que le sujet vise de manière explicite et parfois plus implicite : moments d'activité (MA, Denis, 2016).

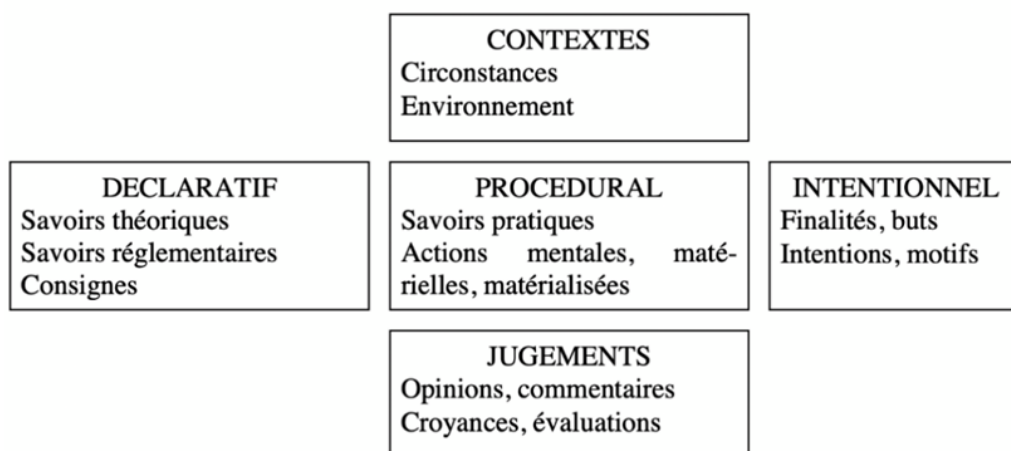


Figure 1. Satellites de l'action (Vermersch, 1994).

Le risque dans l'élaboration de ce récit psycho-phénoménologique est d'opérer une interprétation simplificatrice et de ne voir le sujet que dans l'unification identitaire qu'il présente, en omettant que « la vie concrète est plus complexe et contradictoire » (Kaufmann, 2004, p. 155). C'est pourquoi nous reprenons le discours du témoin privilégié dans sa dimension initiale holistique en réutilisant les mots tels qu'ils ont été formulés. Nous tentons de comprendre cette expérience vécue comme un lieu de production de son identité, mais surtout, nous nous centrons sur ce qu'il fait (entre autres, actions mentales, actions procédurales) et ses gestes intérieurs (entre autres, émotionnels, sensoriels), réfléchis et pré-réfléchis, afin de comprendre sa complexité humaine dans une dimension temporelle et c'est là, une grande différence quant aux types de récits qui existent en recherche qualitative puisque, rappelons-le, c'est le vécu des actions qui nous intéressent et que nous mettons en récit.

Ce positionnement méthodologique se réalise en plusieurs étapes (voir Figure 2).

1. Ante Début : Élaboration de la problématisation et de la question de recherche. Choix de l'Échantillonnage Théorique (ETh). Rappelons qu'en recherche qualitative, nous échantillonnons des vécus, des mots et non des personnes, d'où l'ETh.
2. Conduite de l'EdE qui vise à explorer le vécu singulier réfléchi et pré-réfléchi.
3. Retranscription verbatim (mot à mot) de l'EdE.
4. Phase d'imprégnation des données : lectures répétées, du général au spécifique (méthode descendante qui décompose la complexité) et du spécifique au général (méthode ascendante qui vise une description plus complexe).

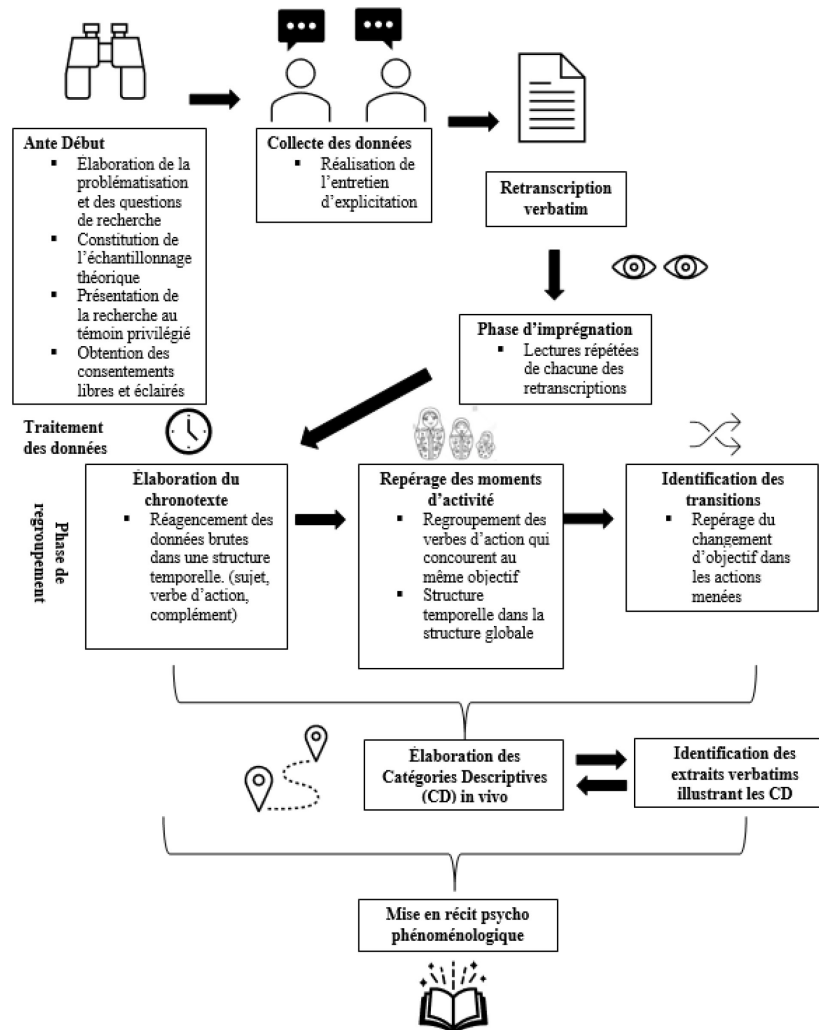


Figure 2. Étapes méthodologiques d'élaboration du récit psycho-phénoménologique.

5. Élaboration de la structure temporelle du vécu d'actions : chronotexte.
6. Élaboration progressive des catégories émergentes de manière inductive. Ces catégories se réalisent dans le but d'articuler les concordances qui visent à la globalisation et les discordances qui s'apparentent à des moments à portée singulière. Elles déterminent les « moments d'activité » (MA) du sujet quant à l'observation d'un moment spécifié et les transitions entre les actions menées.

Ces catégories sont inductives puisqu'issues du matériel brut et nommées en reprenant les mots tels qu'énoncés par le sujet.

7. Premiers regroupements du discours à l'intérieur des catégories émergentes. Reprise des extraits verbatim qui illustrent la catégorie émergente.
8. Mise en récit de la structure temporelle avec phase préinterprétative. À cet endroit précis, la posture s'oriente progressivement dans une démarche davantage déductive puisqu'à partir des données inductives on déduit une mise en récit interprétée.

Dans une démarche d'analyse approfondie de la structure temporelle du vécu des actions à travers trois temps : le chronotexte, l'identification des moments d'activité et des transitions, notre objectif est de faire ressortir la manière dont s'organisent les verbes d'action issus du vécu subjectif d'un sujet dans un moment spécifié. Ce traitement des données se réalise grâce à des lectures multiples des retranscriptions verbatim (mot à mot). Au fur et à mesure de ces nombreux allers-retours, nous dégagons progressivement les catégories descriptives grâce à l'identification des mots saillants issus de l'expérience du sujet. Ce qu'il nous dit de ce qu'il fait est la clef pour élaborer la mise en catégorie descriptive. C'est pourquoi il est important de reprendre les mots *in vivo* dans le verbatim.

Pour construire chacun des récits psycho-phénoménologiques, nous nous inspirons comme grille de lecture dans l'organisation des données sous forme de récit, des satellites de l'action développés plus haut, mais également du modèle processuel de l'action de Faingold (2011) en relevant les prises d'informations, d'identification, de prise de décision et d'effectuation du sujet interviewé. Ce modèle est, selon nous, complémentaire aux satellites de l'action. Car, en effet, lorsqu'un sujet traite une information (identification), il le fait grâce à diverses prises d'informations (internes à lui-même et externes à lui-même) qui s'opèrent de manière très automatique. L'observation du verbal et du non verbal, des sensations internes, des résonances, des conduites et comportements d'un tiers, sont autant de prises d'informations qui aident le sujet à identifier ce qu'il identifie à un moment spécifié. Par la suite, ce sont des étapes de prise de décision et d'effectuation qui s'articulent au sein de l'activité conduite. Selon Faingold (2011), la structure des actions menées se déroule selon un continuum. Dans l'élaboration des récits psycho-phénoménologiques, ce regard processuel sert également de guide puisqu'il permet de décliner finement un déroulement des actions.

Nous sommes donc face à une analyse à plusieurs niveaux et chaque niveau est intrinsèquement lié. À l'image des poupées russes, d'un côté, il y a le regroupement des données dans une structure temporelle et hiérarchisée : chronotexte, MA et transitions (Denis & Hendrick, 2019). D'un autre côté, il y a l'utilisation conceptuelle de modèles théoriques : satellites de l'action de Vermersch et modèle de l'action de

Faingold pour aider à comprendre de manière plus fouillée la structure temporelle du vécu des actions. Dans les deux cas, l'objectif est de retracer aussi fidèlement que possible la narration des témoins privilégiés à la recherche en s'aidant de techniques de traitement de données imbriquées les unes dans les autres pour aboutir au récit psycho-phénoménologique.

Nous vous proposons maintenant un exemple plus concret de traitement de données qui aboutit à un extrait de récit psycho-phénoménologique. Cet extrait est issu de la thèse de doctorat d'un des auteurs.

Extraits de récits psycho-phénoménologiques (PP)

Dans les extraits proposés ci-dessous, il s'agit de montrer la manière dont un intervenant-expert de la crise prend en charge un sujet en état de crise (*Encadré 1 et 2*). C'est l'entièreté du processus thérapeutique qui est analysé dans le cadre de la recherche. Dès lors, l'intervenant-expert fait l'état des lieux de plusieurs entretiens nécessaires à la prise en charge complète de crise. L'exemple ci-dessous reprend un extrait issu de deux moments d'entretiens cliniques de crise qui ont été explorés à l'aide de l'EdE. Nous montrons la catégorie descriptive telle qu'elle a été nommée à l'issue du regroupement temporel des multiples actions (Figure 2). En italique sont repris les extraits verbatim issus de la conduite de l'EdE. Les chronotextes étant numérotés, nous reprenons à chaque fois l'endroit précis d'où vient l'extrait verbatim afin de renforcer l'ancrage inductif.

La suite du récit PP est également narrée de la même manière et un résumé schématisé incluant l'ensemble des catégories descriptives est proposé à la fin du récit afin de faire lien avec le récit suivant (Figures 3 et 4).

Peut-être la synthèse des données ... ou peut-être pas

Faut-il synthétiser les données en recherche qualitative, ou pas? L'utilisation combinée de l'EdE comme méthode de recueil puis du récit psycho-phénoménologique comme outil de traitement des données propose l'idée d'un double mouvement. Le recueil via l'EdE permet de déplier les couches du vécu de l'action du sujet interviewé et notamment les éléments issus du niveau de conscience pré-réfléchi. Il y a donc l'idée d'une « dé-synthétisation » de l'expérience vécue, d'un déploiement des différentes dimensions de la subjectivité. Que faire ensuite avec cette masse d'informations recueillies? Le récit psycho-phénoménologique, par un écrémage des données, va « re-synthétiser » le sens attribué par le sujet à son expérience subjective en ne conservant que l'essence de ce moment spécifié. Comme déjà mentionné, la manière dont le chercheur oriente l'écrémage des données sera bien entendu fonction de(s) question(s) de recherche, des objectifs de l'étude et de la subjectivité du chercheur. Si l'EdE vise la compréhension de phénomènes complexes, le récit psycho-phénoménologique ne

Dans ce premier entretien, les facettes de l'expérience subjective de l'expert témoignent d'une série de micromoments remplis d'une succession de prises d'informations. Ces prises d'informations permettent d'identifier la manière dont l'expert s'y prend pour « *engager la prise en charge de crise* » (chrono 1-10), « *reconnaître la souffrance de son patient* » (chrono 1-17) et ainsi que comprendre les raisons du déploiement de la crise. Les objectifs thérapeutiques de cet entretien visent à « *comprendre les enjeux de la crise et les éléments chronologiques de la vie du patient qui l'ont conduit à vivre cet état de crise* » (chrono 1-14). Dans ce contexte, nous avons identifié que chaque intervention thérapeutique de ce premier entretien se réalise en concordance avec des prises d'informations ciblées. Ainsi, le cheminement temporel réalisé dans la première phase de notre analyse permet de relever les prises d'information les plus fréquentes, à savoir :

- des prises d'informations centrées sur le patient.
- des prises d'informations centrées sur l'expert.
- des prises d'information centrées sur la relation thérapeutique. (...)

Encadré 1. Catégorie descriptive 2 : Prendre des informations multiples.

Influencé par une image mentale (métaphore imaginée du « bulldozer ») spontanément apparue à son esprit, l'expert souhaite utiliser cette métaphore pour amener son patient vers un processus de conscientisation différent. Le symbolisme de « *monsieur conduisant un bulldozer et écrasant tout sur son passage* » (chrono 2-20) est d'emblée verbalisé (métaphore verbalisée) au patient de manière non conventionnelle (ton léger et humoristique). L'objectif est de « *lui faire comprendre quelque chose de son fonctionnement relationnel* » (chrono 2-29). Dans cet entretien, cette métaphore du « bulldozer » se réfère à une catégorie d'expérience dont la source renvoie à « *un sentiment d'empiètement et d'écrasement auquel le patient adhère* » (chrono 2-28). Lors des moments de verbalisations et d'énonciation, nous apprenons que l'expert n'était pas conscient, au moment de l'entretien de crise, de la manière dont cette image est apparue à son esprit (« *vision claire telle une bande dessinée de l'image d'un bulldozer jaune devant ses yeux avec monsieur aux commandes qui écrase tout sur son passage, l'épouse en dessous qui interpelle en vain et elle comme spectatrice* ») (chrono 2-26).

La première compréhension du phénomène « pré-réfléchi » met en lumière une image qui s'impose spontanément au mental. Elle nous dira également que c'est dans un processus d'après-coup qu'elle comprend pourquoi elle a utilisé ce symbolisme. Selon elle, c'est « *l'apparition de cette image qui lui a permis d'asseoir ses hypothèses sur le fonctionnement psychique et relationnel de monsieur* » (chrono 2-23). Dans sa tête, ses interprétations cliniques sont de plus en plus claires. (...)

Encadré 2. Catégorie descriptive 4 : Utiliser la métaphore pour impacter le patient.

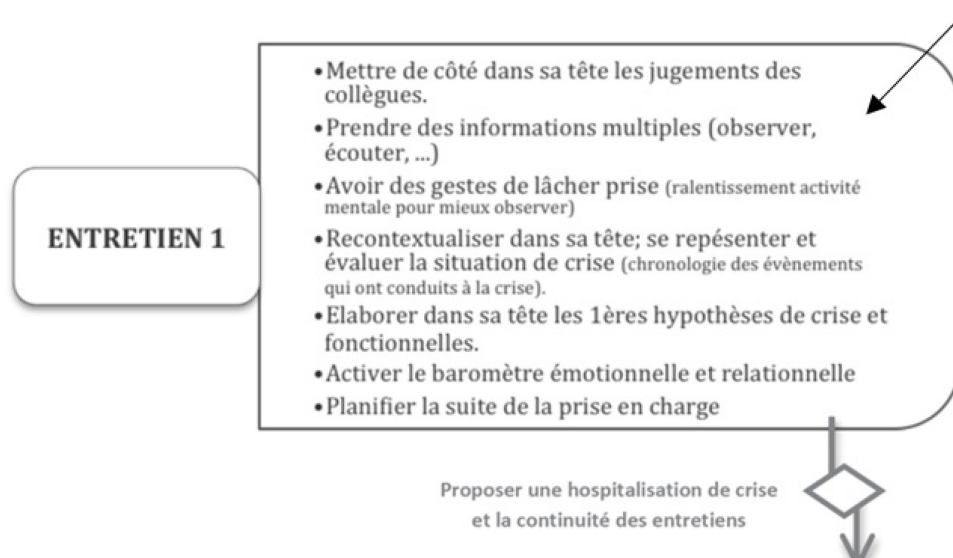


Figure 3. Ensemble des catégories descriptives (Récit PP1).

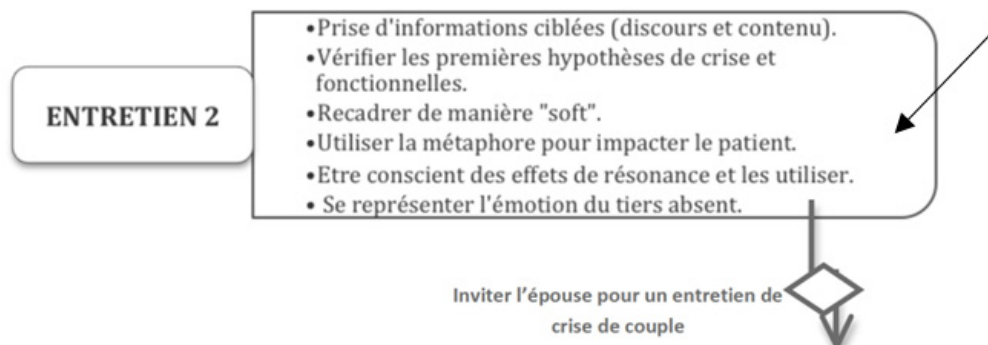


Figure 4. Ensemble des catégories descriptives (Récit PP2).

réduit pas la complexité de l'objet d'étude en synthétisant le matériau issu de la subjectivité. Il le met au contraire en valeur en le déployant pleinement pour en conserver ensuite l'essentiel au travers d'une narration qui met parfaitement en lumière le cœur de l'expérience du sujet.

Validation méthodologique

Selon Vermersch (2006), la véracité de la production de l'expérience vécue est garantie sous deux conditions. La première est le fait que l'accent dans l'EdE est mis sur un moment spécifié. La deuxième condition est l'accès à la « re-présentification » via

l'évocation d'une expérience passée. Comme déjà mentionné, l'EdE ne permet pas une reconstruction sociale via des généralisations subjectives. Bien au contraire, il permet, grâce à un guidage rigoureux, d'accéder au re-vécu d'une expérience passée en activant toute la sensorialité autour de cette expérience. Le noyau de la démarche est bien l'acte réfléchissant, et sa validation repose sur un critère interne qui est le remplissement intuitif (Husserl, 1991; Vermersch, 1999). Dès lors, à partir du moment où le sujet interviewé est en état d'évocation et ainsi, reconnecté à son expérience vécue, nous pouvons estimer avoir rempli les objectifs de l'EdE via cette mise en œuvre de l'acte réfléchissant.

En effet, la validité interne de la méthode est atteinte lorsque le chercheur adhère aux principes de la conduite d'un EdE. Ainsi, nous rejoignons les propos de Vermersch (1996, 2003), concernant le fait que la validation des protocoles passe par la validation du discours et par celle de la méthodologie d'accès à l'expérience subjective d'autrui. Les validations intrinsèques et extrinsèques sont censées valider le discours du sujet interviewé. Ainsi, la façon dont l'entretien est conduit permettra ou non l'entrée en état d'évocation. Comme le précise Vermersch (1996), ce n'est pas seulement le résultat c'est-à-dire, le contenu de la description thématifiée qui est à valider, mais l'ensemble des étapes et des conditions qui ont permis de produire ce résultat. L'authenticité de la démarche de recherche se devra donc de respecter toutes les conditions précitées. Dans le cas qui nous occupe, les indices qui démontrent que nous avons respecté les critères de validité, d'authenticité et de véracité sont :

- Les formations continues à l'EdE et l'obtention de la certification de formatrice certifiée au Grex par un des auteurs de cet article.
- Une triangulation des chercheurs pour les étapes de traitement des données (retranscriptions, codages et chronotextes, MA et transitions).

Bien évidemment les critères de scientificité en recherche qualitative prévalent également dans ce type de dispositif méthodologique. Nous renvoyons le lecteur aux écrits de Savoie-Zajc (2000) qui évoque les critères de crédibilité, de transférabilité, de fiabilité et de confirmabilité repris des écrits de Lincoln et Guba (1985) et Laperrière (1997).

Discussion

Au fil des éléments explicatifs théoriques et pratiques que nous avons pu fournir dans cet article, il se peut que certaines questions subsistent chez le lecteur. Dans une posture réflexive, nous avons tenté de nous mettre à la place de l'étudiant ou du chercheur qui lirait ce texte, ce qui nous a permis d'anticiper, peut-être, certaines interrogations résiduelles. La première pourrait concerner l'intérêt des récits psychophénoménologiques comparativement à d'autres méthodes d'analyse de données qualitatives qui peuvent sembler proches : le récit phénoménologique et l'analyse

micro phénoménologique. Il existe en effet des points communs entre le récit phénoménologique et le récit psycho-phénoménologique, tels que l'ancrage phénoménologique, l'attitude phénoménologique du chercheur (Paillé & Mucchielli, 2016) et les accointances avec la méthode narrative (Ntebutse & Croyere, 2016). Les divergences principales résident dans le rapport à la temporalité. La construction des récits psycho-phénoménologiques, en lien avec le paradigme de départ, accorde une importance toute particulière à l'aspect séquentiel de l'expérience vécue. Cela se traduit dans les étapes d'élaboration des chronotextes et de catégories descriptives selon les moments d'activités. Ces phases du processus d'analyse de données donnent une coloration particulière au récit psycho-phénoménologique qui en découlera, puisqu'elles marqueront incontestablement la manière dont le chercheur saisira l'essentiel du vécu subjectif du sujet interrogé. L'analyse micro phénoménologique quant à elle, rejoint le récit psycho-phénoménologique de par la méthode de recueil de données – et donc le paradigme – qui y est associée puisque l'entretien micro phénoménologique est né de l'EdE. Toutefois, elle prend distance notamment à travers les objectifs visés qui relèvent davantage d'une mise en exergue de structures génériques de l'expérience singulière via des opérations d'abstraction (Petitmengin et al., 2019; Valenzuela-Moguillansky & Vásquez-Rosati, 2019). Si, comme le récit psycho-phénoménologique, elle s'intéresse aux perspectives diachroniques et synchroniques du vécu d'un moment spécifié, elle ne produit pas de mise en récit des données, mais une catégorisation des éléments saillants du phénomène étudié. Ainsi, au regard du phénomène étudié, de la méthodologie de recueil de données envisagée et des objectifs du chercheur, il pourra être pertinent de s'orienter vers l'une ou l'autre méthode d'analyse de données qualitatives. Par ailleurs, un autre élément important à partager avec le lecteur concerne certaines limites que nous avons pu identifier quant à l'utilisation des récits psycho-phénoménologiques. La qualité des données analysées, comme pour l'ensemble des instruments d'analyse qualitative, dépendra de la finesse du recueil de données issues de l'EdE. Nous renvoyons donc à nouveau l'étudiant ou le chercheur à la littérature et à la formation sur l'outil en question. Aussi, si les récits psycho-phénoménologiques ont jusqu'à présent été utilisés en combinaison de l'EdE, il serait pertinent de pousser plus loin les recherches avec d'autres types d'entretiens comme outil de collecte de données. Cela permettrait d'évaluer la capacité des récits psycho-phénoménologiques à mettre en lumière la complexité des phénomènes étudiés avec des méthodologies de recueil diverses. Bien entendu, le choix de ces outils de recueil devra néanmoins être congruent avec le paradigme épistémologique de la méthode d'analyse décrite dans le présent article.

Conclusion

À travers cet article, nous avons présenté une base méthodologique des récits psycho-phénoménologiques en tant qu'instrument d'analyse de données qualitatives.

L'ancrage paradigmatique constitue un prérequis essentiel à l'utilisation de la méthode décrite et influence considérablement la posture du chercheur, que ce soit au fil des étapes de l'analyse ou dans l'attention portée aux critères de scientificité. Les récits psycho-phénoménologiques — tels que déployés dans cet article — ont plusieurs objectifs dans le champ de la recherche qualitative. D'abord, il s'agit de mettre en exergue l'expérience subjective du sujet — au niveau réfléchi et surtout, pré-réfléchi — et le déroulement temporel des actions vécues dans un moment spécifié. Ce type d'outil permet de prendre conscience de ce que le sujet fait et ne pensait pas faire, mais, fait tout de même de manière à aboutir à un objectif précis. L'accès à cette dimension pré-réfléchie postule le développement d'une pensée (auto)réflexive qui permet de se perfectionner, d'apprendre à se réguler et d'ouvrir la possibilité de socialiser ses actions. Ensuite, ils visent à rendre compte de l'essentiel de l'énoncé du sujet, permettant ainsi (en combinaison avec un recueil de données grâce à l'EdE) un double mouvement de « zoom » puis de « dé-zoom » sur les différentes dimensions du vécu singulier ; un double mouvement de « dé-synthétisation » et de « re-synthétisation » des données sous forme narrative. Enfin, dans une perspective plus large, il contribue à poursuivre le beau travail de réflexion de Pierre Vermersch autour des recherches utilisant l'épistémologie en première personne et inscrites dans une science de l'introspection à visée métacognitive.

Notes

¹ Baribeau et Royer (2012) relèvent plus d'une trentaine de techniques d'entretien qualitatif dans la recherche. Il semblerait qu'il y ait autant de manières de conduire un entretien qualitatif qu'il existe de moyens de faire de la recherche dans le champ qualitatif. Nous posons cependant la question de la manière de conduire ces entretiens et surtout du statut des données recueillies et de leur pertinence.

² Prendre contact avec le Groupe de Recherche à l'Entretien d'Explicitation (GREX, Paris) ou les auteurs de cet article.

Références

- Baribeau, C., & Royer, C. (2012). L'entretien individuel en recherche qualitative : usages et modes de présentation dans la Revue des sciences de l'éducation. *Revue des sciences de l'éducation*, 38(1), 23-45.
- Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie*. Armand Colin.

- Denis, J. (2016). *Évaluation des processus thérapeutiques à l'œuvre dans la clinique de crise. Analyse du vécu des actions thérapeutiques d'intervenants-experts* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Mons-Hainaut.
- Denis, J., & Hendrick, S. (2019). Explorer l'expérience vécue d'intervenants en psychologie clinique et en psychothérapie. *Psychothérapies*, 39(4), 237-246.
- Desgagné, S. (2005). *Récits exemplaires de pratique enseignante : analyse typologique*. Presses de l'Université du Québec.
- Faingold, N. (2011). Explication des pratiques, décryptage de sens. Dans M. Hatano & G. Le Meur (Éds), *Approches pour l'analyse de l'activité* (pp. 111-155). L'Harmattan.
- Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Gallimard.
- Gusdorf, G. (1950). Traité de l'existence morale. *Journal of Philosophy*, 47(19), 557-559.
- Husserl, E. (1991). *Expérience et jugement*. Presses universitaires de France.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Nathan Université.
- Laperrière, A. (1997). Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. Dans J. Poupard, J. P. Deslauriers, H. L. Groulx, R. Mayer, & A. Pirès (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 392-417). Gaëtan Morin.
- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique. Théorie, clinique*. Éditions Presses Internationales.
- Lincoln, Y. S. & Guba, E. G. (1985). *Naturalistic inquiry*. Sage.
- Ntebutse, J., & Croyere, N. (2016). Intérêt et valeur du récit phénoménologique : une logique de découverte. *Recherche en soins infirmiers*, 1(124), 28-38.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- Petitmengin, C. (2011). *L'expérience intuitive*. L'Harmattan.
- Petitmengin, C., Remillieux, A., & Valenzuela-Moguillansky, C. (2019). Discovering the structures of lived experience. *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 18(4), 691-730.
- Savoie-Zajc, L. (2000). La recherche qualitative/interprétative en éducation. Dans T. Karsenti, & L. Savoie-Zajc (Éds), *Introduction à la recherche en éducation* (pp. 171-198). Éditions du CRP.

- Théron, P. (2014). *Lieutenant A and the rottweilers: A pheno-cognitive analysis of a fire-fighter's experience of a critical incident and peritraumatic resilience* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Glasgow.
- Valenzuela-Moguillansky, C., & Vásquez-Rosati, A. (2019). An analysis procedure for the micro-phenomenological interview. *Constructivist Foundations*, 14(2), 123-145.
- Van der Maren, J.-M. (1996). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Presses de l'Université de Montréal.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. ESF.
- Vermersch, P. (1996). Problème de validation des analyses psycho-phénoménologiques. *Expliciter*, (14), 1-12.
- Vermersch, P. (1999). Pour une psychologie phénoménologique. *Psychologie française*, 44(1), 7-19.
- Vermersch, P. (2003). Psycho-phénoménologie de la réduction. *Alter*, (11), 1-19.
- Vermersch, P. (2006). *L'entretien d'explicitation* (5^e éd.). ESF.
- Vermersch, P. (2010). Le modèle des modes de conscience selon Husserl : inconscient, conscience, conscience réfléchie. *Expliciter le journal de l'association GREX Groupe de recherche sur l'explicitation*, 84, 21-28.
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie : vers une psycho-phénoménologie*. Presses universitaires de France.
- Vermersch, P. (2014). *Le dessin de vécu dans la recherche en première personne. Pratique de l'auto-explicitation*.
http://www.academia.edu/9481670/Le_dessin_de_vécu_dans_la_recherche_en_pre_mière_personne._Pratique_de_l_auto-explicitation
- Vermersch, P. (2016). L'entretien d'explicitation une superbe imprudence méthodologique! Remémoration et explicitation. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (20), 559-579.
- Vermersch, P. (2018). Dimensions existentielles et cognitives de la subjectivité, conséquences méthodologiques. *Expliciter le journal de l'association GREX Groupe de recherche sur l'explicitation*, (118), 1-20.

Pour citer cet article :

Denis, J., & Winkopp, C. (2023). Analyser l'implicite du vécu subjectif de l'action : le récit psycho-phénoménologique. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 78-94.

Jennifer Denis est docteure en psychologie, psychologue clinicienne, psychothérapeute et professeure au sein de l'Université de Mons en Belgique. Son travail de recherche porte sur les processus thérapeutiques dans les interventions cliniques, plus particulièrement dans le champ du travail de crise et en psychothérapie. Elle s'ancre essentiellement dans une perspective qualitative et s'intéresse notamment au point de vue subjectif.

Caroline Winkopp est doctorante en psychologie et psychologue clinicienne habilitée à exercer la psychothérapie. Ses travaux de recherche se situent du côté de l'approche qualitative (Grounded Theory Methodology, Entretien d'explicitation, récit psycho-phénoménologique, ...) et traitent des processus thérapeutiques en psychothérapie, essentiellement du point de vue subjectif. Sa thèse de doctorat, quant à elle, invite à un regard méta sur les espaces de supervision en psychothérapie systémique.

Pour joindre des autrices :
jennifer.denis@umons.ac.be
caroline.winkopp@gmail.com

***Balances, triangles et bâtonnets.
Tracer des diagrammes pour articuler son analyse,
rédiger ses conclusions et collecter son matériau***

Christophe Lejeune, Docteur en Sociologie

Université de Liège, Belgique

Résumé

Les balances, les triangles et les bâtonnets sont des diagrammes d'un type particulier, articulant deux à deux les dimensions issues du codage du matériau empirique. Les balances et les triangles soulèvent cependant des difficultés suggérant de leur préférer les bâtonnets. Ceux-ci permettent de représenter l'articulation de deux dimensions ainsi que leur contexte de variation conjointe. Ils incitent également l'analyste à formuler des hypothèses et orientent la collecte de matériau sur le terrain. Leur traçage facilite enfin la rédaction des premières propositions analytiques, d'une manière respectant les exigences d'une recherche qualitative. Mais s'ils assistent la rédaction, ils ne s'y substituent pas pour autant. Vu leur caractère schématique, les diagrammes se prêtent peu à rendre compte de phénomènes diachroniques et peuvent également déconcerter l'analyste.

Mots clés

GRAPHIQUE, DIAGRAMME, SCHÉMATISATION, CODAGE AXIAL, APPRENTISSAGE

Introduction

Tableaux, graphes, diagrammes, réseaux, cartes, schématisations... toutes sortes de représentations graphiques sont mobilisées en recherche qualitative.

Leurs apports sont multiples. Matthew Miles et Michael Huberman (2003) soulignent leur rôle dans l'analyse de notre matériau. Ian Dey (1993) ajoute qu'elles aident l'analyste à distinguer l'essentiel de l'accessoire. Selon Jo Reichertz (2007),

Note de l'auteur : L'auteur tient à remercier Aurélien Béné, Laetitia Godfroid, Marie Housen, Pierre-Yves Hurel, Nicolas Mazziotta, Laetitia Pozniak, Marc-Henry Soulet et Thomas Vangeebergen pour leurs commentaires à propos d'une version antérieure de cet article. Selon la formule consacrée, l'auteur reste évidemment seul responsable des erreurs ou des imperfections qui y subsisteraient.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 95-113.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

elles stimulent l'inventivité et la formulation de nouvelles hypothèses. Pour Juliet Corbin (Corbin & Strauss, 2008), elles facilitent la communication des résultats à la communauté scientifique.

Pour ces raisons, certaines méthodes leur accordent un rôle central (Clarke & Friese, 2007; Demazière & Dubar, 2004). Ces dernières décennies, leur usage a en outre été renforcé par l'informatique, qui en a facilité le traçage et la modification (Fielding & Lee, 1998; Silver & Lewins, 2014; Tesch, 1990).

Pour autant, les représentations graphiques ne font pas l'unanimité (Bryant & Charmaz, 2007). Ainsi, pour Barney Glaser, un graphique ne parle jamais de lui-même. Son caractère schématique est susceptible d'appauvrir la conceptualisation et de compliquer la communication entre collègues (Stern, 2007).

Il existe une diversité de représentations graphiques en recherche qualitative. Parmi cette diversité, certaines ressemblent à celle de la Figure 1. Si les schématisations de ce type sont courantes, les praticiens ne disposent cependant pas d'indications sur la manière de passer du codage du matériau qualitatif (transcription d'entrevue ou note d'observation) à ce type de schématisation puis, de celle-ci, à des conclusions élaborées et articulées (comme un article scientifique, un rapport de recherche, un mémoire de fin d'études ou une thèse de doctorat). Le présent article présente des diagrammes simples précisément développés pour résoudre cette difficulté analytique. Il entend ainsi fournir un outil intermédiaire permettant de dépasser le « simple » codage du matériau qualitatif.

Ce défi n'est pas propre à une méthode ou à une technique particulière, il est commun à plusieurs d'entre elles. L'analyse par théorisation ancrée, l'analyse thématique, l'analyse structurale ou l'analyse phénoménologique interprétative, entre autres, sont concernées par ce problème. Indépendamment de leurs apports et difficultés propres, ces différentes méthodes partagent le défi transversal de dépasser une présentation « plate » du codage. Ce défi, le présent article entend le relever au moyen de diagrammes. Comme je le montrerai, ceux-ci facilitent l'articulation des dimensions. Ils décomposent, ralentissent et, ce faisant, approfondissent le geste intégratif. Cet article en discute les apports et les faiblesses.

Contexte

J'ai développé les diagrammes présentés dans cet article pour mener mes propres recherches qualitatives. Leur présentation pourra donc également servir à d'autres voulant conduire leurs analyses.

Par ailleurs, ces diagrammes constituent une ressource didactique pour enseigner les méthodes qualitatives. C'est à cette fin que je les ai conçus et c'est dans ce contexte qu'ils ont été éprouvés. Concrètement, chacun de mes enseignements prévoit de les mobiliser dans la réalisation d'une première recherche qualitative. Cela concerne,

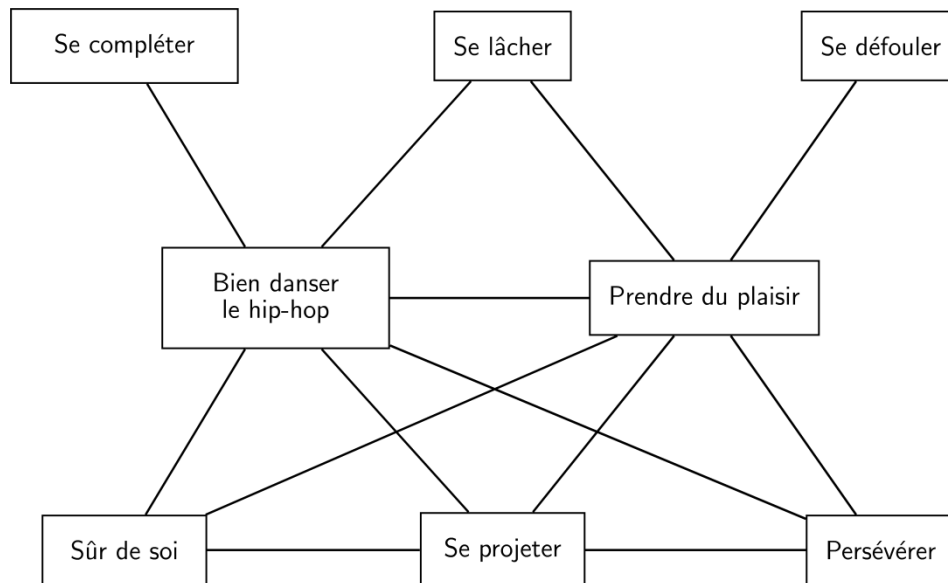


Figure 1. Un exemple de schématisation (d'après Lejeune, 2014).

chaque année, environ 150 personnes inscrites en premier cycle universitaire, une dizaine terminant leur deuxième cycle et une vingtaine en début de thèse de doctorat.

C'est donc par la pratique, empiriquement, à travers les succès et les erreurs de mes enseignements que j'ai choisi de retenir ou d'écarter certaines des propositions présentées dans la suite de ce texte.

Articuler et intégrer : deux premières propositions

Dans une recherche qualitative, le premier niveau d'analyse correspond au codage, aussi appelé codification (Paillé, 1994) ou étiquetage réflexif (Lejeune, 2019). Cette activité consiste à expliciter ce qui est exprimé dans le matériau qualitatif. Elle se matérialise par l'apposition en regard du matériau (dans la marge ou sur une page attenante) de mots ou de phrases rédigées par l'analyste ou prélevées *in vivo* dans le matériau. Ces mots ou ces phrases désignent différentes dimensions du phénomène analysé. Le mot « dimension » s'y réfère donc dans la suite de cet article.

L'identification des dimensions procède à une fragmentation du matériau. Celle-ci est délibérée. L'étymologie du mot « analyse » renvoie à une telle décomposition. Toutefois, si elle s'en tient à celle-ci, l'analyse donne l'impression d'une mise à plat. Certaines critiques de la recherche qualitative visent précisément cette réduction au codage (Dey, 2007). Pour dépasser ces limites, il importe d'articuler entre elles les dimensions issues de cette première activité.

Pour y parvenir, différents outils ont été proposés. C'est un des points de divergence entre les chercheurs ayant formalisé l'analyse par théorisation ancrée, Barney Glaser et Anselm Strauss.

Barney Glaser (1978) a explicité 18 familles conceptuelles synthétisant en quelque sorte les différentes manières d'articuler des concepts. Ce recensement ne constitue cependant pas un ensemble fini, d'autres familles y étant ajoutées depuis (Charmaz, 2014). C'est d'ailleurs moins un répertoire (dans lequel puiser) qu'une source d'inspiration, dont la fréquentation entend cultiver la sensibilité théorique de l'analyste. Se confronter à une diversité de relations conceptuelles aiguise la capacité de l'analyste à construire des articulations originales, pertinentes et congruentes tant avec le matériau analysé qu'avec la question posée. L'éclectisme des familles conceptuelles en fait donc la force. Mais la culture quasi encyclopédique qu'elles supposent est également susceptible d'effrayer la personne qui débute (Kendall, 1999). En outre, l'analyste non-sociologue peut craindre que ces familles conceptuelles ne soient guère adaptées à sa discipline.

Pour sa part, Anselm Strauss (1987) a formulé une série de questions invitant l'analyste à se demander qui fait quoi à l'intention de qui, comment, quand, pourquoi et avec quel résultat. Connues en anglais comme les « 6 w », ces questions rappellent la première famille conceptuelle de Barney Glaser, portant sur les causes, les conditions, les contextes, les contingences, les covariations et les conséquences (les « 6 c »). Bien entendu, ces six questions préexistaient à ces propositions (et à la formalisation de la recherche qualitative).

Pragmatiques, ces questions facilitent l'articulation des dimensions; leur opérationnalité rassure l'analyste qui débute (Kelle, 2019). Judy Kendall (1999) considère également qu'elles fournissent une trame, un modèle susceptible d'emporter l'adhésion des organismes de financement et de convaincre les évaluateurs. Cet effet tient en partie au raisonnement causal qu'il induit. Toutefois, si certaines approches se montrent inclusives envers ce type de raisonnement (Dey, 2007), d'autres proscrirent toute causalité d'une démarche qualitative. Une solution médiane consiste à ne retenir que les causes « émiqes » (Oliver de Sardan, 2008) : les six questions entendent cerner les causes pertinentes pour les personnes rencontrées et non les facteurs déterminants qui correspondent aux variables indépendantes des statistiques.

Issues de la sociologie américaine, ces questions favorisent l'analyse d'activités situées (ici et maintenant) voire privilégient une approche micro. Ces présupposés suscitent une méfiance (Charmaz, 2014) ou amènent à s'interroger sur leur congruence avec d'autres approches théoriques (Glaser, 1992). Ils restent cependant suffisamment génériques pour convenir à un large éventail de conceptualisations (Kelle, 2019).

Si elles se recoupent partiellement, les propositions de Barney Glaser et d'Anselm Strauss souscrivent à des stratégies pédagogiques différentes. Les familles

conceptuelles de Barney Glaser encouragent la créativité de l'analyste, sans lui fournir de ligne de conduite. Elles lui accordent de la liberté et témoignent une confiance en son inventivité (au risque de l'intimider). À l'inverse, les questions d'Anselm Strauss prennent l'analyste par la main. Elles explicitent une série de procédures qui rassurent sur l'ampleur de l'entreprise (au risque de limiter l'analyse et de perdre de vue la conceptualisation visée).

Si elles paraissent aisées à mettre en œuvre d'un premier abord, les propositions de Barney Glaser et d'Anselm Strauss peinent cependant à tenir leurs promesses. Sur la cinquantaine de thèses de doctorat qu'Anthony Bryant (2019) a supervisées, le peu qui s'y sont essayés s'en sont détournés... Et, dans l'ensemble, le travail d'articulation a été effectivement mené sans recourir à ces propositions particulières.

Tracer des diagrammes : trois autres propositions

Reprenons le problème à sa base : en quoi consiste le travail d'articulation ? Fondamentalement, il s'agit d'associer, de lier, d'articuler deux dimensions. Établir que deux dimensions varient en fonction l'une de l'autre ne suffit cependant pas. Il importe également d'identifier le sens de cette variation conjointe.

En tant que représentation graphique, les diagrammes peuvent y contribuer. D'apparence simple, rappelant le dessin, ils présentent des vertus facilitatrices et rassurantes. Ils encouragent en outre une réflexion systématique sur les relations conceptuelles et l'intégration des analyses (Strauss, 1987).

Les diagrammes que je vais présenter entendent en outre relever ce défi d'articulation sans convoquer de présupposé propre à une discipline ou une théorie particulière. Cette indépendance théorique et disciplinaire est délibérée. Elle entend rendre les diagrammes accessibles et utiles quelle que soit la discipline de l'analyste et rassurer le novice qui pourrait se méfier d'outils embarquant une charge théorique particulière.

Ces dernières années, j'ai éprouvé trois manières de tracer ce type de représentations graphiques.

La première prend la forme d'une balance sur les plateaux de laquelle figurent les deux dimensions articulées. Ce premier diagramme a été construit dans le cadre du séminaire doctoral « Découvrir la recherche qualitative par la pratique », en concertation avec Laura Beuker, Julie De Cia, Amélie Dervaux et Fabrice Travaglianti. Cette représentation graphique présente la vertu d'illustrer un phénomène de vases communicant entre deux dimensions, l'une s'éclipsant au fur et à mesure que l'autre gagne en importance. La Figure 2 représente ainsi que plus un apprenant se trompe, moins il s'implique.

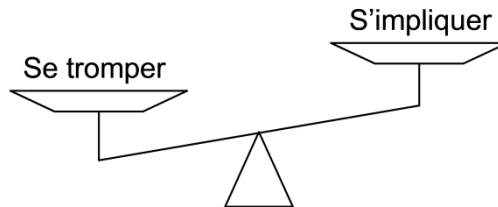


Figure 2. Balance représentant deux dimensions variant en sens opposé (d'après Lejeune, 2014, p. 109).

À l'usage, j'ai progressivement délaissé cette représentation graphique. La logique du balancier veut en effet que la dimension qui se trouve le plus haut sur le graphique est celle qui est également la plus légère et donc qui présente le moins d'importance pour la personne rencontrée. Ce positionnement sur le diagramme peut produire des malentendus dans la mesure où, dans notre société, ce qui est représenté en haut d'un graphique est également ce qui est le plus important. Or, sur une balance, le plus lourd des plateaux se trouve en bas. Dans mes enseignements, j'ai observé des malentendus et des erreurs découlant de cette différence sémiotique entre le poids et la hauteur.

À la balance, a succédé une deuxième représentation graphique, développée avec Sébastien Fontaine, dans le cadre d'un cours de « Pratique de la recherche qualitative ». Ce diagramme adopte une autre métaphore visuelle, celle de la table de mixage (Figure 3a). Deux triangles se font face, tête-bêche, de manière à symboliser que l'importance d'une dimension décroît au fur et à mesure de l'avènement d'une autre. On retrouve la logique des vases communicants. En outre, ces deux triangles permettent de représenter la présence simultanée des deux dimensions. Ce deuxième diagramme résout le problème soulevé par la balance. Il a été mobilisé par mes étudiants pendant plusieurs années.

Cependant, il montre également ses limites. Il devient en particulier difficile à manipuler lorsque deux dimensions varient tantôt dans le même sens, tantôt dans des directions opposées. Pour représenter ces deux situations opposées, le diagramme doit être dédoublé. Deux dimensions variant en sens contraire se représentent ainsi au moyen de deux triangles tête-bêche (Figure 3a) alors qu'une variation conjointe nécessite d'adosser ces triangles (Figure 3b). Il est difficile de représenter ces deux situations sur un même diagramme. Cette limite tient à ce que l'articulation est symbolisée par la position des triangles, l'un par rapport à l'autre.

Pour cette raison, j'utilise désormais un troisième type de diagramme composé non plus de deux triangles, mais de deux bâtonnets (Figures 4a et b). Cette troisième forme permet de représenter, sur un même diagramme, que deux dimensions varient

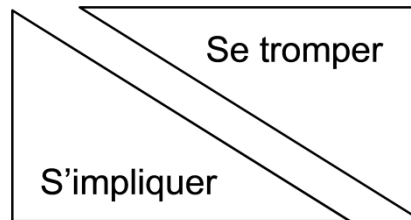


Figure 3a. Triangles représentant deux dimensions variant en sens opposé (d'après Lejeune, 2019, p. 112).

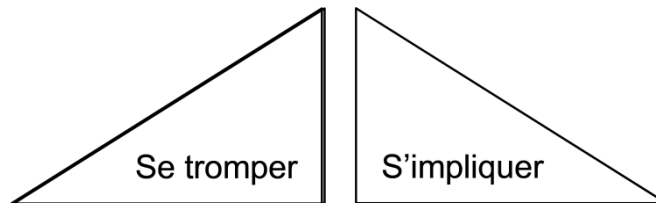


Figure 3b. Triangles représentant deux dimensions variant dans le même sens.

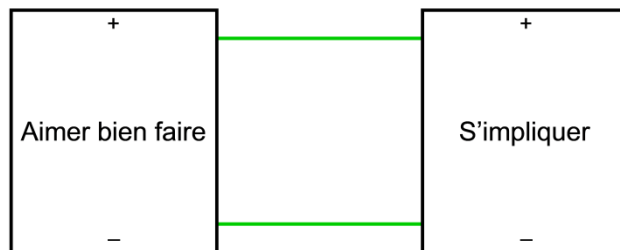


Figure 4a. Bâtonnets représentant deux dimensions variant dans le même sens.

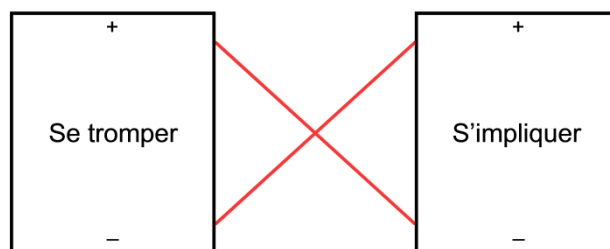


Figure 4b. Bâtonnets représentant deux dimensions variant en sens opposé.

tantôt dans le même sens, tantôt en sens opposés. Dans cette troisième mouture, le diagramme permet donc d'articuler deux dimensions, de représenter le sens, l'orientation de cette articulation. Il ne se limite pas à montrer l'existence d'une relation, mais représente l'orientation de ce lien. Il prévient les malentendus de la balance et se montre plus léger que les triangles lorsqu'il s'agit de représenter l'inversion d'une articulation.

Pour Marie Housen, cette forme résout les problèmes précédents : « Une fois, j'ai utilisé les triangles mais je me suis retrouvée "bloquée" quand j'essayais de voir si ça pouvait bouger dans d'autres sens [...] l'utilisation des bâtonnets m'a débloquée » (doctorante en sciences de l'éducation, communication personnelle).

En fait, cette représentation graphique de l'articulation entre deux dimensions constitue une première étape. Différents diagrammes peuvent ensuite être assemblés entre eux de manière à intégrer les articulations dans une schématisation représentant l'ensemble du phénomène analysé. Les diagrammes présentant une dimension commune sont assemblés de proche en proche (Figure 5a).

En assemblant les diagrammes, l'analyste construit progressivement des chapelets ou des « trains » de dimensions (Figure 5a). Ils sont simplifiés, en rassemblant les relations ++ et -- sous un trait vert et les relations +- et -+ sous un trait rouge (Figure 5b). L'assemblage des diagrammes et la simplification des relations permettent de composer progressivement une schématisation intégrative (Figure 6). Les diagrammes présentés jusqu'ici assistent ainsi le travail de conceptualisation intermédiaire entre les premières analyses du matériau et leur intégration réfléchie.

Formuler des hypothèses

Outre ses vertus analytiques (articuler et intégrer), le diagramme présente également des apports heuristiques. En effet, lorsque l'analyste représente l'articulation entre deux dimensions (par exemple, variant en sens contraire), la possibilité que ces deux dimensions varient dans le même sens devient évidente. En quelque sorte, le diagramme pose alors à l'analyste la question de cette possibilité. Représenter une articulation entre les deux dimensions au moyen d'un diagramme amène donc à s'interroger sur les situations qui présideraient à l'inversion de cette articulation. Le diagramme contribue donc non seulement à faire progresser l'analyse, mais il aide également à soulever des questions qui orienteront la suite des investigations sur le terrain.

Lorsqu'une relation est attestée dans le matériau, la représenter sur un diagramme amène à s'interroger sur l'existence et la pertinence de trois autres relations possibles (Dey, 2007) : si commettre des erreurs d'apprentissage égratigne l'implication (relation + - de la Figure 7a), l'absence d'erreurs amène-t-elle nécessairement à s'impliquer (relation - +)? Dans quelles situations cela arrive-t-il? Par ailleurs, existe-t-il des circonstances lors desquelles les erreurs de l'apprenant

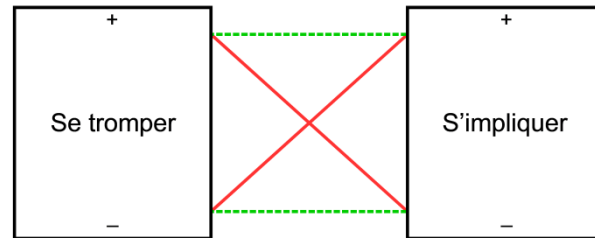


Figure 7a. Explorer les inversions d'une articulation (cas négatifs).

renforcent son implication (relation ++)? Enfin, à quelles conditions, moins se tromper amène-t-il à moins s'impliquer (relation --)?

Pour l'analyste, chacune de ces autres relations représente une question théorique, l'amenant à interroger son matériau et à approfondir sa compréhension du phénomène étudié (Faulx & Danse, 2017). Comme en témoigne Charlène Crahay, cela contribue autant à l'analyse qu'à l'enseignement de la recherche qualitative :

Ces diagrammes m'ont souvent été utiles pour visualiser les manques dans mon codage ouvert. Au regard de certains liens déjà effectués, d'autres m'apparaissaient importants, pour lesquels je manquais des étiquettes nécessaires. Pour les mêmes raisons, les étudiants ont également approfondi leur codage ouvert grâce à ces diagrammes (doctorante en criminologie, communication personnelle).

Pour s'aider à expliciter ces trois autres possibilités, l'analyste peut recourir à une table de 2 sur 2 (Dey, 2007; Faulx & Danse, 2017; Glaser, 1978; Strauss, 1987). Les bâtonnets constituent une autre possibilité, qui offre l'avantage de constituer une représentation graphique dédiée aux approches qualitatives. Ils évitent de convoquer la forme « tabulaire », associée aux chiffres.

Chacune des trois autres relations soulève une question sur les conditions nécessaires à une inversion de l'articulation représentée. Celles qui sont déjà attestées dans le matériau sont directement reportées sur le diagramme. Celles qui ne le sont pas constituent des hypothèses de moyenne portée. Ces hypothèses portent sur les circonstances, le contexte, la situation qui encadrent et conditionnent la manière dont les dimensions varient conjointement. Elles guident l'analyste sur la manière de poursuivre ses investigations empiriques.

En plus de cette vertu d'approfondissement, les questions sur les trois autres relations possibles constituent un test pour vérifier si le diagramme représente bien la variation conjointe de deux dimensions distinctes. Sans s'en rendre compte, l'analyste

peut en effet utiliser plusieurs synonymes désignant une même dimension, ou des antonymes renvoyant aux deux modalités opposées (+ et –) d’une même dimension. Deux formulations peuvent également renvoyer à deux dimensions imbriquées; elles entretiennent alors un rapport d’inclusion et non de variation conjointe.

Dans ces différents cas, que la relation initiale relève de la synonymie, de l’antonymie ou de l’inclusion, il est impossible de concevoir, imaginer ou explorer une situation dans laquelle l’articulation s’inverserait. Par exemple, si la première relation représente qu’« être tendue empêche de se détendre », il est difficile d’imaginer une situation inverse (dans laquelle « être tendue aiderait à se détendre »). Cela tient au fait qu’« être tendue » et « se détendre » constituent les deux polarités (– et +) d’une même dimension (« se détendre »).

Formuler des hypothèses et se poser des questions servent donc également à vérifier que le diagramme est correctement construit. Lorsqu’il est impossible de concevoir ou imaginer des situations présidant à l’inversion de l’articulation, c’est l’indice que ce n’est pas le cas.

Par contre, lorsque le diagramme représente effectivement la variation de deux dimensions et que celle-ci est explorée sur le terrain, chaque articulation est située, sa pertinence est rapportée à une situation donnée. Pour rendre compte de cette dépendance au contexte, le diagramme comporte la mention de ces situations le long des lignes tracées entre les dimensions. Sur la Figure 7b, la ligne pointillée verte et les mots « En équipe » représentent que, lorsqu’une personne apprend en équipe, se tromper l’incite à s’impliquer. « En équipe » désigne une situation qui inverse l’articulation de la Figure 4b.

Améliorer ses relances

En habituant l’analyste à se poser systématiquement des questions sur la pertinence d’une inversion de l’articulation (dans certaines situations déterminées), le diagramme contribue également à améliorer la manière dont on adresse des questions aux personnes que l’on rencontre. C’est là un apport « dialogique ».

Exemples de relances à « ça m’amuse » : Quand vous amusez-vous? Dans quels autres contextes vous amusez-vous? À quelle occasion vous amusez-vous moins (ou plus)? Qu’est-ce qui vous amène à [vous amuser]? Dans quelles circonstances cet amusement s’interrompt-il?

Toute personne ayant mené quelques entrevues reconnaîtra ci-dessus le type de relances que l’on ne manque pas de mobiliser pour approfondir un témoignage. Ces relances n’ont donc rien de spécifique ou d’exceptionnel. Ce qui est moins habituel, par contre, c’est de mobiliser un outil d’analyse du matériau pour inspirer ou renforcer sa démarche de terrain. Car ces relances ne sont qu’un exemple, adapté à la conduite

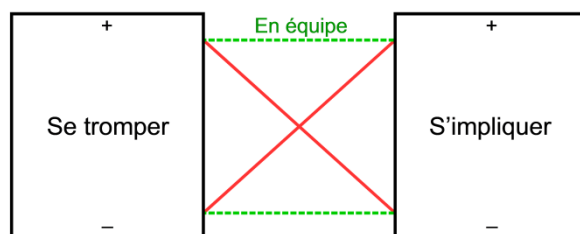


Figure 7b. Consigner les situations conditionnant une articulation.

d'entrevue. Un effet analogue se produit pour d'autres démarches de terrain (observation, ethnographie).

Avec un peu de pratique, il n'est même plus nécessaire d'attendre le traçage des diagrammes pour identifier, lors de l'interaction, de nouvelles questions à poser sur les circonstances, les situations ou les contextes qui amèneraient la personne rencontrée à se sentir, à se comporter ou à interagir différemment dans son quotidien. Celles-ci s'intègrent aux habitudes de l'analyste.

Rédiger sans compter ni classer

Outre ses vertus analytiques, heuristiques et dialogiques, le diagramme aide également à rédiger des conclusions intermédiaires. En effet, en dressant des diagrammes, l'analyste élabore des structures propositionnelles qui peuvent aisément être traduites en texte.

En quelque sorte, les propositions en question sont déjà rédigées au moment de tracer le diagramme. Les deux dimensions en constituent le sujet et l'objet; l'articulation en constitue le verbe. Il « suffit » de traduire les articulations représentant deux dimensions variant dans le même sens par « permet » et les articulations de dimensions variant en sens contraire par « empêche ». On obtient ainsi, à la lecture des diagrammes, des phrases dont l'agrégation constitue une première version des conclusions de la recherche.

Voici la mise en phrases de quelques articulations de la Figure 6. Les dimensions sont encadrées; les verbes d'articulations apparaissent en couleur; les situations sont soulignées.

Bien danser le hip-hop **aide à** se lâcher, à être sûr de soi et à se projeter.
Par contre, répondre à une commande **empêche de** se lâcher, de se dépasser et de se compléter. Répondre à une commande **fait** également stresser. Stresser **empêche de** bien danser et, ce faisant, paralyse. En

revanche, si on se canalise, stresser fait surmonter sa peur, contribue à mieux danser et donc dynamise (Lejeune, 2019, p. 126).

Évidemment, les verbes d'articulation ne se limitent pas à « permet » et « empêche ». La langue française recèle d'une variété de verbes (comme « garantit », « facilite », « aide », « contribue ») permettant également de traduire une articulation (en ajoutant plus de nuances que la « simple » relation graphique).

Dans le même esprit, lorsque deux dimensions varient en sens contraire l'une de l'autre, le verbe « empêche » n'est pertinent que lorsque la dimension est souhaitable; le verbe « évite » convient mieux lorsqu'il s'agit d'une dimension désagréable ou non recherchée. Ainsi écrit-on que la concentration « empêche » de se détendre, mais « évite » de se tromper.

Dans d'autres cas, lorsque les dimensions varient apparemment dans le même sens, le verbe « implique » convient mieux que « permet ». Lorsque le verbe « implique » convient pour traduire la relation entre les deux dimensions, c'est l'indice que les deux dimensions entretiennent un rapport d'inclusion ou d'équivalence, plus que d'articulation. C'est ainsi le cas de « stresser implique d'être nerveux » ou de « abandonner implique de laisser tomber ».

Le verbe « implique » constitue donc un test. Comme les questions sur l'impossibilité des situations, il permet de vérifier si le diagramme représente l'appartenance d'une dimension à l'autre voire deux instances (synonymes ou antonymes) d'une seule et même dimension. Ensemble, ces deux tests permettent de s'assurer que le diagramme représente bien la variation conjointe de deux dimensions distinctes.

Évidemment, une vertu des phrases d'articulation réside dans ce qu'elles permettent de rédiger des résultats intermédiaires dès la première analyse du matériau (le codage, la codification, l'étiquetage). De manière détournée, le traçage des diagrammes aide à dépasser les difficultés d'écriture que rencontrent les analystes (aussi bien novices qu'aguerris) au moment de mettre en forme leurs résultats.

Ces phrases évitent également de recourir au discours rapporté « les personnes rencontrées disent que ». Ce faisant, ces phrases d'articulations aident à se focaliser sur le phénomène analysé, sans le confondre avec la nature du matériau : ce qui est exprimé, lors d'une entrevue, importe plus que la nature verbale de cette rencontre (Lejeune, 2017). Enfin, la structure de ces phrases prévient également les quantifications, même implicites, comme « parfois » et « toujours » (Glaser & Strauss, 2014; Lejeune, 2019).

Traduire un diagramme en phrases oblige en outre à prendre conscience que la représentation d'une articulation est susceptible de recouvrir différentes directions. L'articulation de deux dimensions variant dans le même sens peut se traduire

différemment selon qu'une des dimensions favorise l'autre ou que les deux se renforcent mutuellement. Ainsi seule une lecture de gauche à droite est pertinente pour la Figure 4a « aimer bien faire incite à s'impliquer », la réciproque étant non seulement moins vraisemblable mais, surtout, absente du matériau. Par contre, la Figure 4b offre (au moins) deux lectures : de gauche à droite, « se tromper empêche de s'impliquer » et, de droite à gauche, « s'impliquer évite de se tromper ».

Traduire un diagramme en phrases invite donc à s'interroger sur le rôle de chaque dimension dans leur variation conjointe et leur éventuelle influence respective. Ce questionnement prolonge l'approfondissement suscité lors de l'exploration des situations qui encadrent l'articulation (section « formuler des hypothèses »). L'approfondissement concerne ici une même relation (et non une de ses trois autres combinatoires). Complémentaires, ces deux questionnements procèdent (évidemment) d'une même visée d'approfondissement.

À travers ces apports, la vocation des représentations graphiques se précise. Les diagrammes ne jouent pas (seulement) un rôle direct (et schématique) dans la communication; et la question n'est plus de savoir s'ils sont réservés à l'usage personnel de l'analyste ou s'ils constituent un outil de communication efficace, s'ils s'opposent au texte ou s'ils lui sont complémentaires. Leur apport est (aussi) indirect, en tant qu'inscription intermédiaire entre le matériau collecté et les conclusions. Tracer des diagrammes aide à se focaliser sur le phénomène à l'étude, à s'interroger à son propos, à en approfondir la compréhension, à le conceptualiser et à en rendre adéquatement compte.

Discussion

Les diagrammes présentés dans cet article s'inscrivent doublement dans la veine ouverte par Charles Sanders Peirce. D'une part, ils assemblent des « atomes » (les dimensions) pour en faire des « molécules » (les articulations puis les premières conclusions). D'autre part, ils constituent des outils d'expérimentation par la pensée.

Malgré ces qualités, ces diagrammes peuvent paraître réducteurs en ce qu'ils représentent l'articulation de deux dimensions à la fois. Cette configuration binaire suscite des réserves sur d'éventuels présupposés dualistes qu'embarqueraient ces diagrammes. Bien que légitime, cette méfiance se méprend en partie. En fait, les diagrammes ne représentent pas une relation strictement binaire, mais plutôt tertiaire, puisque chaque relation (entre deux dimensions) est située. Pour chaque articulation, le diagramme représente donc deux dimensions et une situation.

Par ailleurs, les diagrammes décomposent (temporairement, à des fins d'approfondissement) des configurations complexes. Ainsi, une configuration triangulaire impliquant trois dimensions (et au moins autant de situations) se décompose en autant de diagrammes.

Cette décomposition en dyades peut sembler artificielle. En un sens, cette artificialité est assumée. Comme exposé plus haut, penser d'abord la relation entre deux dimensions oblige l'analyste à envisager la pertinence des trois autres relations, à s'interroger sur les situations qui rendent possibles ces relations, voire à se mettre à leur recherche sur le terrain. Il s'agit en quelque sorte de ralentir le geste de mise en relation, afin de le poser de manière plus réfléchie.

Ce ralentissement n'implique cependant pas de multiplier les tâches entre le matériau et les conclusions. En aidant à articuler les dimensions, les diagrammes aident à produire une analyse présentant du relief et de la profondeur, par opposition à un strict relevé des dimensions, auquel déboucherait une analyse réduite au codage (codification, étiquetage). Accéder à cette complexité ne nécessite pas de procéder en deux étapes distinctes. Multiplier les « étapes » serait en effet artificiel, voire contre-productif (Charmaz, 2014). Dans ma propre pratique, j'articule les dimensions dès leur formulation initiale (dans la marge, lors de la première analyse du matériau). Mes enseignements invitent également à procéder de cette manière. Selon sa sensibilité, l'analyste trace directement les diagrammes dans la marge ou y consigne d'emblée les phrases d'articulation présentées plus haut.

La conception des diagrammes tient donc compte des réserves à l'encontre des propositions précédentes. Pour cette raison, les diagrammes ne présupposent ni l'orientation ni l'ordre des dimensions articulées. Ce faisant, ils tiennent compte des méfiances envers tout modèle préexistant et des réserves à l'encontre de la causalité. Ils ambitionnent également de convenir aux différentes disciplines (ils ne relèvent pas spécifiquement de la sociologie).

Pour autant, la neutralité épistémologique des diagrammes n'est pas totale. Par construction, les diagrammes présentés dans cet article présupposent que les dimensions varient en fonction des situations. Ils excluent donc « ce qui ne varie pas » comme, par exemple, la taille d'une personne. Certes, il arrive que la taille importe dans un sens (se faufiler dans une anfractuosité) ou dans un autre (gagner un match de basket). La taille s'avère alors plus ou moins pertinente. Mais la taille, elle-même, ne change pas en fonction du contexte. Pour autant, il ne s'agit pas de l'exclure de l'analyse; simplement, le diagramme est conçu pour rendre compte de ce qui varie (sa pertinence), et non de ce qui ne varie pas (la taille, elle-même). Cela peut sembler évident ou trivial, mais privilégier la variation inscrit les diagrammes dans une perspective interactionniste. Ces outils rendent ainsi mieux compte des émotions et de l'expérience vécue que des traits de personnalités (Becker, 1985; Charmaz, 2014).

D'autres présupposés relèvent de la métaphore visuelle elle-même. Avec les  tonnets, l'importance d'une dimension se représente verticalement. Contrairement aux plateaux de la balance, ce qui est important figure en haut du diagramme. En un sens, reconduire cette convention facilite la prise en main des  tonnets et évite les

malentendus. Mais, d'un autre côté, on pourrait s'inquiéter que les bâtonnets adoptent une convention ayant cours dans les techniques quantitatives (notamment dans les histogrammes produits en statistiques). À l'inverse, les balances et les triangles (écartés pour des raisons pratiques) présentaient l'avantage de constituer des représentations graphiques dont la spécificité empêchait l'assimilation aux approches quantitatives. Évidemment, la pertinence d'un tel argument dépend de la manière dont on envisage le rapport entre méthode quantitative et qualitative. Si elles sont considérées comme complémentaires, les points communs entre les bâtonnets et les histogrammes ne sont pas gênants (voire constituent une force). Par contre, si des raisons épistémologiques ou didactiques motivent une opposition entre ces méthodes, cette proximité devient problématique.

Par ailleurs, les doubles bâtonnets ne conviennent ni à toutes les analyses ni à tout le monde. Ainsi, les articulations croisées restituent mal les processus dont l'analyste a décomposé les étapes se conditionnant les unes après les autres. De même, si la forme graphique facilite le travail de certaines personnes, d'autres éprouvent des difficultés voire des blocages à passer par la représentation graphique. Voici ce qu'Alix Hubert confie à ce sujet.

Quand je tente d'en réaliser moi-même, j'ai systématiquement le sentiment de forcer mes idées à prendre une forme qui ne convient pas. J'ai souvent l'impression que ça simplifie ma réflexion à l'excès, que mes idées sont vidées de leur complexité et dépouillées de leurs nuances (doctorante en anthropologie, communication personnelle).

Quand les diagrammes ne conviennent pas, rédiger un compte-rendu réflexif ou analytique, consigner ses hypothèses dans son journal de bord, préparer son entrevue par écrit ou à voix haute (même sans interlocuteur) s'avèrent plus adapté et plus productif qu'un diagramme ou qu'une autre représentation graphique.

Enfin, les diagrammes reconduisent le même pari didactique qu'Anselm Strauss : expliciter précisément les opérations que suppose l'articulation. En retour, cette proposition encourt le même risque (que ces procédures fassent oublier la nécessité de conceptualiser).

Conclusion

Les diagrammes en forme de doubles bâtonnets présentent des vertus didactiques, heuristiques, dialogiques et rédactionnelles. Ils permettent de dépasser le codage, d'articuler des dimensions et d'intégrer des résultats. Le ralentissement qu'ils induisent aide à générer de nouvelles hypothèses et permet ainsi d'approfondir l'analyse. Ces diagrammes aident également à formuler des relances pertinentes sur le terrain et à rédiger de premiers résultats. Les outils présentés ne constituent cependant pas la panacée : ils ne fournissent pas une solution universelle convenant dans tous les cas. Ils

proposent néanmoins une solution légère, souple et flexible qui présente le mérite de la simplicité, tant pour débiter que pour améliorer une pratique déjà aguerrie.

Références

- Becker, H. S. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Métailié.
- Bryant, A. (2019). *The varieties of grounded theory*. Sage Publications.
- Bryant, A., & Charmaz, K. (2007). *The Sage handbook of grounded theory*. Sage Publications.
- Charmaz, K. (2014). *Constructing grounded theory. A practical guide through qualitative analysis*. Sage Publications.
- Clarke, A. E., & Friese, C. (2007). Grounded theorizing using situational analysis. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 363-398). Sage Publications.
- Corbin, J., & Strauss, A. L. (2008). *Basics of qualitative research. Techniques and procedures for developing grounded theory*. Sage Publications.
- Demazière, D., & Dubar, C. (2004). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*. Presses de l'Université Laval.
- Dey, I (1993). *Qualitative data analysis: A user friendly guide for social scientists*. Routledge.
- Dey, I (2007). Grounding categories. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 167-190). Sage Publications.
- Faulx, D., & Danse, C. (2017). *Apprendre à penser autrement. La mise au carré, un processus d'analyse et de créativité au service du langage et des idées*. Enrick B.
- Fielding, N. G., & Lee, R. M. (1998). *Computer analysis and qualitative research*. Sage Publications.
- Glaser, B. G. (1978). *Advances in the methodology of grounded theory. Theoretical sensitivity*. The Sociology Press.
- Glaser, B. G. (1992). *Emergence vs forcing. Basics of grounded theory analysis*. The Sociology Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2014). *Transitions statutaires : une théorie formelle*. Academic Press Fribourg.
- Kelle, U. (2019). The status of theories and models in grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of current developments in grounded theory* (pp. 68-88). Sage Publications.

- Kendall, J. (1999). Axial coding and the grounded theory controversy. *Western Journal of Nursing Research*, 21(6), 743-757.
- Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*. De Boeck.
- Lejeune, C. (2017). Analyser les contenus, les discours ou les vécus? À chaque méthode ses logiciels! Dans M. Santiago-Delefosse, & M. del Rio Carral (Éds), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (pp. 203-224). Dunod.
- Lejeune, C. (2019). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer* (2^e éd.). De Boeck.
- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. De Boeck.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia-Bruylant.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181.
- Reichertz, J. (2007). Abduction: The logic of discovery of grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 214-228). Sage Publications.
- Silver, C., & Lewins, A. (2014). *Using software in qualitative research: A step-by-step guide*. Sage Publications.
- Stern, P. N. (2007). On solid ground: Essential properties for growing grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 114-126). Sage Publications.
- Strauss, A. L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*. Cambridge University Press.
- Tesch, R. (1990). *Qualitative research: Analysis types and software tools*. Falmer.

Pour citer cet article :

Lejeune, C. (2023). Balances, triangles et bâtonnets. Tracer des diagrammes pour articuler son analyse, rédiger ses conclusions et collecter son matériau. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 95-113.

Christophe Lejeune étudie comment des associations de volontaires relèvent de grands défis techniques, comme concevoir un logiciel libre ou restaurer un train à vapeur. Pour mener ses investigations, il recourt à l'ethnographie, au journal de bord et à l'analyse par théorisation ancrée. Ses recherches portent également sur la formalisation des méthodes qualitatives. Dans ce cadre, il a conçu le logiciel libre d'analyse qualitative et collaborative *Cassandra* et il est l'auteur du Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer.

Pour joindre l'auteur :
christophe.lejeune@uliege.be

***Le modèle comme outil de synthèse
en recherche interdisciplinaire.
Une expérimentation avec le schéma d'Engeström***

Anne Farisse Boyé, Docteure en Sciences de l'information et de la communication

Université Paul-Valéry, Montpellier 3, France

Résumé

Après une recherche qualitative sur les définitions du terme synthèse, les diverses acceptions utilisées dans notre pratique de recherche – expérimentation en milieu scolaire conduisant à la réalisation d'un dispositif – sont caractérisées de façon à voir comment faire face à l'hétérogénéité des différents systèmes et synthétiser nos démarches. Cette caractérisation des orientations – rapprocher, rassembler, etc.– permet de dégager trois situations correspondant à trois activités de synthèse : comme chercheuse associant les Sciences de l'information et de la communication aux concepts et méthodes de Sciences de l'Éducation et de Psychologie, nous devons faire une synthèse de disciplines, donc rassembler et structurer; comme chercheuse de terrain, nous faisons la synthèse entre diverses théories et comme enseignante, nous amenons les élèves à faire une synthèse de résultats. Nous avons représenté ces trois situations en prenant comme outil de synthèse une représentation figurative (schéma d'Engeström sur la théorie de l'activité) dont nous utilisons les fonctions heuristiques.

Mots clés

DISCIPLINE, MODÈLE D'ENGESTRÖM, SCHÉMA, SYNTHÈSE, THÉORIE DE L'ACTIVITÉ

Introduction

Nos activités, qui nous placent dans une double situation de chercheuse et d'enseignante menant un projet collaboratif en lycée, nous conduisent à entrecroiser plusieurs disciplines – Sciences de l'information et de la communication (SIC), Langues vivantes, Sciences de l'éducation (SE), Psychologie – mais aussi plusieurs théories et univers différents. Ceci nous conduit à pratiquer fréquemment diverses démarches synthétiques, selon les moments et les situations : synthèse de documents, de théories, de disciplines, et il a donc été nécessaire d'envisager les définitions du terme pour définir ces différentes pratiques.

Ensuite, en nous plaçant dans une démarche compréhensive, nous avons voulu déterminer s'il est possible de faire des synthèses dans des domaines ayant des

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 114-130.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

épistémologies, des cadres conceptuels, des méthodes et des langages différents, pour ensuite tenter de proposer une « synthèse de ces synthèses » ou du moins, de suggérer un moyen de comparaison de ces synthèses multiples, en recherchant un dénominateur commun. Pour cela, nous utiliserons une représentation figurative inspirée du schéma d'Engeström, afin de modéliser les démarches et les rendre plus intelligibles.

Définition du terme « synthèse »

Il nous a semblé ne pas pouvoir faire l'impasse sur une recherche de définitions pour préciser ce dont on parle tout au long de notre travail. Nous avons donc mené une recherche qualitative sur les définitions du terme dans différents dictionnaires.

Regard lexical et encyclopédique

La synthèse est un terme qui provient du latin *synthesis* et dont l'origine la plus ancienne se trouve dans un vocable grec.

Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNTRL) fournit un ensemble de significations en fonction de divers contextes. Nous relevons en particulier que la synthèse est une « méthode de raisonnement, démarche de l'esprit qui va des notions ou des propositions les plus simples aux plus complexes » (CNTRL, 2012).

Le terme apparaît aussi dans plusieurs expressions, avec des significations différentes :

- « Synthèse de la thèse et de l'antithèse » : « Proposition, notion nouvelle qui prend en compte et retient ce que contient la thèse et l'antithèse pour les combiner, à un niveau supérieur de compréhension, de connaissance ».
- « Esprit de synthèse » qui consiste à « regrouper des choses différentes au premier abord : acte de l'esprit qui unit diverses représentations, divers sentiments ou diverses tendances pour en faire un **tout unique et organisé** » (Lal. 1968), et débouche sur la *Synthèse mentale* : « Procédé, opération qui consiste à unir, à faire **fusionner** des éléments différents pour obtenir un **tout, un nouvel élément cohérent** ».
- « Faire la synthèse de... » : opération consistant à rassembler des éléments de connaissance sur **un sujet**, une discipline et à donner une vue générale, une idée d'ensemble de ce sujet (*Faire la synthèse d'une époque, dégager une synthèse de l'histoire...*) (CNRTL, 2012).

Un concept documentaire manquant

Un problème se pose néanmoins : le concept scientifique devrait correspondre aux règles des thésaurus et des classifications et être précis, clair, monosémique, univoque. Or, cela ne semble pas le cas ici. On peut donc se demander si l'on se trouve face à un mot polysémique qui recouvre plusieurs concepts ou à un concept à plusieurs niveaux

évoluant en fonction des études faites, ce qui le rend donc dépendant des situations. Ce problème existe, selon nous, dans toute démarche de conceptualisation. Ainsi, Zins (2007a) ne présente pas moins de 130 définitions des concepts « donnée », « information » et « connaissance », rédigées par 45 chercheurs en sciences de l'information de différents pays. De plus, Zins (2007b) fournit aussi 50 définitions des sciences de l'information, recueillies dans un panel identique¹.

Vers une carte de connaissances

Cette recherche qualitative sur les définitions du terme synthèse dans les dictionnaires peut conduire à présenter une carte de connaissances sur la synthèse sur le modèle de Zins (2007c).

En effet, de la même façon qu'il expose une carte de connaissances globale et systématique basée sur dix catégories principales – fondement, ressources, travailleurs du savoir, contenu, applications, opérations et processus, technologies, environnements, organisations et enfin utilisateurs –, nous avons pu exposer huit points qui orientent la définition :

- Éléments de départ (c'est-à-dire fondements) : sont-ils séparés par un processus préalable (antithèse et thèse), simplement épars, ou opposés et contradictoires?
- Intention : veut-on regrouper, juxtaposer, structurer, ou on sélectionne les idées majeures ou l'on présente plutôt une forme réduite de tous les éléments (ce qui se rapproche d'un résumé)?; à partir de deux éléments, veut-on les rapprocher, mais les garder distincts, ou bien aboutir à une unité (fusion), ou encore à un 3^e élément distinct (issu d'une hybridité)?
- Objectif : s'agit-il de réaliser un travail, ou de présenter des idées?
- Environnement : est-il plutôt théorique ou pratique?
- Organisation
- Travailleurs du savoir
- Outils : normes, modèle, schéma...
- Utilisateurs.

Aboutissement de la démarche

Un bilan global permet de distinguer des différences notables d'orientation : selon les cas, il s'agit, en utilisant les actions que nous venons de décrire, de rapprocher (orientation 1), rassembler (orientation 2), regrouper (orientation 3), unir (orientation 4), combiner (orientation 5), concilier (orientation 6), fusionner (orientation 7).

En analysant nos pratiques au regard de ces orientations, nous avons pu dégager trois différentes situations que nous allons présenter.

Trois synthèses pour trois situations

Commençons par exposer le premier cas, directement en lien avec nos recherches en SIC.

Première situation

La première situation s'oriente vers les actions de **rassembler** et **concilier**. En tant que chercheuse (associant les Sciences de l'information et de la communication, discipline pluridisciplinaire et des concepts et des méthodes venant de Sciences de l'éducation et de Psychologie), nous devons faire une synthèse de disciplines (rassembler) au niveau universitaire.

Étant professeur de langues, nous avons au début eu des craintes d'être vue « hors SIC », et trop SE car notre formation et le terrain s'y prêtent. Nous avons donc fait des efforts pour nous recentrer sur les SIC (travail de définition du terme dispositif, lectures à partir d'une bibliographie sur les changements organisationnels, approfondissement de l'aspect collaboratif du dispositif créé avec analyse des interactions) de façon à concilier au mieux ces deux disciplines. En cherchant à définir plus précisément notre posture de recherche et à mieux cerner les différents concepts théoriques rencontrés, nous avons été éclairée par un article de Maryvonne Charmillot et Caroline Dayer (2007), issu des actes du premier colloque international francophone de méthodes qualitatives, organisé par le CERIC et qui s'était tenu à l'Université Paul-Valéry du 27 au 29 juin 2006 sur le thème « Bilan et perspectives de la recherche qualitative en sciences humaines et sociales ».

Deuxième situation

Notre sujet de thèse conduit à faire la synthèse entre des théories (de l'activité, des pratiques, de la pratique, des usages) : il s'agit de les **rapprocher** malgré leurs différences.

Il amène à étudier nos démarches (au sein de celles des professeurs dans l'Éducation nationale, très sollicités pour le changement, l'innovation) ainsi que celles des élèves (eux aussi sollicités de la même façon) et à réfléchir aux liens entre les deux, donc aux possibilités de les **combiner**.

Ceci nous conduit à fréquenter des mots, que nous réalisons être plutôt des concepts, mais des concepts aux frontières imprécises, voire floues. Ce constat a été fait par Patricia Champy-Remoussenard : « Activité, action, pratique, travail [...] Sans se recouvrir totalement, ces termes et ces concepts sont définis par des arrière-plans théoriques parfois voisins, parfois éloignés. En outre, ils se superposent toujours à des termes du langage courant » avec pour conséquence : « on peut noter la difficulté qui peut être celle des praticiens de la formation à trouver leurs repères parmi ces nuances sans doute difficiles à saisir » (Champy-Remoussenard, 2005, p. 12).

Les théories de l'action ne se donnent, pas plus que celles de l'activité, à saisir comme « une école de pensée ou un paradigme unifié » (Baudouin & Friedrich, 2001, p. 7). Cependant, leurs démarches ont le même objectif, alors « peuvent-elles par conséquent encore longtemps ignorer leurs territoires communs? » (Champy-Remoussenard, 2005, p. 33).

Cette dernière relève une distinction entre les praticiens et les scientifiques, et pense que les premiers peuvent avoir un rôle moteur :

On peut se demander si l'intérêt qu'il y aurait à croiser ces démarches correspond potentiellement plutôt à un besoin des praticiens ou à un besoin des milieux scientifiques? Les usages de ces méthodes et quasi-méthodes s'adosent aux travaux « théoriques » qui leur sont associés, mais les praticiens prélèvent dans toutes ces démarches qui les intéressent ce qui leur paraît le plus utile... Peut-être que c'est de leurs pratiques que surgiront des croisements, des débats qui n'ont pas tous eu lieu encore dans le champ scientifique? (Champy Remoussenard, 2005, p. 40).

Certains auteurs sont allés plus loin que « l'analyse » et ont associé le concept de théorie aux pratiques, mais de différentes façons. Dans son texte « L'environnement physique peut-il avoir un impact sur l'environnement pédagogique? » (2010), l'architecte Peter C. Lippman s'appuie sur la « théorie de la pratique » qui décrit les interactions entre l'apprenant et son environnement et repose sur le principe selon lequel l'environnement d'apprentissage est lui aussi actif (Farisse-Boyé, 2018). Cependant, il faut noter qu'il n'y a pas une « théorie de la pratique », mais de nombreuses variations, qui apparaissent souvent sous le terme de « théorie des pratiques » vers laquelle nous avons tourné notre intérêt. Celle-ci – développée en Grande-Bretagne et dans les pays scandinaves dans les années 2000 – est un « mouvement qui repose sur les travaux du théoricien social Theodore Schatzki (1996) et de ceux du sociologue culturaliste Andreas Reckwitz (2002), tous deux inspirés à la fois par les écrits de Ludwig Wittgenstein et par ceux de Martin Heidegger » (Dubuisson-Quellier & Plessz, 2013, p. 3).

Comme cette théorie permet de saisir les conditions de modification des pratiques diverses, nous avons choisi de l'appliquer au niveau scolaire. D'une part, parce que la définition que donne Andreas Reckwitz d'une pratique correspond à ce qu'il est possible d'observer dans un établissement scolaire (Farisse-Boyé, 2019). En effet, il s'agit :

d'un type de comportement routinisé qui consiste en plusieurs éléments interconnectés entre eux : des formes d'activités corporelles, des formes d'activités mentales, des « choses » et leur usage, des connaissances de base constituées de compréhension, savoir-faire, états émotionnels et motivations (Reckwitz, 2002, p. 249).

Et d'autre part, nous avons pu le faire parce que Théodore Schatzki (2002), l'un des fondateurs, parle des pratiques éducatives organisées à la fois

par une compréhension de la manière dont on enseigne, note ou encadre, par des règles sur la manière de construire ou conduire un cours et enfin par une structure téléoaffective qui engage à recevoir de bonnes notes pour les étudiants et de bonnes évaluations pour les enseignants (Dubuisson-Quellier & Plessz, 2013, p. 4).

L'article de Dubuisson-Quellier et Plessz évoque par ailleurs Bourdieu :

Pour Bourdieu, en rupture avec le structuralisme, mais aussi l'ethnométhodologie, la théorie de la pratique est d'abord un moyen de dévoiler les relations entre les structures et les pratiques, puisque c'est bien cette relation qui, pour le sociologue, contribue à l'ordre établi (Dubuisson-Quellier & Plessz, 2013, p. 4).

Bourdieu cherche alors moins à produire une théorie des pratiques sociales qu'à inclure la pratique dans un programme théorique de l'action sociale afin de comprendre « le mode de génération des pratiques » (Bourdieu, 1972/2000, p. 257).

Or, les positions de Bourdieu et de Foucault ont fait l'objet d'une « critique serrée » pour aboutir au projet d'une théorie des pratiques qui était l'ambition de M. de Certeau. Même si nous étions dans les années 1970-80 et qu'à présent le contexte a changé, Joëlle Le Marec signale son actualité : « Subsiste le projet d'une théorie des pratiques, à laquelle peut contribuer l'approche communicationnelle » (2004, p. 146). D'après elle, on peut

aller chercher chez Certeau une réflexion qui fait écho à des préoccupations très vives dans le champ des sciences de la communication : celle qui articule l'ambition de théoriser les pratiques à la nécessité d'une réflexion sur les conditions de sa propre pratique de recherche (p. 142).

Cependant, Joëlle Le Marec dit aussi :

Les recherches sur les usages contribuent-elles à une théorie des pratiques? Les sciences de la communication sont particulièrement concernées par les études d'usages, du simple fait que les Tic constituent une bonne partie de leurs objets de prédilection (Le Marec, 2004, p. 143).

Alors, faut-il voir aussi du côté de la « Théorie des usages » qu'évoque Serge Proulx dans *La sociologie des usages, et après?* Si oui, on peut y lire que :

La tradition des études d'usage des technologies de l'information et de la communication (TIC) a pris naissance en France au début de la décennie 1980, à partir d'analyses sociologiques décrivant ce que les gens font effectivement avec des objets techniques... Cette tradition s'est

cristallisée autour d'une première topique conceptuelle articulant les catégories analytiques d'usage, de pratique, de représentation et de contexte (Proulx, 2015, paragr. 1).

On trouve aussi dans l'article de Peter C. Lippman sur la théorie de la pratique, déjà mentionné, une évocation de Vygotski dont il indique, dans sa bibliographie, l'ouvrage de 1978 intitulé *Thought and language* et qu'il mobilise en appui de sa phrase : « les environnements pédagogiques du XXI^e mettent à profit les outils modernes (TIC) dont on estime qu'ils guident les apprenants et favorisent le développement » (Lippman, 2010, p. 2).

De ce fait nous avons voulu chercher du côté de Vygotski – dans *Vygotski maintenant* (Clot, 2012) –, ce qui nous a conduit à la théorie de l'activité dont il est un des fondateurs, théorie qui, selon Spasser, « peut fournir à la science de l'information un vocabulaire riche, unifié et heuristiquement précieux, et un cadre conceptuel qui facilite à la fois l'amélioration continue de la pratique et assure la transférabilité et l'accumulation des connaissances » (Spasser, 1999, cité par Ben Abdallah, 2012, p. 16).

Le développement le plus connu de la théorie de l'activité a été réalisé par Engeström sur lequel nous allons nous appuyer en troisième partie. Engeström vient renforcer l'affordance² des objets, lesquels sont considérés comme des entités (matérielles ou symboliques) à part entière du système d'interaction de toutes activités humaines. Nous travaillons sur des concepts vus comme entités symboliques, donc des objets.

Troisième situation

Dans le cadre de l'expérimentation menée dans le lycée où nous enseignons, nous devons amener les élèves à faire une synthèse de documents et d'informations dans un dispositif en élaboration et donc, à établir une synthèse de résultats (c'est-à-dire **regrouper** en **unifiant**, ce qui correspond aux orientations 3 et 4 présentées précédemment).

Le projet Discodu³ tel qu'il était pensé au départ (année scolaire 2016-2017) s'appuyait sur le programme 2010 du cycle terminal (premières et terminales). Celui-ci précisait : « L'élève peut aussi être invité à assurer la collecte, le classement en dossier éventuellement avec l'aide du professeur documentaliste, puis l'exploitation, en fonction d'objectifs préalablement définis, de documents authentiques à étudier en classe » (Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, 2010).

Nos activités permettaient donc d'entraîner les élèves à réaliser une synthèse à partir de différentes informations récoltées.

C'est avec ce même objectif que nous avons poursuivi le projet Discodu les années suivantes. À partir de la Réforme du lycée, ce but s'est enrichi d'autres directives plus précises pour les Langues vivantes (LV), explicitées dans les nouveaux programmes.

On peut y lire en effet, pour les activités de Réception – Compréhension de l'Écrit (CE) et Compréhension de l'Oral (CO) –, dans le paragraphe intitulé *Progressivité* :

À l'écrit comme à l'oral, l'entraînement doit aider l'élève à accéder au sens en allant du plus accessible (repérage du titre, identification du thème, accès au sens global et décodage de la situation d'énonciation [...]) vers le traitement d'informations complexes (corrélation d'informations diverses, lecture de l'implicite du discours, etc.) en fonction du niveau de compétence visé. (Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, 2019).

Ceci est aussi explicité dans la *Grille pour l'évaluation de la CO ou CE* où l'on se rend compte que ce qui est évalué, entre autres critères, est la capacité de l'apprenant à passer d'un simple relevé (niveau Pré A1⁴) à une identification de la cohérence globale d'un document (niveau B2). Autrement dit, l'élève, après une collecte de différents éléments doit pouvoir en faire une synthèse suffisamment claire pour qu'elle montre sa bonne compréhension.

Cependant, c'est dans une activité langagière intitulée « Médiation » introduite pour la première fois dans des programmes de lycée (mais déjà présente dans le CECRL) que l'on perçoit le plus l'importance de la maîtrise de la synthèse. En effet, celle-ci consiste « à expliciter un discours lu et entendu à quelqu'un qui ne peut le comprendre » (Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, 2019). Pour y arriver, l'élève doit être capable de faire rapidement une synthèse des informations reçues. Pour cela, il est aussi indiqué : « À l'oral comme à l'écrit, l'élève médiateur : prend des notes, paraphrase ou synthétise un propos ou un dossier documentaire pour autrui, par exemple à l'intention de ses camarades en classe [...] ». Ainsi, « la médiation place l'élève en situation de valoriser l'ensemble de ses connaissances et compétences » (Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, 2019).

Cette idée se retrouve bien sûr dans le tableau synthétique des descripteurs de la médiation qui annonce que si, en B1, l'élève est capable de « rassembler des éléments d'information de sources diverses (en langue X) et de les résumer pour quelqu'un d'autre (en langue Y) », il atteindra le niveau supérieur B2 seulement s'il peut « comparer, opposer et synthétiser (en langue Y) des informations et points de vue différents (en langue X) » (Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, 2019).

Ce besoin de synthèse est aussi présent au niveau des professeurs encadrant le projet Discodu. En effet, en ce qui concerne les consignes à donner aux élèves, il a été nécessaire de se concerter pour clarifier nos attentes et prendre des décisions. Pour donner un exemple concret, lors d'une séance de création d'une présentation avec l'outil Genially dont le but était de promouvoir un pays hispanophone pour une agence de voyages, nous nous sommes demandé s'il était pertinent de suggérer – voire d'imposer – des normes de présentation aux élèves pour harmoniser le dispositif final et en faciliter l'utilisation des futurs usagers. L'idée était esthétiquement séduisante, mais ce n'est pas l'option que nous avons retenue pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cette solution aurait bridé la créativité des élèves et limité leur rôle de créateurs en le remplaçant par celui de simples exécutants. Ensuite, ce projet est aussi l'occasion de développer leurs compétences en TICE, entraînement à présent requis par les directives liées à la plateforme PIX⁵, en vue d'une validation en fin de cycle terminal. Ainsi, le fait d'observer l'impact du choix de telle ou telle police sur un document permet aux élèves de s'habituer à un usage plus autonome de ce type d'outils. De même, l'utilisation de certaines images peut se heurter à un problème de droits et rendre nécessaire des stratégies pour trouver des solutions satisfaisantes correspondant au besoin. Pour finir, les essais des uns peuvent aider les autres et confirmer de cette façon les avantages du travail collaboratif.

Pour cette même raison, même si nous expliquons aux élèves dès le début de l'année que ce projet existait les années précédentes, nous ne leur montrons pas à ce moment-là l'état d'avancement du projet, pour qu'ils n'aient pas l'impression de devoir rentrer dans le moule d'un dispositif déjà préétabli. Cela permet, selon nous, de garder intacte leur motivation et de laisser un espace suffisant pour accueillir leurs suggestions. Une synthèse reste néanmoins nécessaire et inévitable en fin d'année scolaire pour arriver à un résultat cohérent et satisfaisant. Étant chronophage, elle n'est réalisée qu'en partie avec les élèves, après un premier effort d'unification fait par les professeurs encadrant le projet.

Bilan

Il paraît évident que les trois situations que nous venons d'exposer sont très différentes et on peut même se demander s'il s'agit de la même synthèse. Ainsi, pour mieux saisir les ressemblances et les différences, nous avons opté pour une modélisation qui, selon nous, permet d'établir une synthèse claire.

Synthèse par la modélisation de la théorie de l'activité

La première étape a consisté à chercher l'outil le plus adapté aux trois situations que nous venons d'exposer.

Choix d'un outil

Pour assurer des synthèses de nos trois situations qui soient comparables et permettent une vue synthétique globale, nous avons utilisé le schéma d'Engeström sur la théorie de l'activité (Engeström, 1987, p. 78, cité dans Engeström, 2008) et qui peut être « employé pour analyser les éléments en interaction dans deux activités de recherche » (Ben Abdallah, 2012, parag. 3).

Ce type de choix est classique en recherche, comme le dit Ben Abdallah :

Le choix par un chercheur d'une approche théorique donnée n'est probablement pas aléatoire; plusieurs raisons motivent son choix, il maîtrise bien l'approche choisie et il est convaincu qu'elle est la seule qui lui permet de répondre correctement à la question posée. En outre, ses interactions avec les membres de sa communauté et les règles imposées par le cadre général de l'étude sont probablement aussi des éléments déterminants non seulement le choix de l'approche théorique à adopter, mais aussi la manière selon laquelle cette approche est interprétée et utilisée (Ben Abdallah, 2012, parag. 33).

Nous avons donc réalisé trois schémas appliqués aux trois situations, permettant de comparer, de rapprocher et peut-être unifier notre démarche (et donc en assurer une synthèse à un niveau supérieur).

Le modèle d'Engeström (voir Figure 1), en tant que forme de conceptualisation de la structure d'activité, sera employé pour analyser les éléments en interaction dans nos activités de recherche.

La comparaison de cette figure et de la carte de connaissances que nous avons élaborée préalablement à la consultation des travaux d'Engeström montre qu'il y a une série de concordances qui indique que nous nous trouvons bien dans le même champ, malgré quelques différences. La similarité entre « instruments » et « outils », « objet » et « objectif » est évidente. Les « intentions » sont celles du sujet, le « résultat » est destiné à de futurs utilisateurs, la « communauté » fait partie de « l'environnement » du système, la « division du travail » se fait entre les « travailleurs du savoir ». De même, nous pourrions dire que, dans une relation peut-être un peu plus mince, les « règles » sont une partie de « l'organisation ». Dans notre proposition de carte de connaissances, nous avons emprunté à Zins sa catégorie de « fondement » qui pourrait trouver sa place dans le schéma d'Engeström, avant le « sujet », dans une symétrie avec le « résultat ».

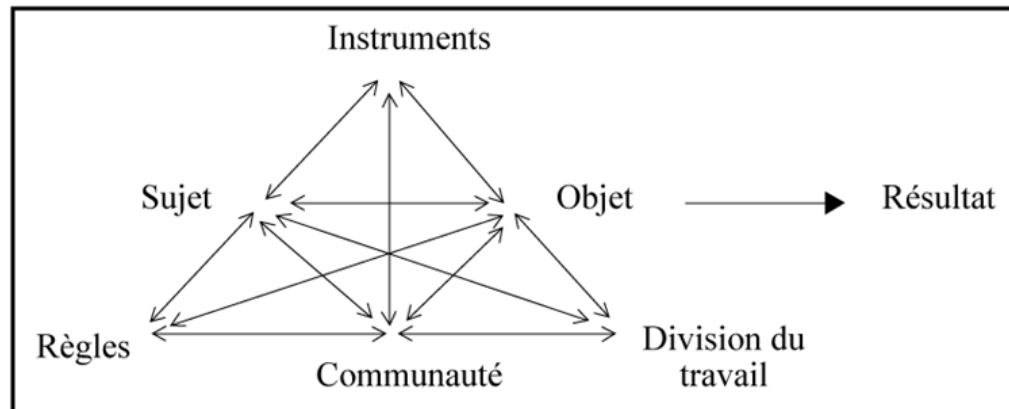


Figure 1. La structure générale d'un système d'activité (Engeström, 1987, p. 78).

Démarche modélisatrice

Nous avons utilisé une représentation figurative (un schéma) pour rendre plus intelligible la synthèse que nous concevons. De ce fait, en cherchant une utilité pour l'action, en agissant sur les schémas pour un changement de l'état de connaissances qui soit opératoire, nous sommes dans le constructivisme.

On notera que nous avons quelque peu amendé le schéma d'Engeström. La démarche nous a paru possible, car un parcours des représentations de ce schéma sur internet nous a montré que la plupart des utilisateurs se permettaient de petits écarts avec le modèle initial. Elle nous a aussi paru licite, car nous n'avons fait là qu'utiliser la fonction heuristique des schémas et des modèles, permettant de comprendre et de concevoir, mais aussi de corriger certaines erreurs ou de découvrir de nouveaux faits, de nouvelles relations, de nouvelles explications, voire d'énoncer de nouvelles hypothèses. La modélisation est ainsi un « activateur », un animateur (Willet, 1995, p. 36).

Nous avons noté qu'outre un problème de terminologie (utilisation du terme objet au sens d'objectif), le triangle proposé par Engeström rejette le résultat à l'extérieur du triangle alors qu'il est un élément essentiel. De ce fait, le schéma nous semble représenter plus un préalable à l'activité que l'activité elle-même. Nous avons donc choisi une représentation qui s'écarte du modèle canonique sur deux points (positions de l'Objet et du Résultat, explicitation d'« Objet » en « Objectif »).

Une triple modélisation

Les trois schémas obtenus en vue d'unifier notre démarche sont les Figures 2, 3 et 4.

Dans la Figure 2, nous sommes dans la pédagogie classique, où le cours permet à l'élève d'acquérir des compétences. Dans ce cas, la « division du travail » consiste à répartir des travaux entre les élèves, donc entre des personnes ayant le même statut.

Dans la Figure 3, la « division du travail » ne se fait plus entre des personnes, mais il s'agit de segmenter les activités d'une seule personne dans le temps, dans ce que nous appellerons une planification.

Dans la Figure 4, la « division du travail » cherche à produire un objet (un peu comme sur le modèle d'une entreprise) et se fait entre des partenaires de fonction différentes puisqu'elle met en jeu des élèves, des professeurs, éventuellement des intervenants et parfois, des parents d'élèves ou membres de la communauté éducative.

En étudiant les relations dans les figures, nous voyons bien que les notions de « communauté » et d'« instruments » sont très cohérentes et représentent des médiations en jeu entre les intentions du « sujet » et le « résultat ». D'autre part, les « règles » dépendent de façon étroite du « sujet » et de la « communauté » dans laquelle elle se trouve. Il y a là une véritable triade. Enfin, la « division du travail » destinée à obtenir un « résultat » et qui concerne la « communauté » (ou du moins, en partie) est l'élément le plus délicat à justifier, car il est très dépendant des situations. Ce point demandera, à notre sens, une réflexion plus poussée.

Ces figures montrent bien que nous devons mener de pair trois démarches visant à des résultats différents : tout d'abord, s'intégrer dans l'établissement qui demande de collaborer et de faire des projets en motivant les élèves pour les faire progresser; ensuite, s'intégrer dans la classe en réalisant un dispositif avec les élèves et pour finir, s'intégrer dans le laboratoire en rédigeant une thèse.

Conclusion

Nous avons présenté ici un questionnaire sur notre recherche qualitative et non des résultats sur notre travail de terrain, avec l'intention de voir s'il est possible de faire une synthèse à partir de disciplines, théories et méthodes différentes et de proposer, le cas échéant, une façon de la réaliser. Nous avons suivi la maxime d'Eugenio d'Ors affirmant qu'« une synthèse vaut dix analyses »⁶ [traduction libre] (Eugenio d'Ors, 1938, cité dans Señor, 1997, p. 87).

Notre recherche qualitative sur les définitions du terme « synthèse », en combinant regard lexical et regard encyclopédique, nous a conduit à proposer une esquisse de carte de connaissances. Après avoir listé les orientations possibles de la synthèse, nous les avons appliquées à nos pratiques, ce qui a permis de définir trois situations, dont les synthèses ont été faites par une modélisation utilisant le schéma d'Engeström dans une démarche heuristique. Ceci nous a permis d'unifier notre démarche en clarifiant les différentes attentes et de progresser d'une part, vers la configuration la plus adéquate de l'outil et d'autre part, vers la compréhension de notre domaine d'étude.

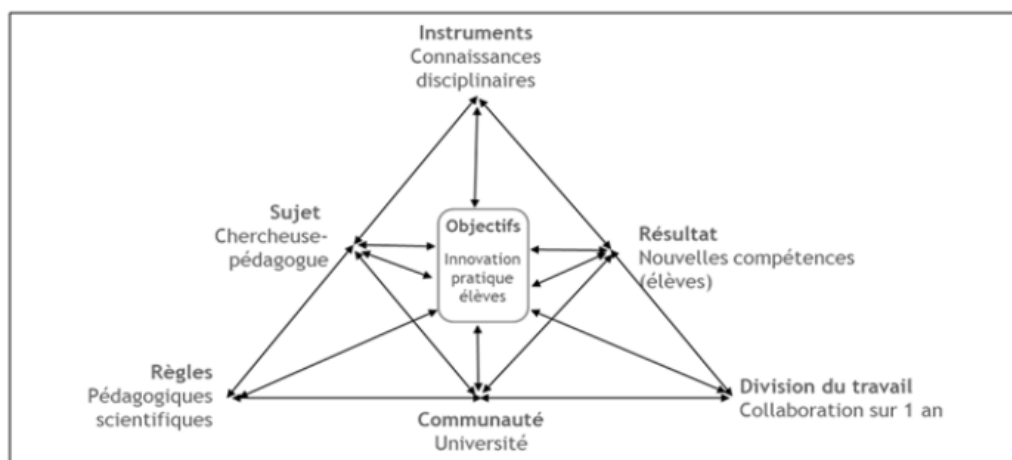


Figure 2. Application du schéma d'Engeström à l'activité de pédagogue.

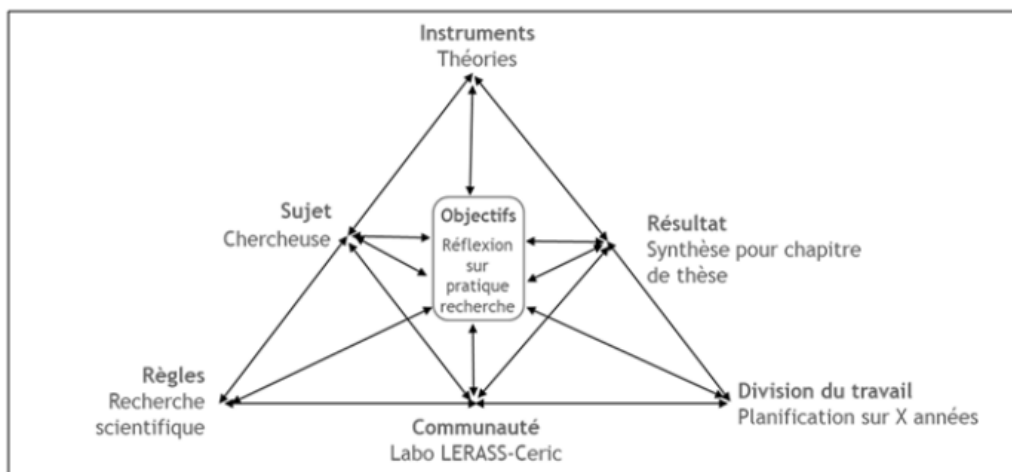


Figure 3. Application du schéma d'Engeström à l'activité de chercheuse.

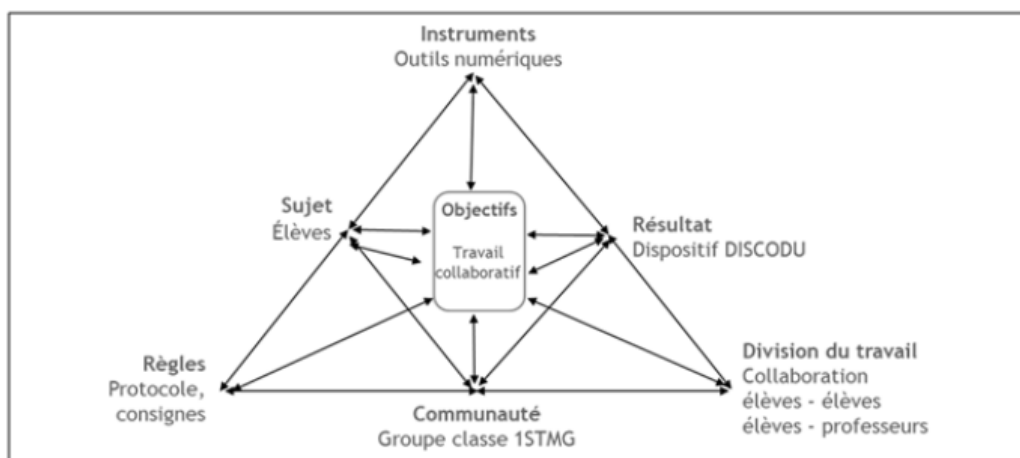


Figure 4. Application du schéma d'Engeström à l'activité des élèves en classe.

Notes

¹ Dont l'approche a été théorisée par Alex Mucchielli dans ses travaux sur la sémiotique situationnelle (Mucchielli, 2008).

² Néologisme anglais dérivé du verbe *to afford* qui a un double sens « être en mesure de faire quelque chose » et « offrir ». Le terme était utilisé pour les objets mais, en 1988, Donald Norman dans *The psychology of everyday things* l'utilise d'une manière plus large pour désigner les potentialités d'action dans le cadre de l'interaction homme-machine. Entre les deux, nous voyons les concepts comme des potentialités d'action d'objets symboliques.

³ Le projet vise à amener les élèves à créer une base de données (texte et image) concernant le tourisme dans les pays hispanophones, dans un Dispositif Communicationnel Durable en élaboration (Discodu).

⁴ Il s'agit des niveaux de langue répertoriés dans le CECRL, le Cadre européen commun de référence pour les langues (Apprendre, Enseigner, Évaluer), un document publié par le Conseil de l'Europe en 2001, qui définit des niveaux de maîtrise d'une langue étrangère en fonction de savoir-faire dans différents domaines de compétence.

⁵ « Depuis la rentrée scolaire 2019, le dispositif PIX remplace le brevet informatique et internet (B2i) et le niveau 1 de la certification informatique et internet (C2i). PIX est un outil permettant d'évaluer en ligne les compétences numériques des élèves, des étudiants et des stagiaires en formation continue. PIX détermine s'ils maîtrisent les savoir-faire définis par le cadre de référence des compétences numériques (CRCN) : référentiel qui rassemble les compétences numériques à maîtriser durant la scolarité et dans le contexte de la formation des adultes. L'utilisateur obtient une certification de son niveau de compétence » (Site officiel de l'administration française, 2021).

⁶ « Una síntesis vale por diez análisis » (Eugenio d'Ors, 1938, cité dans Señor, 1997, p. 87). Eugeni d'Ors i Rovira (connu en France sous le nom d'Eugenio d'Ors), (1881-1954) est un écrivain catalan de nationalité espagnole appartenant à la génération de 1914.

Références

- Baudouin, J. M., & Friedrich, J. (2001). *Théories de l'action et éducation*. De Boeck Université.
- Ben Abdallah, N. (2012). Réflexions sur la prise en compte de l'évolution des concepts dans les systèmes d'organisation des connaissances. *Études de communication*, (39), 117-139. <https://doi.org/10.4000/edc.3886>
- Bourdieu, P. (2000). *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de trois études d'ethnologie kabyle*. Seuil (Ouvrage originale publiée en 1972).
- Champy-Remoussenard, P. (2005). Les théories de l'activité entre travail et formation. *Savoirs*, 8(2), 9-50.
- Charmillot M., & Dayer C. (2007). Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications épistémologiques. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, 3, 126-139.
- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL). (2012). *Synthèse*. <https://www.cnrtl.fr>
- Clot, Y. (2012). *Vygotski maintenant*. La Dispute.
- Desfriches-Doria, O. (2015) Théories de l'activité en sciences de l'information et de la communication et conception de dispositifs orientés utilisateurs. *Questions de communication*, 2(28), 43-64.
- Dubuisson-Quellier, S., & Plessz, M. (2013). La théorie des pratiques. *Sociologie*, 4(4). <http://sociologie.revues.org/2030>
- Engeström, Y. (1987). *Learning by expanding: An activity-theoretical approach to developmental research*. Orienta-Kosultit Oy.
- Engeström, Y. (2008). Quand le centre se dérobe : la notion de *knotworking* et ses promesses. *Sociologie du travail*, 50(3), 303-330.
- Farisse-Boyé, A. (2018). Espaces pédagogiques, pédagogie spatiale. *Les cahiers pédagogiques, Hors-série Espaces et architectures scolaires*, (48), 36-41.
- Farisse-Boyé, A. (2019). Le management des établissements scolaires : une efficacité virtuelle? LERASS-Ceric, *Colloque International Développement/Changement personnel-organisationnel, Management et communication* (actes n 1). https://doi.org/10.34745/numerev_1755

- Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports (2010). *Bulletin officiel spécial n°9 du 30 septembre 2010. Programme d'enseignement de langues vivantes du cycle terminal pour les séries générales et technologiques*. <https://www.education.gouv.fr/bo/2010/special09/mene1019796a.html>
- Le bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports (2019). *Bulletin officiel spécial n°1 du 22 janvier 2019, annexe 2 sur le Programme de langues vivantes de première et terminale générale et technologique, enseignements commun et optionnel*. https://www.education.gouv.fr/pid285/bulletin_officiel.html?pid_bo=38502
- Le Marec, J. (2004). Usages : pratiques de recherche et théorie des pratiques. *Hermès, La Revue*, 38(1), 141-147.
- Lippman, P. C. (2010). L'environnement physique peut-il avoir un impact sur l'environnement pédagogique? *CELE Échanges, Centre pour des environnements pédagogiques efficaces*, (13). <https://www.oecd.org/fr/education/innovation-education/centrepourdesenvironnementspedagogiquesefficacescele/46444102.pdf>
- Mucchielli, A. (2008). *Manuel de sémiotique situationnelle*. Éd. Paradigme.
- Norman, D. (1988). *The psychology of everyday things*. Basic Books.
- Proulx, S. (2015). La sociologie des usages, et après? *Revue française des sciences de l'information et de la communication*. <https://doi.org/10.4000/rfsic.1230>
- Reckwitz, A. (2002). Toward a theory of social practices: A development in culturalist theorizing. *European Journal of Social Theory*, 5(2), 243-263.
- Schatzki, T. R. (1996). *Social practices - a wittgensteinian approach to human activity and the social*. Cambridge University Press.
- Schatzki, T. R. (2002). *The site of the social: A philosophical account of the constitution of social life and change*. Pennsylvania State University Press.
- Señor González, L. (1997). *Diccionario de citas [Dictionnaire de citations]*. Espasa Calpe Mexicana.
- Site officiel de l'administration française. (2021). Direction de l'information légale et administrative – Premier ministre. <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F19608>
- Willet, G. (1995). *La communication modélisée*. Éd. ERPI.
- Zins, C. (2007a). Conceptions of information science. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 58(3), 335-350. https://www.researchgate.net/publication/220434422_Conceptions_of_information_science

- Zins, C. (2007b). Conceptual approaches for defining data, information, and knowledge. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 58(4), 479-493.
https://www.researchgate.net/publication/220432993_Conceptual_approaches_for_defining_data_information_and_knowledge
- Zins, C. (2007c). Knowledge map of information science. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 58(4), 526-535
https://www.researchgate.net/publication/227496774_Knowledge_map_of_information_science_Research_Articles

Pour citer cet article :

Farisse Boyé, A. (2023). Le modèle comme outil de synthèse en recherche interdisciplinaire. Une expérimentation avec le modèle d'Engeström. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 114-130.

Anne Farisse Boyé est titulaire d'une maîtrise d'Espagnol (1991) et professeur agrégée d'espagnol au lycée Pierre d'Aragon de Muret (31600). Elle a souhaité dépasser le cadre de sa discipline en initiant un projet collaboratif. Elle a soutenu, en décembre 2022, une thèse en SIC à l'Université Paul-Valéry (Montpellier 3). Ses recherches portent sur une modélisation à partir de la théorie de l'activité et la création d'un dispositif info-communicationnel en contexte scolaire. Trois publications à ce jour.

Pour joindre l'autrice :
faboa@orange.fr

La méthode du portrait pour synthétiser des données composites sur les pratiques médiatiques des publics

Frédéric Marty, Docteur en Sciences de l'information et de la communication

Université Paul Valéry Montpellier 3, France

Marie-Caroline Heïd, Docteure en Sciences de l'information et de la communication

Université Paul Valéry Montpellier 3, France

Résumé

Cet article vise à présenter la méthode du portrait dans le cadre d'une étude portant sur la réception des séries quotidiennes. Issue de la sociologie, cette méthode se déploie peu à peu dans d'autres disciplines, mais reste peu formalisée. En Sciences de l'information et de la communication, elle est particulièrement adaptée pour synthétiser des données de terrain hétérogènes, sans perdre de vue la complexité de la situation étudiée. Nous présentons d'abord les fondements théoriques du portrait et des exemples de sa mise en œuvre. Après avoir rédigé séparément un portrait à partir des mêmes données, nous comparerons nos cheminements et nos rédactions respectives. Enfin, nous serons en mesure de questionner cette « boîte noire de l'interprétation » et l'utilité de cette méthode à des fins de synthèse.

Mots clés

SÉRIE TÉLÉVISÉE, PORTRAIT, OBSERVATION, PUBLIC, SYNTHÈSE

Introduction

Pratiques relatives aux séries télévisées, à l'animation de communautés sur les médias sociaux, au journalisme en ligne... Nos recherches respectives, inscrites dans le champ des Sciences de l'information et de la communication, portent sur les pratiques des publics, étudiées dans des contextes variés. D'un point de vue quantitatif, les publics sont identifiés en fonction de leur présence dans une activité définie spatialement et temporellement. Ils sont alors regroupés en fonction de différents critères sociologiques (âge, catégorie socioprofessionnelle, etc.), déterminés par des instances de production. Si nous prenons l'exemple des séries télévisées, le public est alors

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 131-145.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

considéré en termes d'audience, appréhendée sous une forme collective et considérée comme passive. Au contraire, dans nos recherches respectives et en accord avec la sociologie de la réception, les publics sont considérés comme multiples, guidés par des intentions propres. Ils interprètent différemment les contenus médiatiques en fonction du contexte de réception. Lorsque les pratiques étudiées se déroulent sur des dispositifs sociotechniques, les usagers ne se plient pas tout bonnement aux scripts proposés, mais les adaptent à leurs besoins en fonction de caractéristiques contextuelles. Pour considérer les publics dans leur variété, nous cherchons tous deux à identifier ces diverses configurations. Dans cet objectif, nous varions les méthodes de recueil pour faire émerger différents niveaux de significations en nous entretenant avec les usagers pour recueillir leur avis, leurs intentions d'usage, ainsi que leurs justifications d'action. Nous portons également attention aux usages effectifs à travers des observations en situation, *in situ* ou en ligne. La variété et la souplesse des méthodes qualitatives nous permettent de recueillir des données hétérogènes, riches et adaptées à chaque contexte. Néanmoins, nous rencontrons tous deux la même difficulté dans la phase de restitution des résultats, celle de la synthèse de ces données. Dès lors, comment proposer une restitution synthétique de l'ensemble de ces données, tout en gardant leur diversité et leur complexité, sans évacuer la situation d'usage?

Cet article vise à présenter, discuter et revisiter la méthode du portrait (Lahire, 2002) qui nous semble pouvoir répondre à ces enjeux, mais qui reste peu formalisée et finalement peu partagée en recherche qualitative. Nous portons cette recherche à deux voies afin de mener une approche réflexive et comparée de nos processus interprétatifs dans la rédaction des portraits. Nous avons alors rédigé séparément le portrait de Jeanne¹, téléspectatrice d'une série quotidienne française, à partir des mêmes données issues d'un entretien approfondi, d'une observation à son domicile à l'heure de diffusion de la série et d'une observation de son activité sur les réseaux socionumériques en lien avec la série.

Après avoir présenté cette méthode et ses croisements, nous précisons les liens entre le portrait et d'autres méthodes de recherche qualitative ou utilisées dans des champs professionnels afférents à notre discipline. La comparaison de nos deux « mises en portrait » nous permettra finalement de questionner cette « boîte noire de l'interprétation » et de revenir sur l'utilité de cette méthode à des fins de synthèse.

Le portrait : fondements théoriques et mises en œuvre

Dans le cadre des travaux portant sur l'étude des pratiques culturelles ou médiatiques, la restitution des résultats se traduit généralement par une synthèse transversale et/ou thématique des éléments saillants et, plus rarement, par une « mise en portrait » plus ou moins formalisée. Le portrait a notamment fait l'objet d'un ouvrage original de Bernard Lahire, intitulé *Portraits sociologiques : dispositions et variations individuelles* (2002). Avant d'interroger la mise en œuvre de cette modalité de

restitution, revenons sur les éléments de définition de celle-ci, ses fondements théoriques et ses croisements. L'objectif est d'identifier les implications de ce que nous cherchons à formaliser en tant que méthode pour synthétiser des données composites sur les pratiques médiatiques des publics.

Pour cadrer le portrait en Sciences humaines et sociales

La méthode du portrait s'inscrit dans un positionnement épistémologique et théorique qu'il s'agit d'explicitier. En premier lieu, nous proposons de partir de la définition de Bernard Lahire où le portrait est entendu comme « un mixte de descriptions et d'interprétations qui s'efforcent notamment de mettre au jour les conditions de production des consonances ou dissonances constatées » (Lahire, 2002, p. 211). Plus précisément, pour cet auteur :

Dans cette version pliée de la réalité que je m'attache à élaborer, l'individu (...) est défini par l'ensemble de ses relations, engagements, appartenances et propriétés, passés et présents. En lui, se synthétisent ou se combattent, se combinent ou se contredisent (...) des éléments de sa culture (...) qui sont généralement étudiés séparément (Lahire, 2002, pp. 3-4).

Le motif principal de l'utilisation du portrait est ici clairement en lien avec l'ambition sociologique de la réflexion engagée sur « la nécessité d'exigences méthodologiques nouvelles pour appréhender la variation sociale des comportements individuels selon les contextes d'action » (Lahire, 2002, p. 1). Ce point de vue est partagé par les autres travaux que l'on peut identifier comme ayant une appartenance commune à la sociologie de l'individu, pensée notamment en dépassement de l'individualisme sociologique et du déterminisme social (Martuccelli & De Singly, 2012). L'individu est considéré comme étant « le fruit d'un travail et d'une manière de faire société » (Martuccelli, 2009, p. 21). On peut citer à ce titre les ouvrages de Jean-Claude Kaufmann (*La trame conjugale*), Bernard Lahire (*Portraits sociologiques*) ou François de Singly (*Les Adonaissants*). Ces recherches ont toujours pour base une série d'entretiens, avec les mêmes interviewés ou auprès de plusieurs, en cherchant à diversifier les variables pertinentes selon l'étude (âges, genres, catégories socioprofessionnelles, configurations familiales, etc.). Les entretiens sont réalisés *in situ*, relativement au terrain de l'étude (domicile, lieu de travail, etc.), puis transcrits et complétés par des notes ethnographiques contextuelles et/ou des matériaux complémentaires collectés par ailleurs. Enfin, le registre d'écriture plus littéraire participe à un autre enjeu de cette méthode, son « pouvoir exorbitant d'intelligibilité » (Jablonka, 2014).

Analyses comparées de mises en œuvre de portraits

Définie comme une « méthode » ou bien comme un « outil heuristique », l'utilisation qui est faite du portrait est assez variable. Pour Danilo Martuccelli, « l'utilisation des

portraits est différente selon les études : parfois, ils constituent la matière même de l'analyse, d'autres fois, en revanche, tout en étant présents, ils ont un rôle heuristique plus subalterne » (2009, p. 27). Cela se traduit dans leur façon de les convoquer comme dans leur façon de les rédiger. Pour illustrer ces contrastes, il nous semble intéressant de mettre trois portraits en vis-à-vis.

Dans *Portraits sociologiques* (2002), le sociologue Bernard Lahire consacre l'essentiel de son ouvrage aux huit études de cas sous forme de portraits, encadrés par des parties dédiées aux fondements théoriques et méthodologiques de sa recherche. Chaque portrait vient « donner chair » à la complexité des dispositions et variations individuelles. L'extrait ci-dessous, correspond au portrait de plus de 80 pages consacré à Léa. Il n'a pas d'autre titre que le nom de celle-ci et le texte est entrecoupé de trente intertitres thématiques², qui ne traduisent pas une organisation chronologique du portrait. L'auteur mobilise de nombreuses citations de l'interviewée et indique son implication dans la recherche avec l'utilisation du pronom personnel « je » ou des pronoms possessifs « mon/ma ». Enfin, ces portraits se terminent par une partie conclusive intitulée « tableau récapitulatif des points d'analyse » :

Léa Cantelli³

Léa a 48 ans et est divorcée depuis quatre ans au moment des entretiens. Elle vit à Nancy avec ses trois enfants : l'ainée, Clémence, 25 ans, qui prépare pour la seconde année consécutive le CAPES de Lettres (et l'obtiendra quelques mois plus tard); Nathan, un garçon de 19 ans, qui prépare un DAEU après deux échecs au baccalauréat ES (il le réussira lui aussi quelques mois plus tard) et un autre garçon, Abel, 17 ans qui a deux ans de retard dans sa scolarité (...). Les entretiens avec elle ont été menés au cours de deux séjours à Nancy (espacés d'un mois en novembre et décembre 1999). Ils ont tous eu lieu à son domicile, dans sa salle à manger, autour d'une table ronde et ont duré chacun trois heures en moyenne. Sur l'un des murs, on peut voir une vieille affiche représentant une classe d'école primaire (...). (Lahire, 2002, p. 46).

Dans *L'invité permanent. La réception de la télévision dans les familles populaires* (2018), le sociologue Olivier Masclet dresse le portrait de téléspectateurs et téléspectatrices de foyers populaires pour comprendre quelle place y occupe la télévision, comment elle configure les rapports familiaux et l'appropriation de ces contenus. Les huit portraits occupent la moitié de l'ouvrage, l'auteur y mobilise des citations académiques et des interviewés eux-mêmes, ainsi que le « nous » académique. Les portraits se concluent par un court épilogue où cette fois-ci la première personne du singulier est utilisée. L'extrait ci-dessous est celui du portrait de Christiane. Il bénéficie d'un titre qui oriente le « profil » de l'interviewée, détaillé au

cours de 19 pages au total, séquencé par sept intertitres thématiques⁴, non chronologiques :

La télévision comme compagne « maternelle »

Christiane Nadeau que je croise tous les jours à l'école a d'abord hésité à participer à l'enquête. Pensant qu'elle porterait sur des activités de loisirs légitimes comme la lecture, elle ne se voyait pas répondre à mes questions. L'objet réel l'a rassurée : elle a été d'accord pour parler de ce qu'elle aime bien voir à la télévision. En mars et avril 2015, nous avons fait ensemble quatre entretiens dans le café près de l'école, entre la fin des discussions du matin, qui l'associent à d'autres mères comme elle sans activité professionnelle, et la sortie des classes à l'heure du déjeuner. (...) Christiane occupe un logement HLM en centre-ville avec son compagnon, Amedé, les deux filles de sept et cinq ans qu'ils ont eues ensemble, et son fils de dix ans né d'une première union (...). Elle se définit comme une « maman au foyer ». (Masclet, 2018, p. 101).

Dans l'ouvrage *Voter par temps de crise* (2021), les politistes Eric Agrikoliansky, Philippe Aldrin et Sandrine Lévêque proposent 14 portraits d'électeurs ordinaires suite à une série d'entretiens « panélisés » et anonymisés, réalisés autour de l'élection présidentielle française de 2017. Ces portraits occupent l'essentiel de l'ouvrage et cherchent à illustrer les logiques plurielles à l'œuvre dans le système de « goûts et dégoûts politiques et sociaux ». L'extrait ci-dessous est issu du portrait d'un couple dans lequel l'auteur utilise le « je » et où les citations des interviewés sont nombreuses. Chaque portrait est découpé par des intertitres composés d'un verbatim des interviewés accompagné d'un sous-titre thématique⁵. Le portrait se conclut par une courte mise en perspective théorique. Par souci de fluidité de lecture, les auteurs s'interdisent les notes de bas de page et les références bibliographiques :

« Peu à peu, on s'est convertis à Macron ».

Le vote des beaux quartiers entre tradition et modernité.

Anne-Sophie, 70 ans, « mère au foyer » puis assistante administrative

Louis, 68 ans, cadre dirigeant du secteur bancaire retraité

Je rencontre Anne-Sophie et Louis dans leur grand appartement situé dans les beaux quartiers de l'Ouest parisien pour la première fois en janvier 2017. Ils m'accueillent, avec la courtoisie qui caractérise la sociabilité bourgeoise, dans un cossu salon ouvrant sur une belle bibliothèque où se mêlent littérature et livres d'histoire (dont certains consacrés à leur propre famille, me confieront-ils plus tard). Septuagénaires (ils sont nés en 1947 pour elle et 1949 pour lui), ils ne travaillent plus et partagent leur temps entre leur cercle d'amis parisiens et

leur résidence secondaire dans l'ouest de la France. (...) Ils se décrivent d'ailleurs comme « étant des privilégiés », même s'ils précisent qu'ils « méritent leur situation ». (Agrikoliansky et. al., 2021, p. 23).

À la lumière de ces trois extraits, nous pouvons constater que la longueur, la structuration et les modes d'écriture des portraits sont variables. Pour François De Singly, il faudrait penser des portraits « géographiques », pour remédier à « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986) dont pâtiraient selon lui les portraits « chronologiques », inspirés des récits de vie.

Il s'agit là de saisir comment l'individu se construit dans l'ici et maintenant (...). Le soi renvoie à ce que l'individu fait aujourd'hui de ce qu'il est, de ce qu'il a été, du récit non pas de sa vie, mais du récit de soi, ce qui n'est en rien équivalent (De Singly, 2010, p. 356).

Néanmoins, la limite de notre analyse comparative de ces trois portraits tient à la difficulté d'accéder à « la boîte noire » du passage de la transcription à l'écriture du portrait. Si les appareillages épistémologiques, théoriques et les méthodologies de recueil de ces trois portraits sont largement documentés, ce n'est pas le cas de la méthode propre à l'écriture des portraits eux-mêmes. Nous ne pouvons que comparer les versions finalisées de ces portraits.

Portraits croisés : du champ universitaire aux champs professionnels

Le portrait est proche d'autres méthodes ou outils heuristiques utilisés en méthodes qualitatives. À ce titre, nous pouvons citer les récits de vie, les récits phénoménologiques et l'écriture en texte suivi. Les premiers peuvent être caractérisés comme une « description sous une forme narrative d'un fragment de l'expérience vécue » (Bertaux, 2010, p. 15). Dans les récits de vie, il s'agit d'inscrire le récit dans une perspective temporelle, juxtaposant des repères chronologiques pour créer un prolongement d'étapes cohérentes. Les récits phénoménologiques (Paillé & Mucchielli, 2021, p. 193) visent à rassembler « les éléments les plus phénoménologiquement probants de l'entretien (ou de toute autre source de données) », ils doivent permettre au lecteur de faire l'expérience intime de la perspective de l'acteur. Dans un exercice de réflexivité sur cette méthode, André Balleux précise que ce type de récit « met en évidence plusieurs réalités, celle du contexte dans lequel ont évolué les personnes (...), celle de leur processus transitionnel (...), des moyens mis en œuvre et enfin, celle proprement du récit par ce qui est dit ou tu » (Balleux, 2007, p. 406). L'écriture en texte suivi ne recourt pas à des codes, des thèmes, des étiquettes ou des catégories, seule la rédaction est utilisée pour effectuer l'analyse : « l'écriture incarne l'exercice analytique en action, elle est à la fois le moyen et le compte-rendu de cette analyse » (Paillé & Mucchielli, 2021, p. 222).

Depuis ses origines, notre discipline a été pensée en lien avec les mondes professionnels afférents (Boure, 2002). Il nous semble donc éclairant de mettre en

regard ces portraits avec les champs professionnels qui en font un usage plus ou moins proche. Par exemple, la réflexion autour du portrait en arts visuels s'appuie sur de nombreux travaux réflexifs qui questionnent la place de ce genre et le sens de son développement dans la mise en images des individus et leur rapport au réel. Dans l'ouvrage *Face au portrait : de Sainte-Beuve à Facebook*, Adeline Wrona (2012) propose une généalogie de ce « dispositif médiatique de représentation du social » pour interroger le lien entre les supports médiatiques et les formes du portrait (picturales, photographiques, journalistiques, etc.). Elle insiste notamment sur l'importance qu'il faut accorder à la médiation et les rapports de pouvoir qui s'effectuent, via le portrait, entre l'éventuel commanditaire, celui qui le réalise, le portraituré et les acquéreurs ou les publics. L'apport d'Amanda Rueda (2014) est lui aussi tout à fait éclairant sur le dialogue qui peut se nouer entre le portrait sociologique et le portrait cinématographique. Elle montre les points communs et les limites d'une telle approche :

[sur] l'avant et l'après de l'écriture, sur le processus de rencontre et de communication avec la personne-personnage dont il est question (...), sur la forme, le style, l'expérience que le portrait rend possibles chez le lecteur-spectateur (Rueda, 2014, p. 79).

Au-delà des médiations, des représentations et des dimensions ethnométhodologiques que supporte le portrait, les réflexions issues du journalisme et de la conception numérique nous questionnent sur les enjeux relatifs à l'écriture et au rôle donné au portrait. Dans le champ journalistique, le portrait interroge le rôle de la description et son éventuelle dérive descriptive (Laborde-Milaa, 1998). Concernant la conception numérique, nous avons eu l'occasion d'analyser les limites du *persona*, utilisé dans ce champ professionnel, comme vision volontairement archétypale de l'utilisateur (Heïd et. al., 2020). Néanmoins, le *persona* résulte d'une volonté de faire un effort de synthèse des diverses postures de l'individu, en dépassant la simple figure de l'utilisateur imaginé.

Portraits croisés : discussions à partir de nos rédactions parallèles

Afin de discuter des intérêts et des limites de l'usage du portrait, nous avons rédigé parallèlement celui d'une téléspectatrice d'une série télévisée quotidienne française intitulée « Plus belle la vie » (PBLV).

Démarche méthodologique

Cette téléspectatrice, Jeanne, se qualifie comme une *fan* de PBLV qu'elle regarde en direct depuis 2004. L'un de nous (C1)⁶ a rencontré Jeanne dans son commerce. Un simple échange au sujet d'une actualité sur les acteurs de cette série l'a conduit à lui proposer de participer à une enquête, d'engager une série de rencontres et de recueillir des données diverses, issues de trois recueils différents :

- Un entretien semi-directif de 2h30, conduit en juin 2019. Le guide d'entretien a été construit dans l'objectif d'atteindre différents niveaux de verbalisations (Vermersch, 1994) tels que des intentions, des avis, des déclarations et justifications d'actions en prêtant également attention au contexte.
- Une observation d'1h15 au domicile de Jeanne à l'heure de diffusion de la série, en juin 2019. Pendant cette observation non participante, C1 était présent dans la pièce principale, alors que Jeanne, son fils et son père étaient installés sur le canapé face à la télévision.
- Une observation en ligne, pendant une année, des comptes de Jeanne sur *Instagram* et *Facebook* pour mieux appréhender ses activités numériques en lien avec la série.

L'ensemble de ces données a été recueilli par C1 qui a ensuite transmis la transcription de l'entretien, le journal de bord de l'observation en situation et les données des observations en ligne à C2. Nous avons ensuite rédigé séparément le portrait de Jeanne, avec pour objectif de comprendre sa relation à cette série. Notons que nous n'avons volontairement pas formalisé de méthode commune au préalable, dans l'objectif de pouvoir croiser par la suite nos écrits, mais aussi nos cheminements intellectuels et nos démarches méthodologiques respectives.

Comparaison des portraits sur le contenu

Après avoir mené une lecture commune de nos deux portraits, nous nous sommes d'abord questionnés sur la manière dont nous avons procédé pour les rédiger. De manière classique, nous avons tous les deux commencé par coder le matériau. C2, par habitude, a suivi les étapes de la théorisation ancrée (Paillé, 1994), en passant par une codification initiale pour nommer, résumer les propos développés par des mots, des expressions ou de courtes phrases. Ses codes, portant sur la transcription de l'entretien et le journal de bord des observations, s'apparentaient à des annotations du type « commentaires positifs sur les actions d'un personnage », « dispute familiale au sujet de la série ». C1 est quant à lui passé par une thématisation en continu, étape de l'analyse thématique (Paillé & Mucchielli, 2021). Il connaissait le terrain, il avait déjà codé d'autres entretiens portant sur le même sujet, ainsi les codes d'importance de son arbre thématique étaient déjà précisés (« famille », « format » ou « intrigue »). Une fois le codage terminé, nous avons tous les deux identifié des catégories, puis nous les avons organisées pour structurer nos portraits respectifs.

Dans l'ensemble, nos catégories sont assez similaires : « retrouvailles en famille » pour l'un et « moment de partage en famille » pour l'autre. Certaines divergent en fonction de notre connaissance du matériau et du terrain. C1, qui connaît bien la série, a par exemple beaucoup plus porté attention aux noms des personnages cités dans les entretiens. C2 a de son côté identifié un paradoxe qui lui paraissait fort

portant sur le statut de *fan* auquel Jeanne s'identifie et son avis parfois très critique sur la série. C1 n'a pas relevé ce paradoxe, car il est acculturé avec les avis critiques des *fans* qui sont bien conscients que cette série n'a pas une grande ambition au niveau de la réalisation et du jeu d'acteur. Ce constat atteste que même si le processus d'interprétation s'appuie principalement sur les données de terrain, le chercheur ne peut pas omettre totalement ses éléments de pré-compréhension (jugements, connaissances antérieures, présupposés, *a priori*). Nous relevons que les grandes différences dans nos portraits portent sur des présupposés implicites (le statut de *fan* par exemple) et des référents expérientiels (connaissance de la série) qui font inévitablement partie de notre système de pertinence.

Au-delà de produire une synthèse de données hétérogènes, nos portraits rendent compte de la posture du chercheur dans cette phase de restitution. Nous présentons ces différents éléments dans les Tableaux 1 et 2 en mobilisant alternativement des extraits issus de nos deux portraits.

Comparaison des portraits sur la forme

Nous nous sommes tous les deux heurtés à une difficulté dans la rédaction du portrait, celle de la trame temporelle et de la structure de nos écrits. C1 est revenu en premier lieu dans son portrait sur les conditions de sa rencontre avec Jeanne, puis il a suivi la chronologie des phases de recueil, en lien avec l'évolution de sa réflexion personnelle, de ses présupposés implicites au fil de ses rencontres avec elle. C2 a suivi de son côté la trame narrative de l'entretien au cours duquel l'interviewée explique sa relation avec la série depuis son lancement. Le portrait débute donc par sa découverte de PBLV, puis retrace l'évolution de sa relation avec la série au fil de ses histoires de vie. Finalement, nous avons tous les deux déroulé le portrait en suivant un fil conducteur chronologique (celui du recueil pour l'un et celui de la trame narrative de l'entretien pour l'autre) qu'il a ensuite été difficile de déstructurer. Pour rester fidèles à la continuité du discours, nous étions incités à ne pas modifier cette structure chronologique, par peur de dénaturer la temporalité initiée en début de rédaction.

Une autre question majeure concerne la place du chercheur. C1 a rédigé le portrait à la première personne du pluriel. Notons qu'il n'a pas utilisé la première personne du singulier par convenance avec les normes de l'écrit académique, même si intuitivement l'utilisation du « je » paraissait plus évidente. Le portrait vient pour lui prolonger la phase de recueil dans laquelle il était pleinement impliqué. Le portrait de C2 est quant à lui rédigé à la troisième personne du singulier, la non-implication du chercheur dans le recueil de données se traduit également au niveau de la rédaction.

La question de l'implication du chercheur dans le portrait est réelle, mais il nous semble pertinent de se poser aussi la question de la place de l'interviewée dans son portrait. Bien évidemment, sa place est centrale, mais nous nous questionnons sur l'intérêt d'insérer des citations pour illustrer les propos. À quel moment redescend-on

Tableau 1

Faire dialoguer des données diverses et hétérogènes

Des éléments de contexte du recueil	« C'est après une journée de travail que Jeanne nous conduit, depuis le commerce où elle est vendeuse, jusqu'à son domicile. Dans ce pavillon familial en banlieue résidentielle de Montpellier, Jeanne vit avec son fils Léo, collégien, et son père Robert, architecte à la retraite (...) Après deux heures et demie d'entretien avec Jeanne, bien au frais dans leur maison en cette très chaude fin de journée de juin 2019. »
Des éléments d'ordre biographique	« La vie familiale de Jeanne revient de manière récurrente tout au long de notre entretien. Elle évoque les difficultés d'être une mère célibataire, d'avoir la charge de son père à domicile notamment. Sa rencontre avec PBLV est aussi le fruit du hasard d'un zapping lors d'un visionnage familial. Cela lui rappelle aussi que ses sœurs ont longtemps désapprouvé le programme : <i>“mon père se levait de table pour aller regarder PBLV. Ma sœur faisait des crises de nerfs”</i> ».
Un continuum de pratiques	« La place qu'occupe PBLV dans son quotidien pousse Jeanne à pointer l'évolution des rituels familiaux : <i>“le soir ça n'a pas toujours été comme ça. Quand j'étais petite c'était vraiment, pas de télé et on mangeait en famille. Mais depuis plusieurs années même, euh, enfin, on se met plus du tout à table. On fait des plateaux télé”</i> »
Des paradoxes entre recueils	« Dans l'entretien, lorsqu'elle compare la série avec une autre série quotidienne, elle indique que <i>“le niveau lui semble mieux”</i> , <i>“c'est moins simpliste”</i> . Elle est d'ailleurs très impliquée dans les communautés de <i>fans</i> de cette seconde série sur les différents réseaux socionumériques, ce qui n'est pas vraiment le cas pour PBLV. Par contre, l'observation ne révèle aucun commentaire critique de sa part envers la réalisation de la série. »

au niveau du discours dans le portrait? Lors de la rédaction de nos portraits respectifs, les citations de l'entretien les plus significantes sont venues illustrer nos propos de manière assez évidente. Relevons d'ailleurs que nous avons parfois utilisé les mêmes citations pour illustrer certains passages de nos portraits respectifs. En outre, il est important de bien marquer typographiquement ce qui relève du discours de l'interviewé de ce qui relève des commentaires du chercheur. En l'occurrence, dans nos portraits, nous avons choisi de mettre en italique les *verbatim* utilisés.

Tableau 2

Rendre compte de l'attitude et de l'implication du chercheur dans la restitution

Poser les présupposés implicites du chercheur et formaliser l'attitude réflexive du chercheur	« Suite à de premiers échanges informels dans le commerce où elle travaille, nous avons supposé son implication envers PBLV. Nous l'avons alors sollicitée pensant qu'elle était <i>fan</i> assidue de la série. Pourtant elle affirme assez vite “sincèrement, si moi j'étais toute seule, je ne regarderais jamais PBLV” ».
Intégrer les échanges informels périphériques souvent évacués	« D'ailleurs, Jeanne nous avait déjà montré son expertise de la série puisque lors d'échanges informels dans son commerce, elle parlait alternativement des personnages avec leur nom dans la série puis avec le nom des acteurs dans la vie civile ».

Discussions et points de vigilance méthodologiques

À ce stade de l'article, il s'agit de revenir sur l'intérêt du portrait à visée interprétative, sa capacité à relater une rencontre et en définitive d'interroger son insertion dans un canevas de recherche.

Le portrait à visée interprétative pour synthétiser des données hétérogènes

Pour rappel, l'objectif du portrait est selon Bernard Lahire d'appréhender « la variation sociale des comportements individuels selon les contextes d'action » (2002, p. 25). De ce point de vue, notre mise en œuvre de portraits croisés répond à cette attente. Les paradoxes identifiés dans le tableau 1 mettent en évidence le processus d'inférence interprétative permettant de faire dialoguer et synthétiser les données issues de différents recueils. Cela permet de traduire les consonances et les dissonances, sans perdre de vue les contextes propres aux situations étudiées. En outre, la forme du portrait met en parallèle un continuum de pratiques, en lien avec le récit de soi, dans lequel s'inscrivent ces variations. En l'espèce, à travers nos portraits, le rapport de Jeanne à PBLV se manifeste via sa configuration familiale, son rapport aux autres séries, sa posture de *fan*. C'est grâce à la diversité des recueils que nous pouvons d'ailleurs illustrer la complexité de cette posture de *fan*.

Cet exercice d'écriture en texte suivi permet à la fois de conserver la complexité du phénomène étudié et celle du processus interprétatif du chercheur. Nos portraits ont une visée interprétative, qui diverge de la posture restitutive où les transcriptions n'ont qu'une fonction d'exemplification. Le portrait à visée interprétative a une fonction heuristique et analytique pour le chercheur. À la différence du portrait à visée communicationnelle, celui-ci ne se limite pas à faire vivre aux lecteurs l'expérience de l'expérience d'autrui (Marty, 2015). Il se démarque également de la visée « expressive » du récit de vie (Bertaux, 2010). Dès lors le portrait doit se faire l'écho

des présupposés implicites du chercheur, de son attitude réflexive, ainsi que des échanges informels et périphériques avec l'interviewé. Nous rejoignons Pierre Paillé, pour qui la rigueur de l'enquête de terrain tient « dans la lucidité et la transparence de l'analyse qui a l'honnêteté de donner à voir sa posture, ses repères, ses méthodes, les contextes de son travail, de ses observations et de ses interprétations » (Paillé 2010, p. 121).

Points de vigilance méthodologique

Compte tenu de l'ensemble de ces éléments, voici quelques points précisant la façon dont doivent être pensés le protocole de recherche et le canevas méthodologique.

- Le guide d'entretien doit être pensé dans l'objectif de varier les domaines de verbalisation (Vermersch, 1994) : conceptuel, imaginaire, procédural, etc.
- Un journal de bord est nécessaire pour documenter les notes d'observation, notes personnelles, notes méthodologiques et notes théoriques.
- La nature du portrait nécessite une temporalité de recueil étendue, avec des aller-retours entre terrain et analyse qui doivent être concomitants.
- La rédaction doit indiquer clairement, au fil du texte, les recueils mobilisés ainsi que les éléments d'ordre réflexif et interprétatif du chercheur.

Le portrait à visée interprétative pour relater une rencontre

Parmi les « zones d'ombre » que le portrait permet d'explicitier dans le raisonnement sous-jacent à la synthèse, celle relative à la rencontre du chercheur avec son terrain est cruciale. Comme l'indiquent Pierre Paillé et Alex Mucchielli :

une rencontre implique l'être rencontré, mais elle implique aussi l'être qui va rencontrer. En fait, celui-ci est premier. Cet être, celui qui va vers l'autre ou vers le texte, celui qui, par sa conscience, veut accéder au sens, cet être est déjà dans ce qui va advenir de la compréhension première du texte à analyser (Paillé & Mucchielli, 2021, p. 150).

La méthode du portrait pose singulièrement la question des protagonistes de l'interprétation identifiée par Pierre Paillé : « c'est toute une galerie de personnages qui travaillent à la constitution de l'interprétation » (2010, p. 107). Le rôle du chercheur alterne notamment entre « idéateur de la recherche », « observateur », « interviewer », « analyste » ou « rédacteur ». Aussi, dans le portrait, le chercheur-rédacteur n'est pas le seul « homme de parole », que ce soit d'un point de vue narratif, axiologique ou scientifique. Le rédacteur doit conjuguer rigueur scientifique et modalités de rédaction du portrait dans lequel l'ensemble des protagonistes cités précédemment doivent co-exister au même moment.

Points de vigilance méthodologique

Pour allier rigueur scientifique et processus de créativité du chercheur, la méthode du portrait nécessite de clarifier les éléments suivants.

- Au niveau formel, l'utilisation de la première personne du singulier (« je ») permet de garder une trace de l'implication du chercheur à tous les niveaux de la recherche.
- Une précaution doit être prise dans la structuration du portrait. Plutôt que chronologique, il nous semble pertinent de structurer le texte à partir des citations les plus probantes de l'entretien qui pourraient être utilisées comme intertitres, accompagnés d'un sous-titre mobilisant les « catégories » issues du codage : par exemple « *si moi j'étais toute seule, je ne regarderais jamais PBLV* » (configurations familiales).
- Pour garantir la constance interne, notre analyse croisée s'est avérée bénéfique. Nous avons testé la reproduction indépendante, où un chercheur qui n'a pas travaillé sur le terrain double les analyses du chercheur qui est allé sur le terrain. Il serait aussi intéressant de trianguler les observateurs.
- Une relecture du portrait par la personne concernée permettrait également de garantir cette constance interne.

Conclusion

Dans le cadre de cet article, nous avons proposé une analyse de la méthode du portrait à partir d'un cas circonscrit. Néanmoins le portrait prend souvent place dans une rédaction plus étendue, comprenant une série de portraits. Comme le rappelle Amanda Rueda, la présence de plusieurs portraits reliés du point de vue social et historique, dans une même publication, « tisse des configurations d'interdépendance entre eux » (2014, p. 182). Par ailleurs, le portrait est aussi accompagné d'autres parties de contextualisation (théoriques, méthodologiques, analytiques). Ainsi, il est important d'interroger la place qu'il doit occuper dans l'unité d'une production scientifique : doit-il figurer en intégralité, en corps de texte, en annexe? Quelle étendue doit avoir la galerie de portraits? Quelle approche comparative mener entre ces portraits? Les enjeux de synthèse se posent alors à un niveau plus global qui nécessiterait de prolonger les réflexions menées dans cet article.

Notes

¹ Tous les noms issus du recueil ont été modifiés dans un souci d'anonymisation.

² Par exemple : « L'hétérogamie sociale et ses effets », « Harcèlement maternel et dégradation symbolique ».

³ Les passages en gras et/ou italiques en début de portrait visent à reproduire la mise en page originale des portraits.

⁴ Par exemple : « Maman au foyer »; « Le RSA comme gage d'autonomie ».

⁵ Par exemple, intertitre : « On attend une vraie rupture, il faut réformer la France », sous-titre : « Les attentes d'une bourgeoisie libérale ».

⁶ Pour plus de lisibilité, nous nommerons C1 pour « chercheur 1 » et C2 pour « chercheur 2 ».

Références

- Agrikoliansky, E., Aldrin, P., & Lévêque, S. (Éds). (2021). *Voter par temps de crise. Portraits d'électrices et d'électeurs ordinaires*. Presses universitaires de France.
- Balleux, A. (2007). Le récit phénoménologique : étape marquante dans l'analyse des données. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (3), 396-423.
- Bertaux, D. (2010). *Le récit de vie*. Armand Colin.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 69-72.
- Boure, R. (Éd.). (2002). *Les origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés*. Presses universitaires du Septentrion.
- De Singly, F. (2006). *Les Adonaissants*. Armand Colin.
- De Singly, F. (2010). Opérationnaliser l'individu « individualisé ». Dans C. Le Bart, P. Corcuff, & F. De Singly (Éds), *L'individu aujourd'hui : débats sociologiques et contrepoints philosophiques* (pp. 349-357). Presses universitaires de Rennes.
- Heïd, M.-C., Jullia, P., Marty, F., Méliani, V., Noy, C., & Régimbeau, G. (2020). L'expérience utilisateur (UX) : nouveau terrain de rencontre des SIC avec les concepts et méthodes du monde professionnel. *Les Cahiers de la SFSIC*, (15). <http://cahiers.sfsic.org/sfsic/index.php?id=176>
- Jablonka, I. (2014). *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*. Seuil.
- Kaufmann, J.-C. (1992). *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*. Nathan.
- Laborde-Milaa, I. (1998). Le portrait de presse : un genre descriptif? *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, (99), 70-88.
- Lahire, B. (2002). *Portraits sociologiques, dispositions et variations individuelles*. Armand Colin.
- Martuccelli, D. (2009). Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne? Pour quoi, pour qui, comment? *Sociologie et sociétés*, 41(1), 15-33.
- Martuccelli, D., & De Singly, F. (2012). *Les sociologies de l'individu*. Armand Colin.

- Marty, F. (2015). *Les usages de l'audiovisuel éducatif par les enseignants face au numérique : l'exemple du site.tv* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Toulouse.
- Masclet, O. (2018). *L'invité permanent. La réception de la télévision dans les familles populaires*. Armand Colin.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Paillé, P. (Éd.). (2010). *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (2^e éd.). Armand Colin.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- Rueda, A. (2014). Du portrait cinématographique documentaire au portrait en sciences de l'information et de la communication. *Sciences de la société*, (92), 177-191.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue*. ESF.
- Wrona, A. (2012). *Face au portrait : de Sainte-Beuve à Facebook*. Hermann.

Pour citer cet article :

Marty, F., & Heïd, M.-C. (2023). La méthode du portrait pour synthétiser des données composites sur les pratiques médiatiques des publics. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 131-145.

Frédéric Marty - MCF, Université Paul Valéry Montpellier 3 - LERASS (EA 827); Sciences de l'information et de la communication. Ses recherches et enseignements portent sur la réception audiovisuelle des séries quotidiennes en contexte numérique, l'expérience utilisateur et les narrations transmédiatiques, en mobilisant les méthodes qualitatives.

Marie-Caroline Heïd - MCF, Université Paul Valéry Montpellier 3 - LERASS (EA 827); Sciences de l'information et de la communication. Ses recherches et enseignements portent sur la culture et les pratiques participatives en ligne, ainsi que l'analyse de dispositifs sociotechniques au prisme des méthodes qualitatives.

Pour joindre des auteurs :

frederic.marty@univ-montp3.fr

marie-caroline.heid@univ-montp3.fr

Une théorisation ancrée pour comprendre la communication intergénérationnelle : une étude de migrants chinois de Teochew en France

Jiahong Guo, Doctorante

Université Paul-Valéry, Montpellier 3, France

Résumé

En s'appuyant sur une recherche doctorale portant sur les relations intergénérationnelles dans les familles migrantes originaires de Teochew (Chine) et en adoptant une perspective communicationnelle et interculturelle, cette étude propose d'analyser le phénomène du silence en communication au prisme de la méthode d'analyse par la théorisation ancrée. La contribution se compose de deux parties. Dans un premier temps, elle présente brièvement la problématique de cette recherche doctorale. Puis, elle profite des études de cas pour examiner plus attentivement la méthode d'analyse par théorisation ancrée et en dégager les connaissances du phénomène étudié grâce à la mise en pratique de cette méthode.

Mots clés

THÉORISATION ANCRÉE, SYNTHÈSE DES DONNÉES, DÉMARCHE EMPIRIQUE, RELATIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES, FAMILLE MIGRANTE

Introduction

Cette communication propose de se concentrer sur l'axe de la synthèse des données lors de notre recherche doctorale en cours qui porte sur les relations intergénérationnelles dans les familles migrantes issues de Teochew (Chine) avec une perspective communicationnelle et interculturelle. Elle se compose de deux parties. Dans la première partie, elle présente brièvement la problématique de cette recherche doctorale. Dans la deuxième partie, elle présente la méthode d'analyse par théorisation ancrée (Paillé, 1994) dans l'analyse et dans la synthèse du cas de notre recherche et parle des grandes lignes d'un phénomène particulier de la communication dans les familles migrantes de Teochew : le silence. Ce critère a peu à peu émergé de nos observations et de notre enquête et appelle à une qualification de ses différentes modalités en synthèse.

Note de l'auteure : Cette recherche doctorale est financée par China Scholarship Council.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 146-161.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

Problématique de la recherche doctorale

De nos jours, les relations intergénérationnelles constituent un sujet d'actualité dans la société. Les rapports intergénérationnels dans les familles migrantes sont beaucoup plus complexes, puisque ce sont deux générations qui ont des bagages culturels différents cohabitant sous un même toit : les parents portent des empreintes culturelles du pays d'origine et leurs enfants sont formés dans le système culturel du pays d'accueil. L'interaction entre les générations se fait ainsi avec deux références culturelles différentes. C'est pourquoi nous nous intéressons aux relations intergénérationnelles au sein des familles migrantes d'origine Teochew où les différences entre culture orientale et culture occidentale sont assez fortes. En fait, le groupe Teochew forme aujourd'hui le groupe migrant « le mieux organisé et le plus puissant sur le plan économique » sur le territoire français (Pan, 2000, p. 313). Néanmoins, très peu de recherches scientifiques se sont penchées sur ce groupe, bien que l'ensemble de la diaspora chinoise soit de plus en plus étudié depuis les années 2000. Notre intention est donc d'essayer de comprendre ce qui se passe entre ces deux générations dans la vie quotidienne et comment les différences culturelles influencent les interactions et les relations intergénérationnelles dans les familles de ce groupe.

Notre recherche s'appuie sur des méthodes qualitatives, plus précisément sur l'observation participante et les entretiens ouverts. En fait, la famille est une sphère assez privée et il est difficile de faire partager les expériences personnelles et sensibles¹ des enquêtés même si nous sommes d'origine Teochew. Par conséquent, les informations ont été recueillies par nos observations et nos dialogues au cours des entrevues de temps en temps avec ces enquêtés. Les entrevues avec les enquêtés se sont déroulées en plusieurs langues. Pour la première génération, le dialecte de Teochew est leur langue maternelle et la langue la plus parlée dans la vie quotidienne en France. Tandis que pour la majorité de la génération descendante qui est née et a été formée en France, ils ne connaissent que certaines expressions quotidiennes de Teochew et ils sont plus à l'aise quand ils parlent leur langue maternelle française. Pour établir une forme de « confiance », nous parlons donc à la fois le dialecte et le français en fonction des circonstances lors des interactions avec eux.

La théorisation ancrée pour comprendre le silence en communication

Nous avons choisi la méthode d'analyse par théorisation ancrée pour analyser des données empiriques collectées. Étant une forme d'analyse qualitative, la théorisation ancrée vise à « générer intuitivement une théorisation au sujet d'un phénomène culturel, social ou psychologique, en procédant à la conceptualisation et à la mise en relation progressives et valides de données empiriques qualitatives » (Paillé, 2009, p. 206). Paillé (1994, 2009) souligne que la théorisation ne signifie pas vraiment l'élaboration d'une théorie pour la recherche. Il s'agit plutôt d'un processus pour la

compréhension nouvelle des phénomènes, la distribution du sens d'un événement dans des contextes explicatifs, la mise en relation dans un schéma des acteurs, interactions et processus dans une situation. Ceci est différent de la *grounded theory* (Glasser & Strauss, 1967) qui est considérée comme une stratégie de recherche et qui a pour l'objectif de produire une théorie. Dans le cadre de notre étude, le but est d'essayer de formaliser ce qui se passe entre les interactions quotidiennes des différentes générations dans un contexte interculturel et de clarifier l'influence des différences culturelles sur la communication et la relation. De ce fait, il nous semble que cette méthode répond étroitement à notre problématique.

Se différenciant de la plupart des méthodes d'analyse, l'analyse par théorisation ancrée se caractérise par une « simultanéité de la collecte et de l'analyse » (Paillé, 1994, p. 152). Elle est une démarche itérative qui « ne parvient que progressivement, par le jeu d'approximations successives, à la conceptualisation de son objet » (Paillé, 2009, p. 207). Par conséquent, notre activité d'analyse débute au même moment que la collecte des données empiriques et s'y enracine solidement jusqu'à la fin de notre recherche. Une fois que deux ou trois entrevues ou périodes d'observation ont été collectées, nous analysons les transcriptions et les notes d'observations en faisant les codifications et les catégorisations, aussi bien qu'en posant des questions et des hypothèses. Ceci nous permet de modifier le canevas d'entretien et de réorienter les entrevues et les observations pour revenir sur le terrain. En installant un va-et-vient constant et progressif d'une part entre le terrain et l'analyse des données collectées et d'autre part, entre les corpus d'analyse chaque fois, nous arrivons peu à peu à conceptualiser des données empiriques pour aller finalement à la théorisation des phénomènes observés. L'analyse des corpus s'appuie sur six grandes opérations selon les étapes d'analyse proposées par la théorisation ancrée (Paille, 1994) : la codification, la catégorisation, la mise en relation, l'intégration, la modélisation et la théorisation.

- La codification consiste à dégager et à thématiser les discours transcrits et les notes d'observation. Nous commençons à étiqueter les discours et les notes d'observation en nous posant des questions : *qu'est-ce qu'il y a dans ces extraits? De quoi sont-ils question?*
- La catégorisation est l'étape du commencement de la théorisation qui vise à « porter l'analyse à un niveau conceptuel en nommant de manière plus riche et plus englobante les phénomènes, les événements qui se dégagent des données » (Paillé, 1994, p. 159). Dans le travail d'analyse de cette étape, nous nous posons des questions suivantes : *qu'est-ce qui se passe ici? De quoi s'agit-il? De quel phénomène sommes-nous en face?*
- Dans l'étape de la mise en relation, nous commençons à mettre en lien des phénomènes ou des événements observés en nous demandant : *ce que nous avons ici est-il lié avec ce que nous avons là? En quoi et comment est-ce lié?*

- L'étape d'intégration consiste à dégager le problème ou le phénomène en général de la recherche, qui vise à de délimiter l'objet précis d'analyse. Elle fait appel à des interrogations comme : *quel est le problème principal? Nous sommes en face de quel phénomène en général? Notre étude porte en définitive sur quoi?*
- Après avoir saisi le phénomène général, nous poursuivons une analyse au niveau plus abstrait : la modélisation, qui « consiste à reproduire le plus fidèlement possible l'organisation des relations structurelles et fonctionnelles caractérisant un phénomène, un événement, un système, etc. » (Paillé, 1994, p. 174). Nous nous interrogeons sur les questions suivantes : *comment le phénomène se dévoile-il? Quelles sont les propriétés du phénomène? Quels sont les antécédents et les conséquences du phénomène? Quels sont les processus en jeu autour du phénomène?*
- La dernière étape renvoie à la théorisation qui tâche de construire minutieusement et exhaustivement la « multidimensionnalité » et la « multicausalité » du phénomène étudié (Paillé, 1994, p. 153).

Dans cette contribution, nous voulons présenter un des premiers résultats, à savoir un phénomène constaté en communication dans les familles migrantes d'origine de Teochew lors de l'analyse des données empiriques recueillies : le silence. Ce dernier a peu à peu émergé dès la première analyse et à travers l'avancement en va-et-vient progressif entre le terrain et l'analyse. Nous arrivons à synthétiser ce silence en différentes formes et essayons de discuter l'influence de ce dernier dans une perspective communicationnelle et interculturelle.

Le silence : un point de vue communicationnel

Comme ce texte aborde le phénomène du silence dans les interactions entre les parents et les enfants, il nous semble nécessaire de clarifier avant tout cette notion. Dans le dictionnaire *Le Petit Robert* (2014), le silence est défini tout au début comme le contraire du bruit :

absence de bruit, d'agitation; état d'un lieu où aucun son n'est perceptible [et d'autre part, en opposition à la parole comme] fait de ne pas parler; attitude de qqn qui reste sans parler; le fait de ne pas exprimer son opinion, de ne pas répondre, de ne pas divulguer ce qui est secret; attitude de qqn qui ne veut ou ne peut s'exprimer (p. 2372).

Étant un concept multiforme et polysémique (Barbet & Honoré, 2013), le silence possède néanmoins plus de significations qui peuvent être vues soit comme conscientes, soit comme inconscientes selon les différentes circonstances :

[...] acception ... et encore comme agressivité, angoisse de persécution, croissance tranquille, désespoir, distance émotive, expérience d'harmonie, confiance, incapacité à affronter l'anxiété dépressive, intégration, hostilité

paranoïde, paix, refus, retrait, découragement, séduction sexuelle, symptôme d'un empêchement à répéter, soupçon, vide » (Antonelli, cité par Maffei, 2005, p. 15).

Selon Malik (2000), le silence est considéré avant tout comme une réalité bioneurophysiologique. C'est « une condition de survie pour l'organisme » aussi bien qu'« un besoin ontologique vital » (Malik, 2000, p. 1). Le silence est vu également comme une expérience phénoménale : « c'est dans la façon par laquelle l'homme perçoit et sent mystérieuse et inerte-muette l'existence des phénomènes naturels » (Malik, 2000, p. 1). Il se présente sous la forme en même temps d'une dynamique relationnelle, interactive et communicative quand nous parlons du rapport humain au silence. De fait, toute parole provient du silence et y retourne. Le silence constitue donc une partie prépondérante de la parole et de la communication. Comme le souligne la maxime proposée par l'école de Palo Alto : « on ne peut pas ne pas communiquer » (Watzlawick et al., 1972, p. 48), tout comportement possède une valeur de message. Le silence est donc envisagé comme un acte de langage, à savoir un langage non-verbal qui joue un rôle communicatif aussi, voire plus important que la parole dans les interactions humaines (van den Heuvel, 1985). Il importe de ce fait de considérer ce langage non-verbal comme « composant d'un système global de communication établi entre les individus » (Benoît, 2000, p. 2).

Le silence au cours d'une communication possède de multiples formes. Nakane (2007) résume sept formes du silence en communication du niveau micro au niveau macro :

- Les pauses d'intra-tour constituent l'unité la plus petite de silence, qui se produit pendant l'énoncé d'un seul locuteur (Walker, cité par Nakane, 2007).
- Les pauses/écarts (commutation) d'inter-tour ont lieu en marge des tours des locuteurs. C'est le silence qui ne porte pas une force illocutoire ou une signification.
- Il est possible que, au cours des interactions, l'interlocuteur ait l'intention de prendre la parole, mais prenne le temps des pauses ou écarts. Alors que le locuteur et les autres participants interprètent ce silence comme une action illocutoire. C'est la troisième forme du silence : tour-constituant avec la force illocutoire.
- Il existe également le silence temporaire des individus qui ne tiennent pas la parole au cours de l'interaction.
- Le retrait total d'un individu de la parole en interaction compose une autre forme de silence.
- Le silence des participants d'un groupe qui sont constituants d'un événement social ou religieux.

- Le discours supprimé par une force dominante à différents niveaux de l'organisation sociale.

Ces multiples formes de silence accompagnent des interactions interpersonnelles et produisent des sens dissemblables. Certains silences, notamment les microsiles, sont difficiles à percevoir en communication dans la vie quotidienne. Tous ces silences, qu'ils soient micros ou macros, peuvent avoir des fonctions diverses. Il est cependant à noter que le silence ne possède que les fonctions communicatives et interactives dans les situations communicationnelles (Jaworski, 1997).

Selon Nakane (2007), les multiples fonctions du silence en communication peuvent être synthétisées en quatre aspects : cognitif, discursif, affectif et social. Le silence peut jouer un rôle cognitif par exemple comme les pauses, les hésitations et les réflexions au cours du traitement linguistique ou cognitif. Le silence peut également être utilisé d'une manière discursive pour marquer les limites du discours. La fonction affective du silence se manifeste dans la gestion des émotions. Dans l'aspect social, la fonction du silence dans les interactions sociales est variée. Par exemple, nous pouvons employer le silence pour négocier et maintenir la distance sociale aussi bien que renforcer le pouvoir; il peut également être envisagé comme une stratégie de politesse (Brown & Levinson, 1987) pour éviter les confrontations, les situations embarrassantes, la perte de la face, etc.

La complexité et l'ambiguïté du silence dans ses significations, ses formes et ses fonctions montrent une difficulté à le saisir d'une manière univoque. La signification et la fonction du silence doivent donc, selon Gremerius, être « analysées à leur tour et comprises sur la base du contexte global de chaque analyse et de son déroulement » (cité par Maffei, 2005, p. 17).

Trois formes de silence en communication identifiées dans les familles de Teochew

Nous synthétisons trois formes de silence en communication dans les familles migrantes d'origine de Teochew. Ceci peut être catégorisé en deux situations : l'une est hors de la conversation, à savoir le manque de parole et l'autre intervient au cours de la communication. Les silences au cours de la communication se manifestent généralement sous deux formes : d'une part, les silences temporaires des deux générations qui ne maintiennent pas la parole au cours de l'interaction et le retrait total des parents ou des enfants de la parole en interaction, d'autre part.

Le silence hors de conversation : manque de parole

Le silence hors de conversation, à savoir le manque de parole, est constaté à de nombreuses reprises lors de nos entrevues avec les enquêtés. Très souvent, les parents et les enfants trouvent peu de conversation dans la vie quotidienne. Nous fournissons ci-dessous un exemple d'une famille enquêtée :

Exemple 1 : un mardi (jour férié) de 18 heures à 21 heures, nous sommes en visite chez cette famille pour le dîner. Au moment où nous arrivons, le père est en train de cuisiner, la mère est assise à la table dans le salon en regardant la télévision où le journal de BFM est diffusé, alors que la fille est assise sur le canapé avec son portable. Le petit-fils joue aux jeux vidéo dans sa chambre. Dans l'intervalle, la fille traduit la nouvelle qu'elle entend dans la télé pour sa mère :

- La fille (en français) : « Il faut porter obligatoirement le masque à partir du mois d'août en public. »
- La mère (en dialecte) : « Même dans les restaurants? »²
- La fille (en français) : « Je pense que oui. »

Après le dîner, les deux enfants rentrent dans leur chambre. Le père reste dans la cuisine, s'assoit à la table à manger en regardant son portable. La mère reste dans le salon en regardant la télé. À l'exception du repas, chacun fait sa propre activité avec peu de paroles la plupart du temps.

Ce genre de silence, à savoir le manque de parole, constitue un état au quotidien dans ces familles migrantes de Teochew. Dans la majorité des cas, les dialogues courts ne font que fonction d'échanges sur les besoins courants et ils ne trouvent pas beaucoup de sujets communs pour discuter. Des données empiriques synthétisées montrent que ce manque de parole n'est pas en fait un phénomène passager. La communication perd du terrain et le fossé communicationnel se creuse petit à petit entre les parents et les enfants depuis le plus jeune âge de ces derniers. Cela devient plus notable lorsque l'enfant grandit.

Le silence au cours de la conversation

Au cours de la conversation entre les parents et les enfants dans les familles migrantes d'origine de Teochew, deux formes de silences sont distinguées : la première est le silence temporaire des deux générations qui ne maintiennent pas la parole au cours de l'interaction; et la seconde forme de silence est le retrait total des participants de la parole en interaction. Ces silences possèdent souvent différentes fonctions en communication conformément aux situations divergentes.

Exemple 2 : chez la famille Chan. Après le dîner, la mère regarde les séries chinoises dans le salon. Le père regarde les actualités sur son portable en buvant du thé dans la cuisine. La fille passe de sa chambre au salon pour chercher des biscuits dans le placard à manger.

- La mère la critique (en dialecte) : « Tu viens de dire au dîner que tu ne vas pas manger beaucoup, n'est-ce pas? Pourquoi tu manges des biscuits maintenant? »³

- La fille garde le silence en souriant, continue à choisir des biscuits.
- La mère continue à parler (en dialecte) : « Ne mange pas trop. »⁴
- La fille (en français) : « J'en mange un ». Puis elle se hâte d'aller vers sa chambre.

Le silence émergé dans l'exemple 2 montré ci-dessus constitue la première forme de silence en cours de conversation, à savoir le silence temporaire des deux générations qui ne maintiennent pas la parole au cours de l'interaction. Dans ce dialogue, en sachant qu'elle n'a pas tenu sa promesse, la fille a choisi avant tout de ne pas répondre aux questions posées par sa mère. Son silence ici peut être considéré comme un mécanisme d'harmonie qui a pour le but d'essayer d'arrêter ce sujet de conversation et d'éviter des critiques continues de sa mère. La remarque de « ne mange pas trop » par sa mère peut être interprétée comme un consentement tacite sur l'acte de la fille, ce qui permet à celle-ci de reprendre le dialogue avec sa mère.

Une autre forme de silence constatée est le retrait total des enfants ou des parents au cours des interactions dans la vie quotidienne. Fournissant un exemple suivant :

Exemple 3 : mardi (jour férié), vers 20 heures, la fille est entrée dans le salon et a dit à sa mère (en français) : « Denis⁵ m'envoie un message en disant qu'il rentrera vers 21 heures. Il dit qu'il a déjà mangé (dans son restaurant où il travaille). »

La mère (en dialecte) : « Il finit son travail à 19 heures aujourd'hui, n'est-ce pas? Pourquoi il rentre si tard? »⁶

La fille (en français) : « Il dit qu'il va sortir avec son ami. »

La mère (en dialecte) : « Quel ami? C'est certainement le fils de l'avocat. Ils sortent ensemble souvent. Il a menti, il mange certainement avec ce garçon dehors. »⁷

La mère envoie ensuite le message à son grand-fils.

Vers 21 heures, le grand fils rentre.

- La mère lui demande (en dialecte) : « Pourquoi tu ne réponds pas à mon message? »⁸
- Le grand fils dit « bonjour » à nous, puis à sa mère : « Je l'ai pas vu ».
- La mère (en dialecte) : « T'es allé où? Avec qui? T'as mangé? »⁹

Sans répondre à sa mère, il rentre vite dans sa chambre.

Ce genre de silence, à savoir le retrait total au cours de la communication, est marqué aux différentes périodes des relations intergénérationnelles : adolescent/parents et adulte/parents âgés. Nous constatons que dans la période de relations adolescent/parents, ce silence se produit souvent auprès des adolescents. Face aux

critiques et interventions fréquentes des parents, ils ont choisi de ne pas continuer à communiquer. Leurs silences sont considérés non seulement comme un mécanisme d'harmonie, mais aussi un refus de communication. Alors qu'à la période de relation adulte/parents âgés, ce sont souvent les parents qui choisissent de garder le silence une fois qu'ils s'aperçoivent des impatiences de leurs enfants au cours de la communication. Comme des enquêtés de la première génération nous ont dit souvent : « Il ne faut pas parler trop, sinon on va se disputer ». Leurs silences sont donc envisagés plutôt comme un mécanisme d'harmonie dans les relations intergénérationnelles.

Silences en communication : des différences culturelles agissent

Nous essayons maintenant de discuter des causalités de l'émergence de ce phénomène de silence entre ces deux générations dans une perspective communicationnelle et interculturelle selon nos synthèses des données empiriques. En fait, bien que ces deux générations soient géographiquement proches, une grande distance psychologique et culturelle est néanmoins marquée entre eux.

Différents niveaux d'acculturation

Comme nous l'avons présenté, les migrants chinois en France se distinguent par les groupes géolinguistiques. En fait, la pratique des dialectes joue un rôle prépondérant sur la formation de groupe. Comme Kuhn le dit :

Historiquement, les migrants chinois ont plus souvent partagé des affinités compatriotes (dialecte et ville natale) que des affinités nationales en tant que Chinois. Étant un symbole de la ville natale, le dialecte est considéré comme un facteur fondamental pour constituer des communautés chinoises à l'étranger (2008, p. 29).

La plupart des émigrés de Teochew de la première génération se rassemblent dès leur arrivée au Triangle de Choisy dans le 13^e arrondissement en apportant l'ensemble de la culture de Teochew qui se caractérise par une empreinte forte de la culture traditionnelle chinoise : la langue dialectale, la pratique religieuse, la pensée confucéenne, les habitudes de vie, etc. Dans ce quartier chinois, ils travaillent et peuvent trouver presque tous les services du quotidien proposés par leurs compatriotes. Le dialecte de Teochew suffit pour la communication et leur vie ici n'est guère différente de celle qu'ils vivaient auparavant. Comme le souligne Bogardus, spécialiste des minorités ethniques : « Ces groupes souffrent du changement, mais conservent leur forme générale d'une année à l'autre, et dans presque tous les cas, d'une décennie à l'autre, ou pour longtemps » (cité par Gong, 2015, p. 71). En se différenciant de leurs parents qui s'attachent fortement à leur groupe géolinguistique, la situation de la génération descendante qui est arrivée depuis l'enfance ou qui est née sur le sol français est totalement différente. En vivant et étant formés depuis l'enfance dans le système culturel du pays d'accueil, ils s'insèrent quasiment dans la société française.

La culture d'origine s'effondre à partir de la génération descendante, même si la première génération aspire à la transmettre. Les différents niveaux d'acculturation dans le pays d'installation entre ces deux générations sont donc fortement distingués, si bien qu'un fossé générationnel en communication se creuse depuis l'enfance de la deuxième génération.

Langage de communication

L'émergence des silences entre les deux générations relève avant tout du langage en communication. Il est incontestable que le langage est une des fonctions fondamentales de la communication qui permet d'engager les interactions humaines. Le dictionnaire *Le Petit Robert* (2014) le définit comme

un système d'expression et de communication [qui possède] une fonction d'expression de la pensée et de communication entre les êtres humains, mise en œuvre au moyen d'un système de signes vocaux (parole) et éventuellement de signes graphiques (écriture) qui constitue une langue (p. 1427).

Les entretiens, les observations aussi bien que les analyses des données montrent que la communication entre les deux générations se déroule, la plupart du temps, d'une manière hybride-linguistique, comme les exemples que nous avons donnés ci-dessus. Bien que certains de la première génération de Teochew maîtrisent souvent plusieurs langues (le Teochew, le cantonais, le khmer, le mandarin, le français, etc.) en raison de leurs parcours migratoires particuliers, la langue la plus utilisée dans la vie quotidienne est toujours le dialecte.

Témoignage d'un père enquêté :

Pourquoi apprendre le français? Ce n'est pas la peine d'apprendre le français. Je ne comprends que quelques mots français, quelques mots nécessaires pour la vie quotidienne, mais ça suffit. Ici (dans le XIII^e arrondissement), la plupart sont des Teochew, je ne trouve pas de grandes difficultés en communication dans la vie quotidienne. Mes enfants, ils comprennent un peu de Teochew même s'ils ne savent pas le parler. De plus, ma femme traduit pour moi si nécessaire.¹⁰

Alors que pour les enfants qui sont nés en France et formés dans le système culturel français, la langue française est pour eux la langue la plus parlée. Dans leur enfance, les parents leur ont enseigné le dialecte et leur ont imposé de le parler à la maison, mais la pratique de cette langue devient difficile à l'entrée dans la scolarisation et dans la socialisation. Le dialecte n'est utile ni usité dans leurs vies scolaires et sociales. Par conséquent, les enfants ont l'habitude de s'entretenir en français dans la vie quotidienne.

Témoignage d'une deuxième génération enquêtée :

Nous, les deuxièmes générations en France, quand nous avons grandi, nos parents nous ont demandé d'apprendre le français tout de suite puisque la langue maternelle, c'est le français. Pour l'école, c'est le français. Donc, ils n'ont pas insisté pour imposer le Teochew. Le niveau de la langue de Teochew de la grande partie des générations descendantes, c'est le niveau de CP (cours préparatoire), CP c'est vraiment le niveau de six ans.

De ce fait, les échanges entre ces deux générations se déroulent souvent d'une façon hybride-linguistique, à savoir les parents parlent le dialecte et les enfants parlent le français. De plus, ne maîtrisant pas un vocabulaire abondant en français du côté des parents ainsi qu'en dialecte du côté des enfants, il est difficile pour eux d'entamer et d'alimenter de longues conversations, d'exprimer les idées ou les sentiments, ou de faire des blagues qu'elles soient en français ou en dialecte dans la vie quotidienne. La langue en communication devient donc un obstacle de base dans les relations intergénérationnelles dans ce groupe.

Vivre dans deux mondes cognitifs

Comme nous l'avons susmentionné, le langage est avant tout un des fondements de la communication. Il ne se contente pas de jouer le rôle de transmettre les informations; il exprime en même temps une vision du monde (Hall, 1979; Watzlawick, 1978). *L'hypothèse de Sapir-Whorf* qui est proposée par deux anthropologues et linguistes Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf (Whorf, 1940) expose plus précisément la relation entre le langage, la pensée et la culture. Selon les auteurs, le langage est conditionné par la culture et constitue un élément primordial dans la formation de la pensée. Plus précisément, le langage d'une culture organise l'expérience des membres appartenant à cette culture et, de ce fait, influence et forme la façon de penser et la vision du monde des êtres (Whorf, 1956). Les personnes qui sont issues de cultures différentes non seulement parlent des langues différentes, mais aussi habitent cognitivement dans des mondes différents. De ce fait, les silences émergés entre les générations dans ce groupe migrant de Teochew proviennent non seulement de langues maternelles différentes, mais aussi de divergences de vision du monde (telles que la valeur, l'autoperception, l'identité, etc.) qui est déterminée étroitement par leurs langues et leurs cultures différentes. Au cours de nos entrevues, une phrase est mentionnée fréquemment : « Nos parents et nous, nous sommes toujours dans deux mondes ».

En fait, les groupes migrants asiatiques s'attachent beaucoup plus à leurs traditions que les autres groupes migrants en France (Guillon, 1989). Notamment, cet attachement à la culture d'origine (langue, façon de penser, façon de vivre, coutumes traditionnelles, pratiques religieuses ...) est beaucoup plus fort chez les primo-arrivants que chez leurs enfants étant donné leurs différents niveaux d'acculturation dans la société d'accueil. Par conséquent, il est difficile pour les parents et les enfants de ce

genre de famille de posséder la même conception des choses et de trouver des sujets et des intérêts en commun pour communiquer.

Problème d'interprétation

Ces deux visions du monde différentes amènent au niveau du décodage des informations transmises au cours des interactions. S'agissant des interactions humaines, il importe que les messages transmis soient interprétés correctement pour réduire la confusion (Watzlawick, 1978). Néanmoins, ceci est difficile à réaliser dans le cadre interculturel. Comme le dit Watzlawick : « La traduction d'une langue à une autre offre à la confusion un terrain fertile, qui s'étend largement au-delà des erreurs de traduction pures et simples ou des traductions tout bonnement mauvaises » (1978, p. 14). De fait, l'interprétation des messages transmis par une autre langue ne se fait pas simplement de langue à langue, mais de « langue - culture » à « langue - culture » (Ladmiral & Lipiansky, 2015). Edward Hall (1979) a mis en exergue également l'importance du contexte dans le processus de la communication. Selon lui, l'essence de la communication réside dans la compréhension et le partage des significations qui sont portées par les messages, alors que l'interprétation de ces significations est liée étroitement au contexte. Dans ces familles migrantes, la méconnaissance réciproque de la langue et de la culture entre deux générations conduit souvent à des décodages imprécis des messages transmis.

Un exemple que nous fournissons ici concerne les différentes interprétations de l'autorité parentale dans les relations intergénérationnelles. Dans la culture chinoise, les parents se sentent obligés de donner naissance à des enfants, à les éduquer et à leur offrir des aides pour leur vie, qui sont considérées à la fois comme une responsabilité parentale et une réalisation personnelle de la vie des parents (Li, 2011). Comme *Le classique des trois caractères* (Wang, 2009) le dit : « Élever un enfant sans lui donner de l'instruction est la faute du père » (p. 5). Cette responsabilité demeure jusqu'à la fin de leurs vies. De plus, la piété filiale (*Xiaoshun*), qui est une des vertus prépondérantes de la philosophie confucéenne, insiste sur le respect envers les générations ascendantes dans la famille. De ce fait, les parents ont tendance à éduquer strictement leurs enfants en établissant les règles familiales et à leur imposer de les respecter pendant leurs adolescences aussi bien qu'ils s'immiscent dans la vie adulte de leur enfant sur, par exemple : le choix de la formation d'étude ou du métier, le mariage, etc. Cette autorité parentale est envisagée pour les parents comme une responsabilité sociale et une expression d'amour parental. Alors qu'en comparant à la génération descendante de Teochew en Chine continentale qui obéit plutôt à ces exigences et ces interventions, les enfants de Teochew en France les interprètent souvent comme un contrôle unilatéral, une intervention excessive et un manque d'écoute. Les silences et les refus de communication émergent chez les enfants, comme c'est rapporté un des témoignages qui raconte :

Je te l'ai dit, je te l'ai dit, ils ont toujours dit ça, mais ils ne veulent pas écouter. Ce que nous voulons, c'est que, avant de les écouter, nous avons besoin que, la première génération, ils puissent nous comprendre. S'ils ne peuvent pas nous comprendre avant tout, ils ne peuvent pas transmettre les messages qu'ils veulent.

Conclusion

Pour conclure, cette étude concernait le phénomène de silence dans les relations intergénérationnelles au sein des familles migrantes chinoises d'origine de Teochew, qui est synthétisé peu à peu par la méthode d'analyse de la théorisation ancrée dans notre recherche doctorale en cours. Trois formes de silence en communication sont analysées : le manque de parole, les silences temporaires des deux générations qui ne tiennent pas la parole au cours de l'interaction et le retrait total des parents ou des enfants de la parole en interaction. Ces silences en communications intergénérationnelles sont fortement ancrés dans les interactions depuis toujours étant donné un changement culturel et psychologique entre la génération primo-arrivante et la génération descendante. De fait, restant au sein de leur groupe géolinguistique subir faiblement l'influence de nouveaux environnements de la société française. Un fossé culturel et psychologique se creuse donc progressivement entre eux et leurs enfants qui sont en constante intégration dans la société d'implantation. La difficulté de communiquer et l'émergence des silences à cause de nombreux obstacles (tels que la communication hybride-linguistique, les différentes interprétations des discours et les comportements, etc.) provoqués par cette distance sont envisagées comme un état normal dans les interactions.

Notes

¹ En Chine, nous disons proverbialement : « 家丑不可外扬 » (jia chou bu ke wai yang), qui est équivalent comme l'expression française : « Il faut laver son linge sale en famille ». Normalement, les Chinois n'aiment pas partager des affaires mauvaises avec les autres même s'ils sont en relation intimement proche, qui est pour le but de ne pas perdre de la « face ».

² En dialecte : « 在餐馆也需要吗 ? »

³ En dialecte : « 刚刚吃饭的时候你不是说你吃不下很多吗 ? 为什么现在又吃零食 ? »

⁴ En dialecte : « 别吃太多。 »

⁵ Nom fictif du grand frère.

⁶ En dialecte : « 他今天不是7点下班吗 ? 为什么这么晚回来 ? »

⁷ En dialecte : « 哪个朋友？一定是那个律师的儿子，他们经常一起出去。他说谎，他一定是跟那个男孩去外面吃了。 »

⁸ En dialecte : « 你怎么不回我信息？ »

⁹ En dialecte : « 你到哪里了？和谁一起？你吃饭了吗？ »

¹⁰ Traduction de dialecte :

« 为什么学法语？我不学“红毛话”（法语）。我只认识几个简单的法语，生活中经常用到的那几个。这就够了。在这里（13区），大部分都是潮州人，在日常沟通方面我没遇到什么困难。我的小孩，他们虽然不太会说潮州话，但他们能听懂一些。而且如果有需要的话，我的老婆会帮我翻译。 » ²⁸ 养不教，父之过：源自《三字经》

Références

- Barbet, D., & Honoré, J.-P. (2013). Ce que se taire veut dire. Expressions et usages politiques du silence. *Mots*, (103), 7-21. <https://doi.org/10.4000/mots.21448>
- Benoît, D. (2000). La maîtrise du non-verbal dans la relation duelle : mythe ou réalité? *Communication et organisation*, (18). <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.2418>
- Brown, P., & Levinson, S. C. (1987). *Politeness: Some universals in language usage*. Cambridge University Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory*. Aldine Publishing.
- Gong, T. (2015). *Les médias chinois en Europe : communautés ethniques, migrations et politique*. Éditions Panthéon-Assas.
- Guillon, C. (1989). Quelques aspects des problèmes familiaux des réfugiés du Sud-Est asiatique. Dans J.-B. Fournier, J. Ivanoff, & P. Le Roux (Éds), *Actes du colloque : les réfugiés d'Asie du Sud-Est et leur insertion en France* (pp. 129-133). PSU-ECASE.
- Hall, E. T. (1979). *Au-delà de la culture* (trad. M.-H. Hatchuel). Éditions du Seuil.
- Jaworski, A. (Éd.). (1997). *Silence: Interdisciplinary perspectives*. Walter de Gruyter.
- Kuhn, P. A. (2008). *Chinese among others: Emigration in modern times*. Rowman & Littlefield Publishers.
- Ladmiral, J.-R., & Lipiansky, E.-M. (2015). *La communication interculturelle*. Les belles lettres.

Le Petit Robert. (2014). Le Robert.

Li, M. (2011). « Jia » wenhua shijiao xia de qingshaonian daode jiaoyu [L'éducation morale des adolescents dans une perspective de la culture de la « famille »]. *Academinc Journal of Shanxi Provincial Committee Party School of C.P.C*, 24(5), 129-130.

Maffei, G. (2005). Le silence. *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 1(1), 15-28. <https://doi.org/10.3917/cjung.113.0015>

Malik, A. (2000). Le « dire » du silence : les ponctuations émotionnelles et cognitives des interactions. *Communication et organisation*, (18). <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.2413>

Nakane, I. (2007). *Silence in intercultural communication: Perceptions and performance*. J. Benjamins Pub. Co.

Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181. <https://doi.org/10.7202/1002253ar>

Paillé, P. (2009). Qualitative par théorisation (analyse). Dans A. Mucchielli (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (pp. 206-212). Armand Colin.

Pan, L. (2000). *Encyclopédie de la diaspora chinoise*. Les Éditions du Pacifique.

van den Heuvel, P. (1985). *Parole, mot, silence : pour une poétique de l'énonciation*. J. Corti.

Wang, Y., (2009). Sanzijing [Le classique des trois caractères]. Dans Y. Li (Éd.), *Sanzijing, Baijiaxing, Qianziwen, Dizigui [Le classique des trois caractères, Des centaines de noms chinois, Classique des mille caractères, Règles des enfants]* (pp. 1-48). Zhonghuashuju.

Watzlawick, P. (1978). *La réalité de la réalité*. Éditions du Seuil.

Whorf, B. L. (1940). *Science and linguistics*. Technology Review.

Whorf, B. L. (1956). *Linguistique et anthropologie : essai* [trad. C. Carme]. Denoël/Gonthier.

Pour citer cet article :

Guo, J. (2023). Une théorisation ancrée pour comprendre la communication intergénérationnelle : une étude de migrants chinois de Teochew en France. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 146-161.

Jiahong Guo est doctorante en Sciences de l'information et de la communication (SIC) au laboratoire du LERASS-CERIC EA 827 de l'Université Paul-Valéry Montpellier III. Ses domaines de recherche portent sur la communication interpersonnelle, l'interculturalité, les relations intergénérationnelles.

Pour joindre l'autrice :
guojiahong91@gmail.com

La théorisation comme recontextualisation des dynamiques motivationnelles psychosociales : le cas de la non observance des techniques respiratoires dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque

Claire Noy, Docteure en Sciences de l'information et de la communication
Université Montpellier 3, France

Fabrice Giraudet, Diplôme d'état en kinésithérapie
Centre hospitalier Universitaire de Montpellier, France

Résumé

En tant que soignant au C.H.U. de Montpellier et enseignante chercheuse en communication, nous avons travaillé sur la problématique de la non observance des techniques respiratoires dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque à moyen et long terme. De nombreuses études quantitatives montrent l'intérêt de ces techniques respiratoires pour ce type de rééducation. De nombreux tests tels que BCO, test de motivation, permettent aussi de donner des indices généraux sur les causes de la non observance des patients ayant une pathologie cardiovasculaire chronique, toutefois, il ne nous permettait pas de comprendre le patient et de saisir ce qui pouvait le rendre acteur de sa rééducation. Dès lors nous avons pris le pari d'entrer dans une approche compréhensive et de mettre en place une méthodologie qualitative pour tenter de comprendre les raisons de cette non observance. Ainsi nous avons organisé des enquêtes qualitatives et conçu un livret (carnet de bord) d'accompagnement suite à la première phase d'enquêtes. Ce qui a été très riche et de voir comment la résolution de ce type de problématiques mais aussi l'approche choisie, nous a amené à sortir du schéma classique hypothético-déductif souvent préféré en paramédical, pour entremêler plusieurs compétences et plusieurs disciplines pour lire les résultats recueillis et proposer des solutions propices à une optimisation de l'observance chez ces patients.

Mots clés

OBSERVATION, MOTIVATION, COMPRÉHENSION, PROJET, ACCOMPAGNEMENT

Introduction : Genèse du projet

En tant que kinésithérapeute au C.H.U. de Montpellier et enseignante chercheuse en communication, nous avons travaillé sur la problématique de la non observance des

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 162-175.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

techniques respiratoires dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque à moyen et long terme. De nombreuses études quantitatives montrent l'intérêt de ces techniques respiratoires pour ce type de rééducation. De nombreux tests tels, que BCO, test de motivation, permettent aussi de donner des indices généraux sur les causes de la non observance des patients ayant une pathologie cardio-vasculaire chronique. Les kinésithérapeutes ne comprenaient pas cette non observance des techniques respiratoires. En effet cette prise en charge paraît indispensable pour la santé du patient. Pourquoi ce dernier ne s'engage-t-il pas à suivre le protocole indiqué?

Cette recherche, associant un kinésithérapeute et une enseignante chercheuse en communication, nous a demandé de réinterroger nos pratiques et nos analyses, de les partager, de les expliciter, de les justifier aussi parfois.

Ainsi, notre intervention tente de mettre en tension nos approches pour réfléchir à la portée de la théorisation ancrée d'une part, mais aussi d'optimiser, par cette approche, la relation soignant /patient. C'est ce dialogue que nous aimerions partager.

Contextualisation de l'étude et protocole de recherche-action

Le service de réhabilitation cardiaque reçoit des patients externes. Les séances sont soit collectives soit individuelles. Elle est orientée pour des patients atteints de pathologies coronaires qui ont subi soit un pontage soit une angioplastie. Elle se déroule sur une période de quatre semaines à raison de cinq séances par semaine. Chaque séance est composée de quarante-cinq minutes de gymnastique et de quarante-cinq minutes de travail sur ergo-cycle ou tapis de course. L'activité gymnique est constituée d'exercices respiratoires, d'étirement, de renforcement musculaire et d'exercices de gainage. L'activité d'endurance se déroule sur tapis de course et ergocycle pendant une durée de trente minutes.

La problématique de l'observance

Suite à ces quatre semaines de prise en charge, l'observance des exercices est indispensable. L'observance thérapeutique est une notion incontournable dans les pathologies chroniques. Car une observance trop réduite a des conséquences sur l'évolution de la maladie. En deçà d'un seuil, le traitement devient inefficace ce qui veut dire des dépenses inutiles et un risque augmenté de récurrence ou d'aggravation de la maladie. Cependant l'observance n'est pas seulement un résultat, c'est avant tout un processus. De nombreux cofacteurs sociaux, comportementaux, émotionnels, et cognitifs peuvent l'influencer. C'est ce qui rend complexe la prise en charge de ce type de pathologies et demande une collaboration multidisciplinaire. Du mode paternaliste, où le patient obéit, le système de santé s'est orienté autour d'une alliance entre le patient et les soignants. Le patient est devenu l'acteur principal de sa santé. Le mot initial « compliance » a été remplacé au début des années 2000 par le concept d'observance induisant dans le même temps l'idée la non-observance. Ainsi notre

travail tente d'appréhender la non observance du point de vue du soigné et non du soignant.

Notre positionnement en recherche-action

Nous positionnant dans la recherche-action, nous avons fait un va-et-vient entre le terrain et la recherche, nous amenant à tester de nouveaux supports suite aux premiers résultats. En effet, comme nous l'avons annoncé dès le départ, cette recherche s'inscrit dans une démarche qualitative et nécessite donc une approche empirico-déductive. Cette approche demande que ce soit l'exploration de terrain qui fasse émerger les problèmes ou du moins des axes de recherche. Ainsi contrairement à une démarche hypothético-déductive, nous sommes partis des perceptions et attentes des patients pour tenter de construire un programme optimisé et motivant de rééducation cardiaque.

Les différentes étapes de compréhension et d'évolution de notre recherche-action sont :

1. Étape 1 : évaluation du suivi du protocole de « Cohérence Cardiaque » pendant la réhabilitation cardiaque.
2. Étape 2 : entretiens qualitatifs individuels et 1^{er}s résultats sur la perception des techniques respiratoires des patients en réhabilitation cardiaque.
3. Étape 3 : conception d'un livret de suivi des exercices respiratoires et nouveaux résultats sur la perception des techniques respiratoires des patients en réhabilitation cardiaque.
4. Étape 5 : enquête téléphonique et 2^{ème} analyse sur le taux d'observance suite à la mise en place du livret et de la formulation d'objectif.

Positionnement constructiviste et approche compréhensive

Il nous a semblé important d'introduire des méthodologies qualitatives et d'amener l'objet de recherche vers une théorisation ancrée afin de comprendre le patient, sa perception de sa pathologie, d'abord, mais aussi de l'importance de la rééducation. En effet les enquêtes quantitatives citées plus haut, montraient indéniablement les résultats positifs de la réhabilitation, mais ne nous permettaient pas de comprendre le patient et de saisir ce qui pouvait le rendre acteur de sa rééducation. Dès lors nous avons pris le pari d'entrer dans une approche compréhensive et de mettre en place une méthodologie qualitative pour tenter de comprendre les raisons de cette non observance. Ainsi nous avons organisé des enquêtes qualitatives et conçu un livret (carnet de bord) d'accompagnement suite à la première phase d'enquêtes. Ce qui a été très riche est de voir comment la résolution de ce type de problématiques mais aussi l'approche choisie, nous ont amenés à sortir du schéma classique hypothético-déductif souvent préféré en paramédical, pour entremêler plusieurs compétences et plusieurs disciplines pour lire les résultats recueillis et proposer des solutions propices à une optimisation de l'observance chez ces patients au travers du protocole de la théorisation ancrée.

La théorisation ancrée est, pour rappel, un traitement qualitatif, progressif et itératif des données qui s'organise en six étapes :

1. Codification
 2. Catégorisation
 3. Mise en relation
 4. Intégration
 5. Modélisation
 6. Théorisation
- **Phase 1 : entretiens individuels** auprès de 15 patients en stage de réhabilitation cardiaque au mois de novembre.
 - **Phase 2 :** proposition d'un **carnet d'accompagnement** aux exercices respiratoires lors d'un programme de réhabilitation cardiaque à un groupe de 13 patients au mois de janvier.
 - **Phase 3 : enquête téléphonique** sur la réalisation des exercices respiratoires quatre semaines après la réhabilitation.
 - Le traitement des données qualitatives recueillies a été fait en utilisant le **logiciel Nvivo**, permettant de coder et de catégoriser les récurrences dans les réponses données.

L'étude s'est donc déroulée dans le service de réhabilitation cardiaque du CHU de Montpellier de septembre à mars dans le centre dans lequel des exercices respiratoires de « cohérence cardiaque » sont systématiquement proposés.

Un dialogue constructif sur nos protocoles scientifiques et notre positionnement de chercheurs

Cette volonté d'apporter un regard empirico-inductif sur cette problématique de santé, souvent traitée dans une démarche hypothético-déductive du soin, nous a amenés à partir de l'acteur et à appréhender la non observance du point de vue du soigné et non du soignant.

Cette recherche nous a permis de mieux saisir le processus proposé par la théorisation ancrée, ses points forts et peut-être ses biais.

La recherche visait à comprendre la non observance des patients mais surtout à proposer des dispositifs visant à l'améliorer. Nous réfléchissons, ainsi sur la portée de chaque étape et sur notre investissement dans la recherche, en tant que kinésithérapeute et en tant que communicante.

Le codage des données : du verbatim au prisme de la discipline?

La théorisation ancrée est une approche qui précise un phénomène donné à partir de l'observation systématique des cas ou des situations qu'elle considère comme des instances de ce phénomène (Laperrière, 1997).

Déjà, dans la partie de codage, déjà il est nécessaire de commencer à trier afin d'ensuite catégoriser.

Alors que le prisme du kinésithérapeute organiserait plutôt les codes autour de l'effort, des techniques, des douleurs, de l'activité, le prisme du chercheur constructiviste va plutôt lui s'orienter vers les perceptions, attentes et projets des patients.

1. le kinésithérapeute sélectionne dans les verbatims des patients et travaille à partir de ces derniers avec une focalisation sur l'activité respiratoire et de la réhabilitation.

Exemples de codes repérés : *mal-être, douleur, désintérêt, besoin d'accompagnement, guidance technologique, performance, baisse du stress, efforts, difficultés à tenir sur le temps demandé, respiration pour l'exercice physique...*

2. Le chercheur constructiviste lui, repère les verbatims relevant des ressentis et perceptions des patients, dans les expériences qu'ils relatent.

Exemples de codes repérés : *mal-être, désintérêt, besoin d'accompagnement, guidance technologique, confiance en soi, bien-être, baisse du stress, pas le temps, crainte de mal faire, solitude, expérience similaire, aucun ressenti...*

Les deux regards posés sur les données sont semblent-ils subjectifs quant aux intentions de recherche portées et relatifs à leur discipline mais restent ancrés dans les données recueillies et n'interprètent ni n'induisent des résultats. Les codes- chevilles (codes qui semblent montrer une idée, un phénomène) et les codes centraux (qui semblent faire émerger des points intéressants à analyser) s'ancrent indubitablement dans le corpus recueilli mais sont sélectionnés par nos focales disciplinaires.

Ainsi, là où le kinésithérapeute mettra, par exemple, un code central « *difficultés et douleur* », le communicant choisira plutôt « *besoin d'accompagnement* ».

Dès lors, notre propos vise à montrer que notre investigation dans le corpus recueilli se construit, dans cette démarche de théorisation ancrée, dès la codification et plus spécifiquement à travers l'émergence de codes centraux et chevilles. Ceci reste un constat et n'enlève rien à l'importance de cette étape de codification, garante de la scientificité de la recherche par la mise en évidence des récurrences.

- *Douleurs et difficultés à l'effort.*
- *La respiration, complémentaire à l'activité.*
- *Crainte de mal faire et de se faire mal.*
- *Importance d'accompagnement.*
- *Besoin d'évaluation.*
- *Importance d'indicateurs de performance.*
- *Pouvoir refaire une activité comme avant.*
- *Peur de la récurrence.*

Le regard de la communicante s'est plus focalisé sur les motivations des patients afin de comprendre pourquoi malgré des points aussi positifs que l'amélioration du bien-être ou de la confiance en soi, les patients ne continuaient pas les exercices respiratoires à court et moyen terme. Un autre point important que le kinésithérapeute n'a pas sélectionné s'avère l'expérience préalable

- *Relation à l'activité physique et au corps modifiés.*
- *Difficulté à se projeter dans l'avenir.*
- *Envie d'être comme avant.*
- *Crainte de mal faire et de se faire mal.*
- *Besoin de relation avec les soignants et patients.*
- *Réadaptations à la vie quotidienne.*

La construction et la consolidation des catégories sont des activités extrêmement importantes, dont les répercussions se feront sentir jusque dans l'écriture finale. Chacune des catégories d'une analyse par théorisation ancrée porte en elle une description riche et une analyse fine d'un aspect important de la réalité étudiée (Paillé, 1994, p. 167).

Effectivement nous pouvons voir que les deux formes de catégorisation amènent à un aspect important de la réalité étudiée mais en même temps décontextualise une partie de la problématique. Ainsi nous nous demandons si le prisme disciplinaire dans lequel se trouve chaque chercheur ne risque parfois pas d'amputer une partie de la réalité fondamentale pour l'acteur; d'où l'intérêt de proposer des études pluridisciplinaires mettant en lumière plusieurs facettes du problème.

Fern (2001) a colligé des données empiriques à ce propos : en entretien de groupe, les participants produisent moins (30 %) d'idées et celles-ci sont de moins bonne qualité qu'en entretien individuel. Il rapporte certaines études qui montrent que des entretiens individuels précédant des

entretiens de groupe produisent des données plus diversifiées que l'ordonnement contraire (Baribeau & Germain, 2010, p. 34).

Le focus group peut être ici une étape différente permettant à la catégorisation de ne pas se baser uniquement sur la créativité et l'esprit de synthèse du chercheur mais de travailler avec les différents de personnes ayant répondu aux entretiens individuels. Le focus group est souvent réalisé au départ pour tenter d'avoir une vision commune d'une situation.

Dans le stade de la catégorisation, elle peut être ce que l'on appelle plus globalement un métaplan c'est-à-dire cette capacité à mettre ensemble. C'est pourquoi le focus group paraît être important à ce stade pour que les interviewés participent à la mise en relation et pour que justement notre empreinte disciplinaire et théorique n'induisse pas de manière trop forte la compréhension générale *de ce qui se passe?* Ce processus itératif cher à la théorisation ancrée peut ici être indubitablement une valeur ajoutée pour continuer à ancrer l'avancée de l'analyse dans les pratiques et perceptions des acteurs. Finalement on pourrait se demander si la différence entre la mise en relation et la modélisation, ne trouverait pas toute sa pertinence, dans cette reconstruction du sens de la situation par les acteurs, à partir des catégories créées par les chercheurs.

La mise en relation : une recontextualisation au prisme de la discipline?

Le travail de mise en relation va viser, à partir de maintenant, à documenter des liens, à compléter l'examen vertical du corpus par une analyse transversale, à déceler, dégager, expliciter le motif derrière la forme, bref à reconstruire l'événement, l'expérience, la trajectoire (Paillé & Mucchielli, 2016).

Pour continuer à illustrer notre propos, à partir de ce cas, nous avons pu, en associant nos points de vue et nos catégories, proposer une mise en relation des catégories afin de mettre en place une première recontextualisation de ce « qui fait sens » pour le patient et surtout d'une compréhension du pourquoi de la non observance des techniques respiratoires.

Cette première mise en relation nous a permis de recentrer notre propos sur le projet du patient et sur ce qu'il pouvait mettre en place. Les deux besoins, d'accompagnement et de sécurité ont, dès lors, émergé de cette mise en relation, permettant un début de compréhension des réseaux de la non observance des exercices dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque. Ainsi une discussion du soignant sur les objectifs que chaque patient pouvait imaginer atteindre a été proposée.

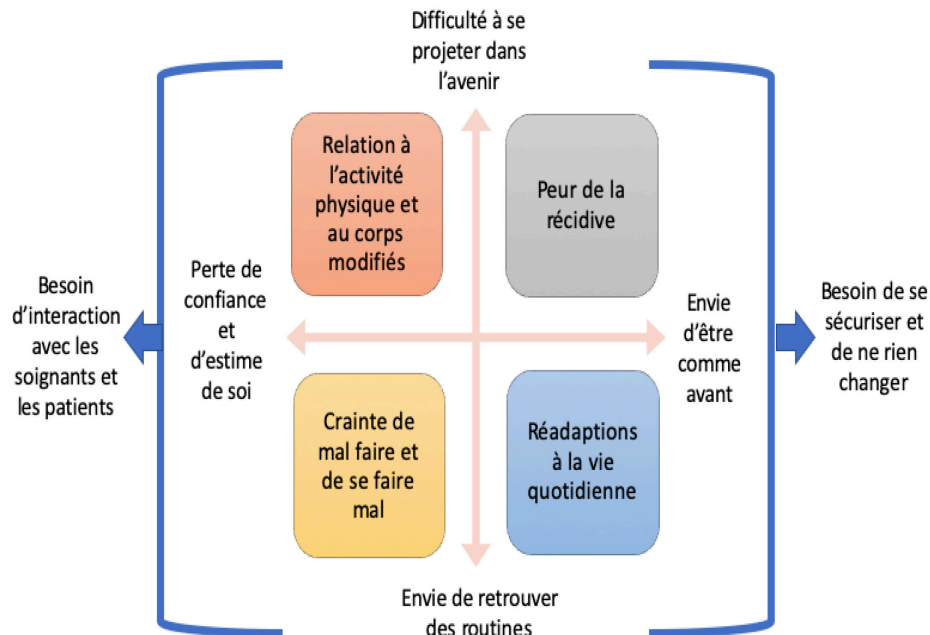


Figure 2. Mise en relation des catégories et émergence de sens.

La théorisation : de la traduction théorique au prisme des dynamiques motivationnelles psychosociales?

Or qu'est-ce que théoriser? C'est dégager le sens d'un événement, c'est lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, c'est renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant différemment en lumière. En fait, théoriser, ce n'est pas, à strictement parler, faire cela, c'est d'abord aller vers cela (Paillé, 1994, p. 149).

Une traduction théorique s'avère nécessaire à ce stade afin de recentrer nos propos sur les perceptions, attentes et motivations des patients dans une perspective psychosociale. Suite à la mise en relation, nous avons posé la question « *Pouvez-vous me formuler un objectif que vous avez personnellement envie d'atteindre?* ».

Les réponses des patients, sur les objectifs principaux de leur présence en réhabilitation, mettent en avant deux éléments motivationnels qui sont *l'amélioration de leurs qualités physiques et redevenir comme avant. Mais aucune volonté de changement.*

Cette analyse des données nous a permis de comprendre que ce n'était pas les exercices en tant que tels qui étaient en cause, mais essentiellement un problème de motivation et de refus au changement. La recontextualisation devait aussi se comprendre dans les dynamiques motivationnelles psychosociales. Pour cela, la théorie des motivations (TAD) et celle de l'auto-efficacité (Bandura), nous ont permis de mettre en place une perspective proactive d'aide et d'accompagnement à l'observance des techniques respiratoires propice à une véritable réhabilitation cardiaque sur le moyen et long terme.

Les résultats du recueil de données que nous avons obtenus à travers le carnet, mettent en évidence que, malgré la présence des facteurs de plaisir, d'intérêt, de compétences, seulement la moitié des patients continue à pratiquer les exercices respiratoires à quatre semaines de la réhabilitation. La pratique des exercices respiratoires est liée dans la majorité des cas à la pratique d'exercice physique.

Lors de la première et deuxième phase d'étude, quinze patients sur vingt-huit n'envisagent pas de continuer les exercices respiratoires seuls. Sur les treize autres, la pratique est associée à l'activité physique, à la présence de kinésithérapeute, à une séance collective ou à des objets connectés tels que montres connectées ou applications. Enfin, notons que 60 % des patients ayant rempli les carnets voient des *contraintes à la réalisation de cette pratique*. Elles reposent sur le fait que les patients ont besoin d'être soit seul soit en groupe, qu'ils n'y pensent pas, ou que le cadre familial ne s'y prête pas.

La théorie de l'autodétermination (TAD) de Deci et Ryan (2000) nous a paru être la plus pertinente pour construire notre grille de réflexion. La TAD peut être appliquée dans de nombreux domaines tels que le travail (management), le sport, ou la santé.

La théorie de l'autodétermination (TAD; e.g., Deci et Ryan, 2000, 2002, 2008a) est une théorie de la motivation humaine qui apporte un éclairage à ces différentes questions. [...] Elle propose une approche plus qualitative, reconnaissant l'existence de différents types de motivation dont les conséquences affectives, cognitives ou comportementales ne sont pas équivalentes. [...] la TAD adhère au postulat « organismique » selon lequel les êtres humains sont des organismes actifs, naturellement portés vers le développement, la maîtrise des défis issus de l'environnement, l'actualisation de leurs potentialités, et l'intégration des nouvelles expériences dans un moi cohérent et unifié. Autrement dit, selon la TAD l'engagement dans des activités qui présentent un défi à surmonter, l'exercice et le développement de ses capacités, la recherche de liens sociaux, l'intégration des expériences dans une unité relative du moi, sont

des capacités innées qui participent d'un dessein adaptatif des organismes humains (Ryan & Deci, 2002). (Sarrazin et al., pp. 274-275.)

Cette théorie nous intéresse car, travaillant avec l'idée que le patient doit être acteur de sa rééducation, ce premier postulat organismique concorde avec le cadre dans lequel s'insère la réhabilitation cardiaque et son observance.

Ce qui nous interpelle dans le cadre de ce travail, sont les perspectives que nous offre la TAD (Théorie de l'autodétermination) qui propose une gradation de comportements autodéterminés en fonction du type de motivation animant l'individu.

Trois types de motivations : intrinsèque, extrinsèque et l'absence de motivation, l'amotivation, sont proposés.

Nous nous intéresserons aux différents éléments influençant la motivation intrinsèque et extrinsèque, sachant que nous souhaitons amener le patient à tendre vers une motivation intrinsèque. Elle est la forme de motivation qui conduit à des comportements autodéterminés et, si elle est présente dans une activité, garantit une pratique régulière. Cette motivation intrinsèque (MI) s'observe quand l'individu réalise une activité pour la satisfaction qu'elle lui procure en elle-même, et non pour une conséquence quelconque qui en découlerait. L'engagement est spontané, nourri par l'intérêt, le plaisir, la satisfaction, la curiosité ou le défi que véhicule l'activité. Les prototypes des activités qui génèrent ce type de motivation sont les passe-temps ou les activités de loisir.

Dans la terminologie de Decharms et Carpenter (1968), quand les gens sont motivés intrinsèquement, ils perçoivent un lieu de causalité interne : ils se sentent « à l'origine » des comportements qu'ils réalisent. La motivation extrinsèque (ME) correspond pour sa part, à tout engagement dans une activité afin d'atteindre un but, un résultat, une récompense ou ne pas être puni. Les individus sont supervisés par la personne offrant la récompense attendue. Si elle est ressentie comme informationnelle, elle peut augmenter le sentiment de compétence et agir positivement sur la motivation intrinsèque. Si la récompense est vécue comme ayant un effet contrôlant, elle baisse la motivation intrinsèque. En examinant nos résultats, nous avons constaté que ces deux types de motivations étaient présents dans nos enquêtes.

Dans le champ de la motivation extrinsèque, nous retrouvons les objectifs de participation à la réhabilitation cardiaque. Le premier objectif, cité par dix-sept patients sur vingt-huit, est *d'améliorer leur capacité physique*. Les quatre semaines de pratiques physiques vont permettre au patient de sentir et de vérifier par des informations quantitatives comme sa fréquence cardiaque, son niveau de d'intensité d'effort, l'amélioration de sa condition physique. Ce biofeedback informationnel renforce la motivation des patients à pratiquer. À l'inverse, pour les exercices respiratoires, cette notion d'amélioration des capacités physiques est présente uniquement dans les attentes de trois patients. Ils sont perçus comme un outil, une aide

pour récupérer d'un effort physique. Le troisième objectif, mentionné dans le carnet d'accompagnement, est la *peur de la récurrence*. Elle est cochée par un patient sur deux. L'atteinte de cet objectif est difficilement prévisible. Les risques de récurrences peuvent être dépendants de l'adhésion du patient au traitement et aux recommandations médicales et paramédicales, mais pas seulement.

Dans le champ de la motivation intrinsèque, la raison principale à la pratique d'exercices respiratoires, citée par dix patients sur vingt-cinq, est le *besoin de détente et de bien-être* avec une notion de *plaisir* associée. Cependant l'engagement spontané ne semble pas présent durant la réhabilitation puisque la pratique personnelle s'avère quasiment inexistante.

Si nous synthétisons à la fois les paramètres qui ressortent de nos enquêtes auprès des patients et les facteurs qui paraissent jouer sur la motivation de ces derniers, les trois piliers pouvant permettre de l'améliorer grâce à l'intervention du kinésithérapeute sont : l'autonomie, la personnalisation, l'accompagnement. Nous arrivons ainsi à cette modélisation de la Figure 3.

Conclusion

« La théorisation ancrée vise d'abord l'élaboration d'une théorie, certes enracinée dans la réalité empirique, mais n'en constituant pas une description » (Laperrière, 1997, p. 309). La démarche s'intéresse également aux processus sociaux fondamentaux qui sous-tendent le phénomène à l'étude. Cette théorie a pour unité d'analyse les incidents ou les problèmes concrets reliés à la dynamique des phénomènes psychologiques ou sociaux tels que vécus par les acteurs dans une situation exemplaire (Katambwe et al., 2014).

Cette analyse qualitative a permis de :

- Changer le regard du patient en le rendant acteur de sa santé.
- Changer le regard du soignant en mettant le patient, ses perceptions, ressentis et motivations au centre du programme de réhabilitation.
- Mettre en place des nouveaux outils pour accompagner les patient(e)s dont une application qui permet de continuer à accompagner le patient et de créer des espaces d'échange et de partage.

Les récits des patients, l'accompagnement sur la formulation des objectifs, l'écoute ont permis de repositionner l'observance, non pas comme une nécessité médicale mais véritablement comme un projet de vie à construire. Cette évolution n'a pu être possible que grâce au recueil qualitatif et à la compréhension de ce qui fait sens pour le patient, acteur de sa réhabilitation. Les enquêtes qualitatives nous ouvrent ainsi des perspectives propices à une meilleure prise en charge et accompagnement du patient.

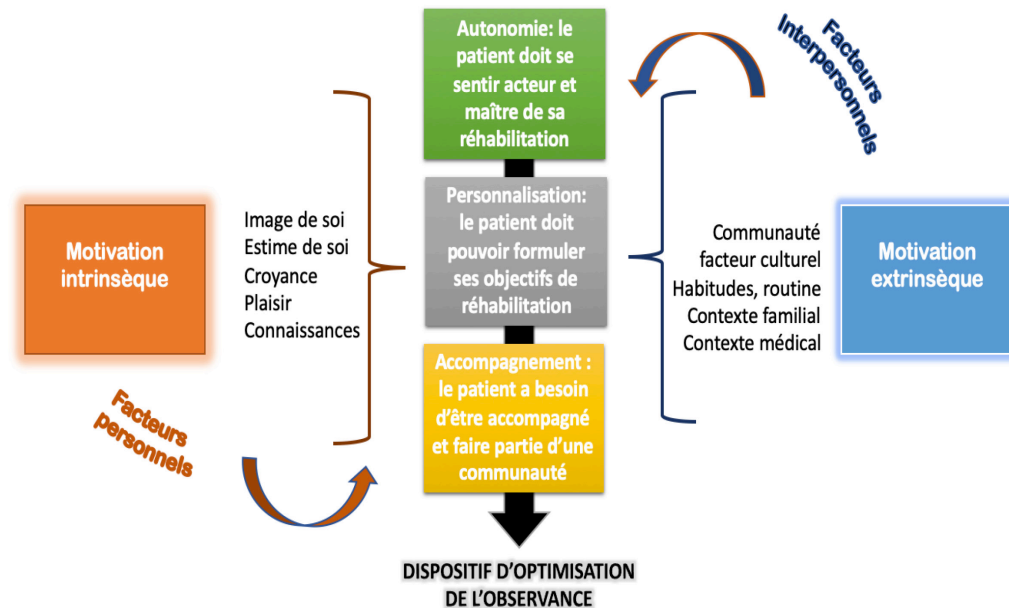


Figure 3. Perspectives pour l'optimisation de l'observance des exercices respiratoires.

Références

- Baribeau C., & Germain M. (2010). L'entretien de groupe : considérations théoriques et méthodologiques. *Recherches qualitatives*, 29(1), 28-49.
- Decharms, R., & Carpenter, V. (1968). Measuring motivation in culturally disadvantaged school children. *The Journal of Experimental Education*, 37(1), 31-41.
- Deci, E., & Ryan, R. (2000). The « what » and « why » of goal pursuits: Human needs and the self-determination of behavior. *Psychological Inquiry*, 11(4), 227-268.
- Katambwe, J., Genest, K., & Porco, B. (2014). Approches méthodologiques et objets d'induction organisationnels : la pertinence d'une stratégie de recherche multiétagée. *Approches inductives*, 1(1), 239-268. <https://doi.org/10.7202/1025752ar>

- Laperrière, A. (1997). La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches. Dans J. Poupard, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 309-339). Gaëtan Morin.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181. <https://doi.org/10.7202/1002253ar>
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). La mise en place d'une théorisation. Dans P. Paillé, & A. Mucchielli (Éds), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (pp. 379-410). Armand Colin.
- Sarrazin, P., Pelletier, L., Deci, E. L., Ryan, R. M. (2011). Nourrir une motivation autonome et des conséquences positives dans différents milieux de vie : les apports de la théorie de l'auto-détermination. Dans M. Krumm, & C. Tarquinio (Éds), *Traité de psychologie positive* (pp. 273-312). De Boeck.

Pour citer cet article :

Noy, C., & Giraudet, F. (2023). La théorisation comme recontextualisation des dynamiques motivationnelles psychosociales : le cas de la non observance des techniques respiratoires dans le cadre d'une réhabilitation cardiaque. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 162-175.

Claire Noy est Maîtresse de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'I.T.I.C., à l'Université Montpellier 3 et chercheuse au laboratoire CERIC LERASS. Elle s'intéresse au positionnement et appropriation des dispositifs communicationnels scientifiques et pédagogiques et tente par une approche compréhensive d'en comprendre les usages et pratiques.

Fabrice Giraudet est masseur kinésithérapeute au Centre hospitalier Universitaire de Montpellier. Il a pour intérêts de recherche, l'éducation thérapeutique du patient en général et l'observance à moyen et long terme des exercices et pratiques conseillés par les soignants en particulier.

Pour joindre des auteurs :

claire.noy@univ-montp3.fr

f-giraudet@chumontpellier.fr

Comment décrire les savoirs des sciences sociales en milieux militants? Pour de nouveaux récits entre le champ Sciences, techniques et société et la science politique

Antoine Lalande, Doctorant

Sorbonne Université, France

Résumé

En s'appuyant sur une enquête en cours portant sur les réseaux de sociabilités d'un bar de l'Est parisien, cette contribution entend discuter les conditions d'une synthèse disciplinaire entre le champ Sciences, techniques et société (STS) et science politique dans la perspective d'aborder des savoirs en lien avec les sciences sociales dans les milieux militants. Sans partir de définitions préconstruites de ce que sont ces savoirs et en étant attentif à la façon dont les « sciences sociales » et le « politique » peuvent se repeupler depuis le terrain, l'enquête propose alors de réaliser cette synthèse depuis « le bas » afin de décrire et de penser une écologie des savoirs au sein des recompositions de la gauche radicale française héritées des années 1990-2000.

Mots clés

SAVOIRS, SCIENCES SOCIALES, SCIENCES TECHNIQUES ET SOCIÉTÉ (STS), SCIENCE POLITIQUE, SYNTHÈSE

Introduction

Cette contribution souhaite interroger les conditions d'une synthèse entre le champ Science, techniques et société (STS) et la science politique à partir de situations d'enquête rencontrées sur mon terrain de recherche doctorale : Le Lieu-Dit. Créé en 2004 par Hossein Sadeghi, actuel gérant du lieu, ce bar-restaurant de l'Est parisien a depuis ses origines la particularité d'accueillir et d'organiser divers événements gratuits et libres d'entrée (débats politiques, présentations de livres et de revues, réunions militantes, etc.). Lié à la recomposition de la « gauche radicale » française du tournant des années 1990-2000, le lieu vise également à rassembler un public hétérogène composé de chercheurs et chercheuses engagées, de militants et militantes politiques, d'éditeurs et d'éditrices, d'habitants et d'habitantes du quartier ou encore de syndicalistes. Ainsi, le Lieu-Dit¹ se veut être plus largement un lieu d'échange et de confrontation de savoirs où des sciences sociales sont notamment discutées au-delà des

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 176-189.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

frontières et des normes académiques. Depuis maintenant trois ans, en explorant ces réseaux d'interconnaissances (Beaud & Weber, 1997), une des problématiques principales de mon enquête consiste alors à expliciter les conditions de construction de ce lieu en un terrain d'étude des savoirs des sciences sociales en milieux militants.

Depuis ses débuts, l'enquête se confronte en effet à un problème majeur : comment stabiliser concrètement ce qui relève des « sciences sociales » sur le terrain ? Cette confusion se fait surtout ressentir en ce qu'il est particulièrement difficile de pouvoir délier ce qui a trait à ces sciences d'une part, et ce qui a trait au politique d'autre part. Pour cause, du fait de son histoire et de son public, Le Lieu-Dit constitue un lieu hybride (Siméant, 2002) où les frontières entre science et politique sont difficilement tenables. Afin de rester fidèle aux situations vécues sur ce terrain, mon travail ne cherche donc pas à produire une description qui séparerait ces réalités emmêlées. Il s'agit au contraire de raconter leur enchevêtrement (Tsing, 2017) en convoquant deux ensembles disciplinaires qui ont respectivement œuvré à étudier les sciences et le politique. C'est donc dans la perspective de construire un objet de recherche à part entière que la question d'une synthèse disciplinaire intervient dans mon travail. Cette opération, qui traduit la « quête d'une identité entre la substance, création de la nature, et le produit, résultat de l'art » de celui ou celle qui la pratique (Laszlo, 1999, p. 898), invite alors à s'interroger sur la façon dont des disciplines et des réalités empiriques, qui se rapportent aux « sciences » et au « politique », peuvent favoriser l'émergence d'un objet de recherche susceptible de conserver cet enchevêtrement hybride.

Cette question implique alors de considérer l'enquête comme étant une activité essentiellement descriptive (Geertz, 1998), dans la mesure où celle-ci traduit en effet une chaîne d'écritures (Céfaï, 2010) qui se prolonge à différents moments de l'investigation. De ce point de vue, les disciplines interviennent alors surtout lorsque l'enquêteur ou l'enquêtrice se trouve à son « cabinet de travail » (Le Marec, 2002, p. 32), soit le lieu de l'enquête où celui ou celle-ci tente de maîtriser ses matériaux après s'être à l'inverse laissée modeler par le terrain, temps et lieu de l'enquête où l'observateur ou observatrice maîtrise par principe très peu de chose. Au cabinet de travail, les disciplines apparaissent donc comme des appareils discursifs (Foucault, 1971) qui, au même titre que les concepts, « ont pour vocation d'organiser un ensemble de phénomènes, de définir les questions pertinentes à son sujet et le sens des observations qui peuvent y être effectuées » (Stengers, 1987, p. 11). En ce sens, les disciplines constituent de puissantes trames narratives qui permettent de raconter l'enquête. Pour autant, celles-ci ont également pour caractéristique de progressivement s'abstraire des conditions historiques de leur production, ce qui leur délègue un certain « pouvoir » de description (Stengers & Schlanger, 1991) qui s'inscrit à l'encontre d'un principe d'irréductibilité des phénomènes observés sur le terrain (Schwartz, 2011). En effet, dans l'enquête, l'objet recherché ne pré-existe pas à l'observation, mais se

construit au fil de l'observation elle-même, dans le rapport inductif et réflexif que le chercheur ou la chercheuse entretient avec son terrain. C'est donc en ce sens que l'enquête s'assume comme un exercice qui consiste à « résoudre un décalage entre ce que l'on voudrait penser et ce que l'on saisit empiriquement » (Le Marec, 2002, p. 58).

L'objet des savoirs en enquête qualitative, qui nous intéresse ici plus particulièrement, est donc d'autant plus sensible à ces questions qu'ils se caractérisent avant tout par leur impureté empirique qui est alors renforcée par la contingence de leur mode de saisie par l'observateur ou l'observatrice (Le Marec, 2002). S'il semble désormais acquis que leur appréhension passe par une phase de compréhension qui engage le corps et la sensibilité de l'enquêteur ou de l'enquêtrice (Favret-Saada, 1990; Ingold, 2017), cet objet a pourtant longtemps été abordé par le prisme de hiérarchies sociales et symboliques (Adell, 2011; Lenclud, 1992). Dans les années 1990, c'est alors dans ce contexte que les STS et la science politique ont étroitement dialogué pour réfléchir à la façon d'aborder les savoirs des sciences en société (Callon et al., 2001). Pour autant, la mobilisation de ces travaux dans la construction de mon objet se heurte à deux problèmes majeurs.

Premièrement, chacune à leur façon, ces disciplines ont systématiquement contourné la question des savoirs des sciences sociales. En effet, les STS ont traditionnellement privilégié les sciences de la nature, tant ces dernières étaient étroitement associées à l'expression d'une scientificité « dure » qu'il s'agissait alors de mettre en cause (Martin, 2006). À l'inverse, la science politique a pris cette question très au sérieux, mais en rattachant systématiquement ces situations à des objets propres à des sous-champs spécialisés de la discipline². De même, ces travaux ont généralement privilégié des approches qui ont surtout cherché à catégoriser ou à typologiser ces savoirs (Lamy, 2018) tout en suivant des démarches qui escamotent les processus de connaissance dans lequel s'engagent les chercheurs et chercheuses afin de construire cet objet. La conséquence de ces travaux est alors d'oublier que ces savoirs restent irréductibles à la façon dont ils sont saisis, et donc de minimiser la dimension ontologique et relationnelle que cette saisie implique.

Deuxièmement, bien que ces disciplines ne s'opposent ni par leurs objets ou méthodes respectives, celles-ci semblent essentiellement être en désaccord sur la façon de délimiter empiriquement « sciences » et « politique » sur le terrain (Favre, 2008; Latour, 2008). En effet, si voir systématiquement de la « politique » dans les « sciences » n'est pas quelque chose allant nécessairement de soi du point de vue du terrain, il en va de même sur la façon de voir des « sciences » dans des situations jugées « politiques » par les personnes enquêtées. Or, à la différence de la science politique, qui a construit son unité disciplinaire sur l'attention apportée à la façon dont le politique s'incarne et fait sens sur le terrain (Voutat, 2001), les STS semblent à

l'inverse avoir sous-investi cette question en ce qui concerne les sciences, notamment lorsque ces dernières sont étudiées hors laboratoire.

Par conséquent, cette question implique d'envisager une synthèse entre STS et science politique non pas depuis « le haut », à travers des opérations théoriques abstraites qui consisteraient à délimiter de façon *a priori* ce qui relève des « sciences sociales » et du « politique », mais plutôt en partant du « bas », c'est-à-dire depuis les situations d'enquête, afin de trouver les conditions de production d'un récit capable de parler conjointement de sciences sociales et de politique. En effet, toute démarche de synthèse qui partirait de ces disciplines en leur créditant une « nature » qui leur serait propre, afin de mieux déterminer ensuite une zone épistémologique consensuelle autorisant cette synthèse, me semble ici être un exercice vain. Pour cause, un des apports majeurs des STS est d'avoir montré que les sciences telles qu'elles se donnent à voir diffèrent grandement des sciences telles qu'elles se font en pratique (Pestre, 2006). Au risque de les confondre avec les institutions et les discours qui les légitiment, les STS et la science politique ne se distinguent donc pas autrement que par l'abstraction de leur objet respectif qu'elles entendent historiquement étudier : la science et le politique. Or, si la Modernité a certes participé à ériger étanchement ces deux domaines (Latour, 1991), le travail de terrain fait en revanche apparaître toute l'instabilité et la perméabilité empirique de ces objets. C'est donc précisément dans les « lignes de fuite » (Adell, 2011, p. 4), se trouvant dans les interstices de ces réalités, que les savoirs des sciences sociales entendent ici être appréhendés comme objet commun aux STS et à la science politique.

Ainsi, la synthèse entre ces disciplines, que je propose ici de développer depuis mon enquête, entend d'abord comprendre la façon dont le politique et les sciences - en l'occurrence ici des sciences sociales - se manifestent concrètement sur le terrain. En comprenant la façon dont les éléments qui incarnent ces catégories font sens pour les personnes enquêtées, et notamment en quoi celles-ci sont distinctes ou enchevêtrées, je montrerai donc comment ce travail tente de construire un objet qui conserve cette hybridité afin de l'inscrire dans une écologie des savoirs dont les problématiques posées concernent aussi bien les STS que la science politique. Dans un premier temps, je reviendrai donc sur la démarche adoptée durant mon enquête en montrant comment le terrain m'a très vite poussé à prendre au sérieux la façon de repeupler (Latour, 2006) ces deux ordres de réalité. Par la suite, j'expliquerai alors en quoi le fait d'accepter une stabilisation, pour le moins « lâche », permet de mieux saisir l'enchevêtrement dans lequel se situent des savoirs en lien avec des sciences sociales. Enfin, il s'agira en conclusion de montrer en quoi ce repeuplement par le bas permet d'envisager une synthèse entre STS et science politique qui s'applique à décrire et penser une écologie des savoirs.

Le Lieu-Dit : lieu de sciences et de politiques

Mon enquête au Lieu-Dit a commencé au début de l'année 2018 lors d'un Master de recherche. Connaissant le lieu essentiellement de nom, je me suis présenté dans le courant du mois de février à son gérant, Hossein, afin de lui exposer mon projet. Celui-ci l'a très favorablement accepté et m'a accueilli chaleureusement. Pour autant, au-delà de la thématique qu'il me fallait en même temps creuser sur le plan théorique, il est vrai que je ne savais pas vraiment quoi chercher ou observer sur place. En assistant aux événements et en réalisant quelques entretiens avec des personnes rencontrées aux soirées, l'idée était surtout de me laisser du temps afin de « comprendre où [étaient], dans l'univers des enquêtés, les problèmes et les enjeux » afin de « dégager ce qui vaudrait la peine d'être étudié » (Schwartz, 2011, pp. 353-354). Afin de réaliser ces interviews, j'avais constitué un guide d'entretien, pour le moins souple, qui devait surtout me permettre de comprendre comment Le Lieu-Dit, l'engagement militant et la pratique de sciences sociales pouvaient s'articuler à partir du témoignage des personnes rencontrées. L'idée était donc aussi de procéder de façon évolutive, en partant des réalités que les personnes et moi pouvions le plus communément partager - en l'occurrence, Le Lieu-Dit - , pour aller progressivement vers des réalités susceptibles d'être plus abstraites, en particulier la question des « sciences sociales ».

Entre ces deux axes, j'invitais les personnes interrogées à raconter leurs trajectoires et leurs activités militantes. Si certaines tenaient à relativiser leurs engagements, passés ou présents, ce moment dans les entretiens me sont apparus d'une très grande richesse, tant les personnes enquêtées pouvaient prendre un certain plaisir à raconter leur trajectoire personnelle sur parfois plus d'une quarantaine d'années. Ainsi, j'ai pu découvrir le parcours tumultueux d'anciens trotskystes ayant entamé leurs engagements autour de Mai 68 au sein de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR); de syndicalistes ayant progressivement pris des fonctions de permanent; ou encore de personnes, généralement plus jeunes, m'ayant raconté comment leurs engagements s'étaient forgés lors de leurs études universitaires, certaines d'entre elles ayant même poursuivi dans l'enseignement supérieur et la recherche.

En revanche, les premiers moments de mon enquête m'ont surtout amené à éprouver une différence troublante entre mes préoccupations de recherche et celles des personnes rencontrées. Pour moi, il semblait en effet aller de soi que des sciences sociales se trouvaient bel et bien au Lieu-Dit et que celles-ci étaient discutées par un public plutôt hétérogène. Or, dès mes premières rencontres, lorsque je sollicitais des personnes pour leur demander si elles pouvaient m'accorder un entretien, beaucoup se sont montrées quelque peu hésitantes. Certaines ont en effet tenu à me faire comprendre qu'elles se sentaient davantage légitimes à parler du Lieu-Dit - ou encore de ce « milieu militant » auquel elles pouvaient se sentir appartenir - que des « sciences sociales » à proprement parler. Pour la plupart, cette appellation était en effet opaque,

voire même étrangère. Certaines personnes m'ont alors demandé d'explicitier davantage le terme en question, quitte à me mettre un peu dans l'embarras. Ce fut par exemple le cas avec Nadia, infirmière intérimaire et habitante du quartier, qui se rendait alors souvent au Lieu-Dit pour retrouver ses amis et assister de temps en temps à certains événements :

Ça m'intéresserait de savoir ce que t'entends par sciences sociales? En lisant ton mail et tout ça, j'arrivais pas bien à définir ce que c'était les sciences sociales. J'aurais pu chercher sur Google, mais j'avais pas trop envie de faire ça. Je me suis dit que c'était mieux de te demander directement. "Sciences sociales", c'est tellement vaste que y'a besoin d'avoir une explication derrière... Alors que t'as des métiers, où le gars il te dit "je suis plombier", on n'a pas besoin de lui demander ce qu'il fait. Tu vois?

Je me suis alors rendu compte que cette inégale réception et compréhension de l'appellation exprimait en réalité une profonde différence d'intégration académique ou militante chez les personnes interrogées. Contrairement aux deux premiers axes de l'entretien, les questions du troisième axe m'ont donc conduit à être encore plus attentif à la relation d'intercompréhension qui pouvait s'établir entre les personnes interrogées et moi-même. Pour cause, les situations d'enquête, et en particulier les situations d'entretien, sont des situations « de partage culturel où s'éprouvent des effets de reconnaissance réflexive de ce qui est demandé ou exprimé par les uns et les autres, enquêteurs et enquêtés » (Le Marec & Faury, 2013, p. 169). Ainsi, il n'était pas étonnant de voir que certaines personnes, ayant suivi des études en sciences sociales ou travaillant désormais en tant qu'enseignant-chercheur dans une université, étaient amenées à montrer qu'elles comprenaient les attendus de l'échange, notamment à travers la mobilisation de certaines références dont elles savaient pertinemment qu'elles allaient être comprises par moi. À titre d'exemple, Léo, étudiant en Master de science politique et ancien militant de l'association ATTAC, a jugé utile de me préciser qu'il se réclamait « volontiers de l'école de l'holisme méthodologique ».

Cette inégale disposition des personnes enquêtées à pouvoir parler des « sciences sociales » m'a donc conduit à prendre au sérieux la façon dont j'entendais construire mon objet depuis le terrain. Progressivement, j'ai alors prêté plus ample attention à la façon dont les personnes interrogées pouvaient se représenter concrètement l'appellation de « sciences sociales ». La plupart du temps, celle-ci ne désignait pas une entité abstraite, mais une série d'objets (livres, revues, journaux, articles, etc.), de lieux institutionnels rattachés à l'enseignement supérieur et à la recherche (l'EHESS, l'ENS, la Sorbonne, etc.) et, surtout, de personnes physiques que les enquêtés avaient l'habitude de fréquenter ou de rencontrer lors de luttes, de mobilisations, ou d'événements au Lieu-Dit. Pour autant, cette façon de procéder a

rapidement montré ses limites. En effet, le fait que tel auteur, ou que tel livre, incarne, ou non, des sciences sociales n'était pas une question jugée pertinente pour la majorité des personnes rencontrées. Ce qui importait était plutôt la pertinence « politique » de leurs discours. D'ailleurs, de nombreux éléments qui se rapportaient selon moi aux sciences sociales étaient rattachés à la politique par les personnes enquêtées. Ceci pouvait alors conduire à certains nombre de malentendus ou d'incompréhensions. À titre d'exemple, après avoir envoyé mon mémoire à une des adhérentes des Amis du Monde Diplomatique (AMD) afin d'avoir de ses retours, celle-ci me répondit par mail avec pour objet cette citation de Paul Éluard : « La cruche peut-elle être plus belle que l'eau? ». Par cette accroche quelque peu incisive, cette adhérente tenait à me signifier qu'elle ne se reconnaissait pas dans ma problématisation générale du lieu :

Je suis à des années-lumière des préoccupations dont vous faites état en matière de sciences sociales et plus précisément du champ d'analyse que me semble représenter pour vous le Lieu-dit et ceux qui le fréquentent dans le cadre des AMD. Ma principale gêne est que votre démarche et votre réflexion ne sont à mon sens pas du tout politiques. À chaque séance AMD, le ou les conférencier(s), sur un "fonds de commerce" qu'on peut aisément qualifier de gauche, suscite(nt) questions, approbations, critiques et c'est cela qui me paraît important. LE DÉBAT POLITIQUE, son contenu plutôt que sa forme, son contenant...

Aujourd'hui, cette question des conditions de repeuplement des sciences sociales sur le terrain reste donc largement ouverte dans mon enquête. Bien qu'insuffisamment pensé par les études de sciences, ce mouvement semble pourtant nécessaire et pose un certain nombre de problèmes éthiques et politiques : comment étudier des sciences sociales hors de leurs « laboratoires » si nous n'avons pas la certitude que ces sciences sont bel et bien présentes sur le lieu d'observation? Faut-il trancher à la place des personnes enquêtées, en stabilisant des formes de présence qui nous semble incarner ces sciences, ou bien à l'inverse négocier ces formes avec les personnes enquêtées? Or, cette négociation, en confrontant les personnes enquêtées à des réalités qu'elles ne perçoivent pas forcément, ne risque-t-elle pas de reproduire et d'infliger un rapport de domination lié aux institutions scolaires et universitaires? Autrement dit, faut-il accepter ou risquer le fait que des enquêtés se sentent « bêtes » face aux questions qu'on leur pose?

Pour les besoins de continuité de l'enquête, j'ai pour le moment choisi d'accepter l'indétermination de ces situations faites à la fois de « sciences sociales » et de « politique ». D'une part, cette indétermination semble correspondre à la façon dont une même situation peut être vécue par des personnes aux trajectoires différentes et, d'autre part, celle-ci me permet de faciliter l'accès à certaines parties de mon terrain sans prendre le risque de produire des situations d'incompréhension trop violentes qui

encourraient les problèmes exposés ici. Dès lors, quand bien même des « sciences sociales » ne semblent pas se trouver *a priori* présentes, le fait d'accepter de se laisser porter et modeler par les histoires politiques des personnes enquêtées qui, souvent, prennent largement le dessus sur les histoires de « sciences », permet de mieux saisir la densité des enchevêtrements dans lesquels s'inscrivent précisément les savoirs recherchés.

Repeupler les sciences sociales en terrain politique : l'exemple d'un terrain syndical

Pour exemple, un de mes terrains porte aujourd'hui sur une fédération syndicale implantée dans le secteur privé. En commençant ma thèse, j'avais en effet décidé de recontacter Fabrice, un de ses permanents syndicaux rencontrés au Lieu-Dit pendant mon mémoire. Du fait de ses études artistiques et littéraires, ainsi que de son passé de libraire dans une grande chaîne de distribution de biens culturels, Fabrice était un lecteur assidu qui avait eu l'occasion de lire un certain nombre d'ouvrages et d'essais en sciences sociales. Même s'il pouvait parfois exprimer une certaine défiance à l'égard des universitaires, Fabrice avait dès le début compris l'objet de ma recherche. En lui demandant par la suite de le suivre dans ses activités de permanent, je voulais alors comprendre dans quelles mesures des sciences sociales pouvaient être rencontrées dans cet univers. Si Fabrice a très favorablement accepté, je me suis rapidement trouvé confronter à différents problèmes. Premièrement, les autres syndicalistes, avec qui Fabrice travaillaient et militaient, n'étaient pas forcément aussi familiers que lui concernant l'appellation de « sciences sociales ». Ne voulant pas créer de situations d'incompréhension pouvant être inconfortables, à la fois pour eux et pour moi, j'ai donc préféré justifier ma présence en disant que je réalisais un travail sur « l'engagement et les savoirs dans le syndicalisme », ce qui était d'ailleurs le cas.

Deuxièmement, contrairement au Lieu-Dit, il était de mon point de vue difficile de retrouver ces sciences à l'intérieur de mes situations d'observation. En effet, quand il n'allait pas soutenir des mobilisations à l'extérieur, une grande partie des activités de Fabrice consistaient à traiter des dossiers juridiques dans un bureau situé au siège national du syndicat, ou encore à défendre des salariés et salariées devant le conseil de prud'hommes. Ainsi, à l'inverse des « sciences sociales », le droit, et en particulier le droit du travail, était extrêmement présent et valorisé par ces syndicalistes. Pour ces derniers, il était en effet important de savoir lire différentes situations conflictuelles de travail au regard du droit, afin de déterminer les possibilités d'actions et de revendications des personnes à défendre. N'ayant aucune formation juridique, je me suis alors confronté à un langage ainsi qu'à un ensemble de références, de normes et de pratiques qui m'étaient profondément étrangères. Troisièmement, enfin, le moment de mon arrivée sur ce terrain correspondait à une période où la fédération syndicale était traversée par de violents conflits internes, pouvant aller de la violence verbale à la

violence psychologique, voire physique. Dès mon arrivée, Fabrice et ses camarades étaient donc très pris par ces problèmes qui occupaient la grande majorité des discussions auxquelles je pouvais assister. Plutôt que d'observer des scènes dans lesquelles je souhaitais voir explicitement des sciences sociales être discutées, je me suis alors retrouvé pris comme témoin de ces conflits, en me faisant expliquer les tenants et les aboutissants ainsi que les relations et les rapports de force pouvant se jouer entre le niveau national, les fédérations, et les sections.

Pendant un long moment, je me suis donc demandé si ce terrain syndical constituait un « bon terrain » d'investigation pour mon étude. En effet, les préoccupations des syndicalistes étaient profondément éloignées de mes préoccupations de recherche, et les formes de présence des sciences sociales étaient pratiquement inexistantes par rapport au Lieu-Dit où, à l'inverse, les défilés à répétition d'universitaires et d'ouvrages académiques les rendaient presque « étouffantes ». Pour autant, le fait de mettre volontairement en retrait mes préoccupations de recherche, tout en ne cherchant pas à stabiliser coûte que coûte ces formes de présence, s'est révélé progressivement heuristique. Même si je pouvais parfois avoir l'impression de perdre mon temps, le fait de prendre au sérieux et de me « laisser affecter » (Favret-Saada, 1990) par les histoires politiques dans lesquelles étaient prises ces syndicalistes m'a progressivement permis de comprendre comment « repeupler » des sciences sociales en les liant à ces histoires.

En arrivant sur ce terrain, j'avais en effet très tôt remarqué la présence d'une bibliothèque récemment mise à disposition et située à l'un des étages du siège de la fédération syndicale. Répartie sur pratiquement deux salles, celle-ci accueillait de nombreux ouvrages en sciences sociales portant aussi bien sur l'histoire des mouvements ouvriers ou l'économie politique que sur le féminisme, l'antiracisme ou l'écologie. Très occupé par les conflits internes et son travail syndical, Fabrice n'avait alors pas forcément pris le temps de m'en parler. De même, l'ensemble de cette organisation étant traversé par des luttes opposant différents groupes, j'avais peur que Fabrice prenne mal le fait de vouloir réaliser des entretiens avec les personnes à l'origine de cette bibliothèque. Au bout de quelques mois, je me suis néanmoins résolu à franchir le pas en lui faisant part de ce problème. Fabrice m'a alors rassuré en m'expliquant que Xavier, l'une des personnes responsable de la bibliothèque, était en réalité un des membres historiques du syndicat et que celui-ci était donc en retrait des conflits qui opposaient surtout les générations plus récentes. En réalisant un entretien avec Xavier, ce dernier m'a raconté que cette bibliothèque avait été en partie constituée afin d'assurer la transmission d'une mémoire et de savoirs par lesquels la génération fondatrice avait particulièrement été nourrie dans les années 1970.

Depuis le tournant des années 2010, le bureau national du syndicat exprime en effet ouvertement le souci d'assurer une continuité entre cette génération et les

nouvelles qui, pour leur part, se distingueraient davantage par le fait d'avoir entamé leur engagement syndical sans avoir préalablement connu une socialisation politique forte. À cette période, les membres de cette génération fondatrice ont en effet commencé à quitter les mandats nationaux pour laisser place aux plus jeunes. Or, cette transition semble s'accompagner d'une lutte de pouvoir interne qui traduit les conséquences de la bureaucratisation du syndicat liée à son intégration institutionnelle progressive. Suite à la réforme de la représentativité syndicale de 2008, celui-ci s'est en effet retrouvé à gérer une somme d'argent très importante allouée par l'État. Cette somme a notamment permis d'assurer le recrutement de permanents pour différentes fédérations ou sections, comme ce fut le cas pour Fabrice. L'idée était en effet de permettre le développement et l'implantation du syndicat dans certains secteurs d'activité, ce qui nécessite un certain nombre de savoirs qui peuvent être en lien avec des sciences sociales.

Or, comme me l'a par la suite confié un des anciens représentants nationaux du syndicat, la création de ces postes a eu pour conséquence de conférer un certain pouvoir aux personnes qui en ont bénéficié, sans pour autant assurer les conditions de contre-pouvoir en interne. Par ailleurs, la gestion annuelle de cette somme a par la suite conduit à un certain nombre de querelles ou de ressentiments entre fédérations et alliances internes. Les conditions d'attribution de ces subventions à telle ou telle structure de l'organisation sont en effet devenues de plus en plus dépendantes des rapports de force entre les structures, en particulier en fonction de leur poids sur le plan financier ou stratégique. Toutes ces tensions étaient alors extrêmement liées à celles que pouvaient traverser Fabrice et ses camarades. Ainsi, je fus très vite marqué, voire choqué, par cette dichotomie ressentie entre, d'un côté, le caractère émancipateur que pouvaient avoir ces savoirs et, de l'autre, les violences bureaucratiques qui conditionnaient l'exercice et l'expérience même de ces derniers. À titre d'exemple, en suivant Fabrice dans ses activités de permanent syndical, j'ai été marqué par le fait que celui-ci passe dans la même journée, presque sans discontinuité, de la défense de salariés devant les prud'hommes - où les personnes défendues, après avoir traversé des histoires souvent sordides et éprouvantes à leur travail, pouvaient parfois pleurer de soulagement en obtenant gain de cause - à des moments de très grande conflictualité une fois celui-ci rentré à son local syndical.

Ce détour par les histoires politiques internes du syndicat m'a donc permis de relier progressivement la façon dont des sciences sociales se trouvaient au cœur de problématiques de savoirs et de pouvoirs. À ce titre, sans que cela soit encore une fois une surprise, l'intercompréhension qui pouvait se jouer entre les enquêtés et moi au sujet des sciences sociales était beaucoup plus fluide lorsque je me rapprochais du noyau bureaucratique du syndicat. À l'inverse, il m'était en général plus difficile d'engager une discussion explicite à ce sujet avec les adhérents dits « de base ». Pour autant, ces derniers semblaient être engagés dans des processus d'enquête beaucoup

plus intenses que les premiers, bien que cette activité se fasse surtout par le prisme du droit et non des sciences sociales.

En étant toujours attentif à la façon dont les sciences sociales peuvent se repeupler depuis le terrain, un des enjeux de mon travail consiste désormais à décrire la façon dont ces sciences peuvent être différemment vécues par des personnes situées de parts et d'autres de cette polarité, notamment en repérant des zones intermédiaires. Bien entendu, ces situations se retrouvent également à travers les centres et les périphéries universitaires (Le Marec, 2020) comme peuvent parfois l'exprimer les publics du Lieu-Dit. Ce faisant, il s'agit également de comprendre comment ces savoirs peuvent s'éprouver en rapport avec d'autres, notamment avec ceux du droit qui constitue la source principale de ces enjeux de savoirs en terrain syndical, mais dont les modes d'existence ne sont pas tout à fait les mêmes (Latour, 2012).

Conclusion : vers une écologie politique des savoirs

En repoussant un maximum le moment de leur caractérisation, et en s'intéressant davantage à travailler le repeuplement des « sciences » et du « politique » depuis le terrain, cette approche permet donc d'insister sur l'importance de la compréhension des enchevêtrements dans lesquels s'inscrivent ces savoirs. En revanche, la question du type de savoirs que cette démarche entend décrire et penser reste largement ouverte. Pour le moment, en explorant différents lieux et collectifs qui composent les réseaux d'interconnaissances du Lieu-Dit, il s'agit pour moi de décrire et de penser une écologie politique de ces savoirs (Stengers, 2003). En ramenant systématiquement ces derniers à leur dimension située (Puig de la Bellacasa, 2014), et donc en prenant également en compte la façon dont je me relie aux différentes expériences épistémiques qui composent cette écologie, je souhaite en effet aussi bien raconter les conditions qui autorisent ces savoirs en un lieu spécifique que les effets que ces derniers engendrent, ce qu'ils détruisent comme ce qu'ils permettent de relier en ouvrant vers de nouvelles associations possibles entre collectifs, lieux, objets et expériences (Haraway, 2020).

Or, si ces questions intéressent les études de sciences, il me semble que ces problématiques intéressent également la science politique qui les aborde depuis longtemps à travers la question du pouvoir et des alliances entre différents groupes socio-politiques. Ce faisant, la dimension « politique », que les STS et la science politique tentent historiquement d'appréhender dans les sciences, n'est pas ici caractérisée par une volonté de dévoiler les rapports de force qui seraient à l'origine de l'instauration et de l'institutionnalisation de savoirs, mais plutôt dans le caractère toujours situé de la description de ces derniers. Sur ce point, des travaux inscrits en science politique, ou aux frontières de la discipline, font donc particulièrement écho aux histoires des personnes rencontrées dans mon enquête. En effet, ces personnes s'inscrivent dans une histoire de la gauche radicale et intellectuelle française qu'il s'agit également de raconter. En étudiant les réseaux du Lieu-Dit par le prisme d'une

écologie politique des savoirs, mon travail consiste donc désormais à décrire ce qui constitue aussi bien la « vitalité » que la « zombification » (Lalande & Le Marec, 2022) des savoirs des sciences sociales dans l'histoire de ces milieux militants.

Notes

¹ Je tiens sur ce point à remercier chaleureusement son gérant dont l'aide m'a été très précieuse pendant cette enquête. Dans la mesure où leur anonymisation aurait été difficile étant donné la notoriété et la particularité du lieu, c'est avec son autorisation et sa confiance que je mobilise le nom du lieu ainsi que celui de son gérant Hossein. Pour le reste, j'ai tenu à respecter l'anonymat des personnes fréquentant le lieu ainsi que celles travaillant pour la structure syndicale sur laquelle porte également mon enquête.

² De façon non-exhaustive, je pense ici à l'expertise (Delmas, 2011), l'histoire sociale des idées politiques (Matonti, 2012), ou encore aux formations militantes (Éthuin & Yon, 2014).

Références

- Adell, N. (2011). *Anthropologie des savoirs*. Armand Colin.
- Beaud, S., & Weber, F. (1997). *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. La Découverte.
- Callon, M., Lascoumes, P., & Barthe, Y. (2001). *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil.
- Céfaï, D. (Éd.). (2010). *L'engagement ethnographique*. Éditions de l'EHESS.
- Delmas, C. (2011). *Sociologie politique de l'expertise*. La Découverte.
- Éthuin, N., & Yon, K. (Éds.). (2014). *La fabrique du sens syndical. La formation des représentants des salariés en France (1945-2010)*. Éditions du Croquant.
- Favre, P. (2008). Ce que les science studies font à la science politique. *Revue française de science politique*, 58(5), 817-829.
- Favret-Saada, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 8(1), 3-9.
- Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Gallimard.
- Geertz, C. (1998). La description dense : vers une théorie interprétative de la culture (trad. A. Mary). *Enquête*, (6), 73-105.
- Haraway, D. J. (2020). *Vivre avec le trouble*. Éditions des mondes à faire.
- Ingold, T. (2017). *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*. Éditions Dehors.

- Lalande, A., & Le Marec, J. (2022). Pour une écologie politique des savoirs. Comment hériter du domaine STS (Sciences, technologies et société)? *Les cahiers de FRAMESPA*, (40). <https://doi.org/10.4000/framespa.13069>
- Lamy, J. (2018). Savoirs militants. *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, (138), 15-39.
- Laszlo, P. (1999). Synthèse. Chimie. Dans D. Lecourt (Éd.), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences* (pp. 898-900). Presses universitaires de France.
- Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La Découverte.
- Latour, B. (2006). *Changer de société, refaire de la sociologie*. La Découverte.
- Latour, B. (2008). Pour un dialogue entre science politique et *science studies*. *Revue française de science politique*, 58(4), 657-678.
- Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*. La Découverte.
- Le Marec, J. (2002). *Ce que le « terrain » fait aux concepts : vers une théorie des composites* [Habilitation à diriger des recherches inédite]. Université Paris 7, France.
- Le Marec, J. (2020). Forces des savoirs, précarité des conditions. Chercher ensemble. Dans J. Le Marec, & H. du Plessis (Éds), *Savoirs de la précarité / Knowledge from precarity* (pp. 9-34). Éditions des archives contemporaines.
- Le Marec, J., & Fauray, M. (2013). Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur les chercheurs. Dans J. Béziat (Éd.), *Analyse de pratiques et réflexivité. Regards sur la formation, la recherche et l'intervention socio-éducative* (pp. 167-177). L'Harmattan.
- Lenclud, G. (1992). Le grand partage ou la tentation ethnologique. Dans G. Althabe, & D. Fabre (Éds), *Vers une ethnologie du présent* (pp. 9-37). Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Martin, O. (2006). Savants, sciences et savoirs en société : quelques réflexions sur le renouvellement de la sociologie des sciences. *Sociétés contemporaines*, 64(4), 5-19.
- Matonti, F. (2012). Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques. *Revue d'histoire moderne contemporaine*, 5(59-4bis), 85-104.
- Pestre, D. (2006). *Introduction aux science studies*. La Découverte.
- Puig de la Bellacasa, M. (2014). *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Haraway. Science et épistémologies féministes*. L'Harmattan.

- Schwartz, O. (2011). L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme? Dans N. Anderson (Éd.), *Le Hobo : sociologie du sans-abri* (pp. 335-384). Armand Colin.
- Siméant, J. (2002). Friches, hybrides et contrebandes : sur la circulation et la puissance militantes des discours savants. Dans P. Hamman, J.-M. Méon, & B. Verrier (Éds), *Discours savants, discours militants : mélange des genres* (pp. 17-53). L'Harmattan.
- Stengers, I. (Éd.). (1987). *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*. Seuil.
- Stengers, I. (2003). *Cosmopolitiques I. La guerre des sciences. L'invention de la mécanique : pouvoir et raison. Thermodynamique : la réalité physique en crise*. La Découverte.
- Stengers, I., & Schlanger, J. (1991). *Les concepts scientifiques*. Gallimard.
- Tsing, A. (2017). *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. La Découverte.
- Voutat, B. (2001). La science politique ou le contournement de l'objet. *Espace temps*, 76(1), 6-15.

Pour citer cet article :

Lalande, A. (2023). Comment décrire les savoirs des sciences sociales en milieux militants? Pour de nouveaux récits entre STS et science politique. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 176-189.

Antoine Lalande est doctorant en sciences de l'information et de la communication au laboratoire GRIPIC du CELSA - Sorbonne Université. Ses recherches portent sur la vulgarisation des sciences sociales en milieux militants qu'il aborde à partir des études de sciences et de la science politique. Son travail s'appuie sur une enquête de terrain menée à partir des réseaux d'interconnaissances d'un bar-restaurant de l'Est parisien, comprenant aussi bien des librairies indépendantes, des collectifs universitaires engagés que des réseaux syndicaux implantés dans le secteur privé.

Pour joindre l'auteur :

antoine.lalande13@gmail.com

***Les défis de l'interdisciplinarité pour
la recherche interventionnelle en santé des populations :
le cas de la recherche VAPS***

Charlotte Decroix, Doctorante

Université de Bordeaux, France

Judith Martin-Fernandez, Docteure en Santé publique

Université de Bordeaux, France

Linda Cambon, Docteure en Santé publique

Université de Bordeaux, France

Valéry Ridde, Ph. D.

Université de Paris, France

François Alla, Docteur MD, Ph. D.

Université de Bordeaux, France

Résumé

Les enjeux de santé publique auxquels nos systèmes de santé ont à faire face sont multiples et impliquent notamment le développement d'interventions, d'organisations et de politiques innovantes en santé des populations, caractérisées par leur complexité. Appréhender la complexité de ces interventions nécessite une approche interdisciplinaire. Si le besoin d'une telle approche est reconnu, son opérationnalisation reste un défi. Dans ce contexte, cet article vise à présenter les défis de l'interdisciplinarité au regard de ceux rencontrés lors de

Notes des auteurs : La recherche VAPS est financée par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) au titre du projet ANR-21-CE36-0004-01 et la Ligue Contre le Cancer (Appel à projets prévention 2021).

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 190-208.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

l'élaboration de la recherche « *Évaluation de la viabilité des interventions en santé des populations* » (Viability Assessment of population health interventions within Pilot Studies, VAPS). Des questions scientifiques, structurelles et dynamiques sont présentées. La première étape de la recherche implique de poser les bases de la recherche interdisciplinaire avec différents enjeux (problématisation interdisciplinaire, langage commun, compréhension mutuelle des positionnements, motivations, enjeux disciplinaires et contraintes des différents chercheurs). Ensuite, l'interdisciplinarité implique une flexibilité, une communication, et une temporalité, sur l'ensemble du processus de recherche.

Mots clés

INTERDISCIPLINARITÉ, VIABILITÉ, INTERVENTION COMPLEXE, SANTÉ PUBLIQUE, RECHERCHE INTERVENTIONNELLE EN SANTÉ DES POPULATIONS

Introduction

Les inégalités sociales de santé, le vieillissement de la population, l'augmentation de la prévalence des maladies chroniques, les maladies émergentes ou réémergentes sont autant d'enjeux de santé publique auxquels nos systèmes de santé ont à faire face (Alla & Cambon, 2017). Les réponses à ces enjeux, qu'elles soient des interventions, des organisations, des politiques, sont complexes par nature. Pour appréhender la complexité, il est nécessaire d'aller au-delà d'une approche unidisciplinaire, qui tend à « réduire l'objet de recherche à une lecture unique et à évacuer sa dimension complexe » (Alla & Kivits, 2015, p. 304; Lemire et al., 2020; Robert & Ridde, 2016).

L'interdisciplinarité peut se définir comme « une collaboration interactive entre disciplines, puisant les connaissances ou éléments de chaque discipline afin de les réintroduire en un ensemble coordonné et cohérent »¹ [traduction libre] (Gavens et al., 2017, p. 176). Elle s'appuie donc sur une approche holistique des problèmes. Elle est préconisée pour s'attaquer aux problématiques complexes du monde (Lemire et al., 2020; Robert & Ridde, 2016). Si l'impératif d'une telle approche est reconnu, son opérationnalisation reste un vrai défi (Alla & Kivits, 2015; Choi & Pak, 2006; Kivits et al., 2019).

Ce défi doit s'envisager à toutes les étapes de la recherche. Dès sa conception, il est indispensable de développer un socle commun sur lequel baser la collaboration interdisciplinaire. En effet, comment envisager une démarche et une synthèse interdisciplinaire sans un langage commun, sans questions de recherche transversales négociées entre l'ensemble des chercheurs impliqués, sans compréhension mutuelle des positionnements, des enjeux et des contraintes de chaque chercheur? (Choi & Pak, 2007; Kivits et al., 2019). Le choix de l'interdisciplinarité implique également une temporalité particulière et une adaptation tout au long de la recherche (Gavens et al., 2017).

Cet article vise à présenter les questions liées au caractère interdisciplinaire que nous nous sommes posées lors de l'élaboration du protocole de recherche VAPS,

« Évaluation de la viabilité des interventions en santé des populations ». Après avoir présenté différents enjeux et leviers d'une recherche interdisciplinaire, nous illustrerons leur prise en compte dans le cadre de VAPS.

Enjeux et leviers d'une recherche interdisciplinaire

Le choix de réaliser une recherche interdisciplinaire peut émaner de la mobilisation de chercheurs et chercheuses par une entité externe ou interne (officielle ou non) afin de traiter une problématique complexe ou de l'intérêt de différents chercheurs et chercheuses pour une problématique commune. Quelle qu'en soit l'origine, l'existence d'une conviction partagée par les chercheurs de l'intérêt de l'approche interdisciplinaire pour interroger l'objet de recherche est essentielle (Choi & Pak, 2007; Gavens et al., 2017).

Au-delà de cet engagement autour d'une problématique commune, une recherche interdisciplinaire implique d'explicitier collectivement ce que vont être les fondements de la recherche. Dans cette perspective, nous retiendrons quatre enjeux intriqués :

- 1) La nécessité de procéder à une problématisation collective : la problématisation est « le processus de base de la “construction de l'objet” de recherche » (Oude-Engbernink et al., 2018, p. 90). Il s'agit ici d'interroger l'objet selon différentes perspectives disciplinaires, ce qui implique une « déconstruction » de l'objet dans son acceptation au sein des différentes perspectives disciplinaires, pour aller vers une problématique partagée entre les chercheurs et chercheuses impliqués (Kivits et al., 2013).
- 2) Le besoin d'un consensus autour d'un langage commun et d'une acceptation commune des concepts clés de la recherche : un même concept et une même terminologie peuvent avoir plusieurs significations en fonction des disciplines et approches épistémologiques propres. Les terminologies mobilisées doivent faire l'objet d'un consensus. Reconnaisant cette pluralité comme une richesse, l'enjeu n'est pas d'imposer une définition. Il s'agit de trouver un vocabulaire commun dans le cadre des espaces d'échanges de la recherche pour permettre une communication entre les chercheurs et chercheuses des différentes disciplines et prévenir des contresens (Choi & Pak, 2007; Daigneault & Jacob, 2012; Villeval et al., 2014).
- 3) La compréhension mutuelle des positionnements, enjeux disciplinaires et contraintes des différents chercheurs selon leur discipline : les pratiques d'un chercheur sont façonnées par sa discipline et ses orientations (théoriques, épistémologiques...). Par conséquent, l'approche interdisciplinaire implique de comprendre le positionnement des différents chercheurs et de partager les réponses à des questions de différents ordres. Pour ce faire, il convient de se demander : pour chaque chercheur et chercheuse impliqué, qu'est-ce qu'une

preuve crédible? Quel est son rapport à la réalité? Quelle est sa relation aux terrains? Quelle est, selon lui, la finalité de la recherche? Quels sont les enjeux spécifiques à sa discipline (par exemple les règles et normes de publications varient suivant les disciplines)? (Choi & Pak, 2007; Gavens et al., 2017; Kivits et al., 2013; Kivits et al., 2019). Ce temps sera d'autant plus important si les chercheurs n'ont pas l'habitude de collaborations interdisciplinaires.

- 4) L'identification des motivations et attentes vis-à-vis de la collaboration interdisciplinaire : la volonté de s'engager dans une démarche interdisciplinaire est centrale pour la réussite d'une recherche interdisciplinaire. Elle demande une ouverture certaine de la part des chercheurs et chercheuses impliqués au vu de la diversité des pratiques de recherche pour arriver à «un pluralisme méthodologique»² [traduction libre] (Gavens et al., 2017, p. 179). L'identification des motivations et attentes de chacun vise à créer les conditions nécessaires pour y répondre et encourager le maintien de l'engagement des chercheurs tout au long de la recherche.

La réponse à ces quatre enjeux servira de socle à la collaboration interdisciplinaire et doit permettre une compréhension partagée de l'objet de recherche, des objectifs, des questions de recherche et des méthodes. Durant la construction de ce socle et tout au long de la recherche, une attention particulière doit être portée au poids des différentes disciplines afin d'assurer un équilibre entre les disciplines tout en veillant au respect de leurs spécificités (Alla & Kivits, 2015; Gavens et al., 2017). Ce socle doit permettre aux différents chercheurs et chercheuses de mieux se connaître et de créer une atmosphère bienveillante et conviviale, propice aux échanges de fond sur le plan scientifique (Gavens et al., 2017). Il est également essentiel de maintenir une flexibilité tout au long de la recherche, au vu de la demande de réajustement permanente qu'exige l'approche interdisciplinaire (Kivits et al., 2019). Pour faciliter le processus de recherche, plusieurs leviers existent tels que l'identification de facilitateurs interdisciplinaires, la proximité géographique des chercheurs impliqués, la réalisation de temps d'échanges en présentiel, le maintien d'une dynamique tout au long de la recherche par la mobilisation de supports de communication adaptés, une définition claire des rôles de chacun ou encore une rotation entre les chercheurs responsables des différents rôles durant le projet (Choi & Pak, 2007; Gavens et al., 2017).

Au-delà de ces leviers transversaux, l'approche interdisciplinaire guidera les choix méthodologiques, propres à chaque recherche. Nous pouvons illustrer ce point par les revues de la littérature dans le cadre d'une recherche interdisciplinaire. De nombreuses méthodologies ont émergé de la science des méthodes ces vingt dernières années, avec la mobilisation accrue des données scientifiques et le développement des démarches fondées sur les données probantes. Les chercheurs et chercheuses

souhaitant interroger la littérature selon une approche interdisciplinaire devront choisir parmi les méthodologies de revue de la littérature à leur disposition, en fonction des objectifs, forces et limites de chacune de ces méthodes (Bélaid & Ridde, 2020; Sibeoni, 2017). Différentes questions accompagneront ce choix (Sibeoni, 2017) : comment mettre en perspective des études issues de plusieurs disciplines avec leurs propres perspectives épistémologiques? La synthèse des études qualitatives et/ou quantitatives est-elle possible, voire souhaitable, et sous quelles conditions? En d'autres termes, comment analyser dans une revue de la littérature des articles présentant des études issues de différentes disciplines, ancrées dans différents paradigmes, mobilisant différentes méthodologies sans faire de raccourci ou de surinterprétation?

Finalement, le choix de réaliser une recherche interdisciplinaire implique un processus décisionnel structuré pour rendre effective l'interdisciplinarité. Les défis soulevés par ce type de recherche sont à la fois scientifiques, structurels et relatifs aux interactions entre les chercheurs et chercheuses impliqués (Gavens et al., 2017). Afin d'aider les chercheurs engagés dans une telle démarche, différents outils ont été développés tels que la stratégie « TEAMWORK » (Choi & Pak, 2007) ou la liste « BASICS » pour les collaborations interdisciplinaires (Gavens et al., 2017).

Illustration de la prise en compte des enjeux interdisciplinaires à travers le protocole de recherche VAPS

Cette deuxième partie a pour objectif d'illustrer une démarche de recherche interdisciplinaire, intégrée dans un processus structuré. Pour cela, le protocole de recherche VAPS a été pris comme exemple

Présentation de la recherche VAPS

La recherche VAPS s'inscrit dans le champ de la recherche interventionnelle en santé des populations (RISP) qui correspond à :

l'utilisation de méthodes scientifiques pour produire des connaissances sur les interventions, sous forme de politiques et de programmes qui existent dans le secteur de la santé ou à l'extérieur de celui-ci et qui pourraient avoir une incidence sur la santé au niveau des populations (Hawe & Potvin, 2009, I.8).

La recherche VAPS s'intéresse au concept de viabilité, développé par Chen (2010) qui explore la capacité d'une intervention à s'intégrer dans le système dans lequel elle est déployée. Étudier la viabilité revient à s'intéresser à la perception des parties prenantes quant à savoir si une intervention est utile, pratique, accessible, faisable et évaluable dans le monde réel (hors d'un contexte de recherche), (Chen, 2012). En partant des différentes approches du concept de viabilité (quel que soit le terme connexe utilisé dans les différentes disciplines : faisabilité, acceptabilité,

pérennité...), l'objectif est d'opérationnaliser ce concept par le biais d'une recherche conceptuelle et méthodologique.

La recherche VAPS s'articule autour de quatre volets : un volet visant à poser les bases de la recherche interdisciplinaire, une étude de cas multiples, une revue de la littérature et un processus de concertation. Elle s'appuie sur un consortium scientifique regroupant des chercheurs et chercheuses de différentes disciplines concourantes ou liées à la santé publique : la promotion de la santé, l'épidémiologie, la sociologie, l'économie de la santé, le management des organisations, les sciences de gestion, les biostatistiques, les sciences politiques, la psychologie et les recherches sur les services de santé.

Première étape de la recherche : construire le socle de la collaboration interdisciplinaire

L'interdisciplinarité forte de projets de recherche tels que VAPS nécessite la mise en œuvre de solutions méthodologiques et opérationnelles aux enjeux cités précédemment. Pour cela le premier volet de la recherche VAPS aura pour objectifs :

- De réinterroger la problématique collectivement et d'ouvrir l'objet au-delà du champ de la recherche interventionnelle en santé des populations³.
- De trouver un vocabulaire commun et compréhensible par tous pour les termes centraux de la recherche tels que « viabilité », « intervention », « études pilotes », « santé publique/santé des populations », « transférabilité », « mise à l'échelle/généralisation ».
- De comprendre le positionnement de chaque chercheur/chercheuse et d'identifier les motivations et contraintes pour chacun à s'engager dans cette recherche interdisciplinaire.
- De créer un climat de convivialité et une connaissance mutuelle entre les membres du consortium scientifique malgré l'éloignement géographique limitant les possibilités d'interactions en présentiel.
- De réinterroger et préciser l'opérationnalisation des six ateliers du consortium scientifique et des trois volets de la recherche VAPS au regard des résultats de ce premier volet.

Afin de respecter la temporalité inhérente à toute démarche interdisciplinaire, une longue période (sept mois) est prévue pour ce premier volet. Celui-ci sera conduit par deux facilitateurs interdisciplinaires qui accompagneront et animeront l'ensemble de la recherche.

Le contenu de ce volet, envisagé en plusieurs temps, pourra être réadapté progressivement en fonction des défis rencontrés. Une rencontre aura d'abord lieu entre chaque chercheur impliqué et les facilitateurs interdisciplinaires. Elle

commencera par un entretien afin de comprendre comment, pour chaque chercheur et chercheuse, se développe une intervention en santé publique. L'objectif sera d'appréhender la perception, l'utilisation et l'acceptation que le chercheur a de la viabilité ou des études pilotes, avec une focale sur les terminologies mobilisées ainsi que leur définition. Dans ce cadre, une attention particulière sera portée au positionnement épistémologique de chacun. L'entretien sera suivi d'un temps d'échange afin d'identifier les motivations et contraintes (qu'elles soient temporelles, disciplinaires, structurelles) de chaque chercheur à s'engager dans la recherche VAPS. Cette rencontre sera complétée par une exploration de la littérature par chaque chercheur qui enverra une synthèse de son exploration aux facilitateurs (Appendice 1).

L'analyse des entretiens, la synthèse des attentes/contraintes de chaque chercheur et le travail de littérature permettront aux facilitateurs interdisciplinaires de préparer le premier atelier du consortium scientifique. L'objectif de cet atelier sera de construire collectivement le socle de la collaboration interdisciplinaire. La finalité sera de parvenir à une compréhension partagée des questions posées, des objectifs de la recherche et de la manière d'y répondre. Différents outils émergeront pour la suite de la recherche (exemple : glossaire des termes clés de la recherche VAPS évolutif aux différentes étapes de la recherche). Si la méthodologie de recherche a été élaborée préalablement à ce volet pour des raisons structurelles (réponse aux appels à projets pour le financement de la recherche), elle sera révisée afin de l'adapter aux exigences de la collaboration interdisciplinaire.

Leviers pour une approche interdisciplinaire tout au long de la recherche

Pour permettre une rotation dans l'implication des différents chercheurs et chercheuses du consortium scientifique, les différents volets de la recherche seront co-dirigés par chacun d'entre eux. La recherche s'articulera autour de six ateliers du consortium scientifique. L'organisation et l'animation de ces ateliers, par la mobilisation de techniques d'animation participatives, chercheront à favoriser les échanges entre tous, dans un climat d'écoute, d'ouverture, de bienveillance et de convivialité. Les deux facilitateurs auront une attention particulière à la dynamique de groupe afin de prévenir le désinvestissement de certains si celle-ci n'est pas suffisamment inclusive. En outre, des méthodes de consensus seront mobilisées en cas de désaccord. Avant chaque atelier, un document synthétique sera envoyé rappelant les objectifs de l'atelier, le déroulé de l'atelier, le rôle de chacun et l'état d'avancement de la recherche. L'objectif est de permettre à chacun d'amender le document et de se repérer facilement dans la recherche. De même, à l'issue des ateliers, un compte-rendu sera envoyé. Entre les ateliers des outils de communication seront mis à la disposition de tous (le choix des outils dépendra des attentes des chercheurs et chercheuses identifiés dans le premier volet de la recherche).

De plus, une attention particulière sera portée pour donner du poids à l'ensemble des disciplines, sans gommer les spécificités disciplinaires. Pour ce faire, la notion de « traditions de recherche » sera mobilisée (Kuhn, 1962; Wong et al., 2013).

Selon Kuhn, une tradition de recherche est une série d'études liées, chacune s'appuyant sur ce qui a précédé et reposant dans le cadre d'un paradigme cohérent (c'est-à-dire dans le cadre d'un ensemble particulier d'hypothèses et d'approches méthodologiques privilégiées qui sont partagées dans un groupe de scientifiques à un moment donné)⁴ [traduction libre] (Wong et al., 2013, p. 2)⁵.

Ainsi, certaines étapes de la recherche seront réalisées par tradition de recherche. Cette notion est centrale dans la méthodologie de revue de la littérature choisie.

Intégration de l'interdisciplinarité dans les différents choix méthodologiques : exemple de la revue de la littérature

De nombreuses questions se sont posées lors de l'élaboration de la recherche VAPS pour choisir une méthode de revue de la littérature permettant d'interroger l'objet de recherche selon différentes perspectives. Ainsi, la question centrale était : comment étudier le concept de viabilité selon différentes approches (évaluation, recherche interventionnelle en santé des populations...), champs (promotion de la santé, sciences de l'éducation, politiques publiques...) et disciplines concourantes ou liées à la santé publique (épidémiologie, sociologie, sciences politiques...), s'appuyant sur différents positionnements épistémologiques? Pour cela, comme détaillé dans l'Appendice 1, nous avons fait le choix de la revue métanarrative mixte au vu de sa pertinence pour comprendre un sujet complexe, conceptualisé et étudié par différents groupes de recherche et disciplines (Sibeoni, 2017; Wong et al., 2013). Sur le plan de l'approche interdisciplinaire, ce type de revue est d'autant plus intéressant qu'il se structure autour de six principes que sont le pragmatisme, le pluralisme, l'historicité, la contestation, la réflexivité et la revue par les pairs (Greenhalgh et al., 2005; Wong et al., 2013).

Finalement, l'interdisciplinaire impliquera une démarche réflexive pour les facilitateurs interdisciplinaires comme l'ensemble du consortium scientifique tout au long de la recherche. Pour accompagner ce processus et anticiper les défis rencontrés, une application au projet VAPS de la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires est présentée dans le Tableau 1.

Tableau 1

Application de la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires à la recherche VAPS

Liste BASICS (<i>The BASICS checklist for interdisciplinary collaborations</i>) (Gavens et al., 2017, p. 180)		Application à la recherche VAPS	
Plan (« Blueprint »)	1. Développer un projet avec un champ et une portée pertinents, avec un calendrier réaliste, en allouant des ressources supplémentaires pour surmonter les défis liés à l'interdisciplinarité.	✓	La recherche s'étend sur 36 mois. L'objectif du volet 1 (7 mois) est de poser les bases de la collaboration interdisciplinaire,
		✓	Un co-financement a été obtenu (Agence Nationale de la Recherche et Ligue Contre le Cancer), permettant de bénéficier des ressources financières, humaines et matérielles nécessaires.
	2. Établir un plan clair des productions en tenant compte, le cas échéant, des différentes priorités disciplinaires.	✓	Les enjeux disciplinaires seront identifiés lors de la rencontre entre les facilitateurs interdisciplinaires et chaque chercheur (volet 1 de la recherche),
		✓	Un plan de gestion des données et un plan de publication seront élaborés à la fin du volet 1 de la recherche.
	3. Établir un plan pour l'intégration des différentes disciplines afin de formaliser les attentes à l'égard des partenaires de recherche.	✓	Interrogées lors du volet 1 de la recherche, les attentes seront explicitées et partagées à l'issue de l'atelier 1 du consortium scientifique (CS).
	4. Maintenir un certain degré de flexibilité pour assurer une capacité d'adaptation face aux défis rencontrés	✓	Une vigilance sera portée tout au long du processus de recherche pour maintenir une flexibilité en fonction des défis rencontrés.

Tableau 1

Application de la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires à la recherche VAPS (suite)

	Liste BASICS (<i>The BASICS checklist for interdisciplinary collaborations</i>) (Gavens et al., 2017, p. 180)		Application à la recherche VAPS
Attitudes	5. Identifier les motivations de chaque membre de l'équipe à participer à la recherche interdisciplinaire.	✓	Les motivations de chacun seront identifiées lors de la rencontre facilitateurs interdisciplinaires / chercheur (volet 1 de la recherche).
	6. Établir des attentes claires en ce qui concerne les défis scientifiques et interactionnels d'un travail interdisciplinaire réussi.	✓	Existence d'une réflexion présentée dans le présent article.
		✓	Les attentes seront réinterrogées à l'issue du volet 1 de la recherche.
	7. Encourager tous les experts de la discipline à réfléchir aux forces et aux limites de leur discipline et à être prêts à partager leur compréhension avec les autres membres de l'équipe.	✓	Démarche encouragée par : le volet 1 de la recherche; la mise en place d'un climat de confiance et une connaissance mutuelle entre les membres du CS ; le travail par tradition de recherche.
Personnel (« Staffing »)	8. Tenir compte de la structure de l'équipe (présence d'un chercheur junior et senior dans la même discipline...) à la fois pour minimiser l'impact si un membre quitte l'équipe, et pour assurer la continuité de la contribution au fil du temps.	✓	Chaque discipline est représentée par un chercheur ou une chercheuse senior. S'ils le souhaitent, ils pourront intégrer un chercheur junior.
	9. Identifier deux ou plusieurs facilitateurs interdisciplinaires pour coordonner la synthèse interdisciplinaire.	✓	Deux facilitateurs interdisciplinaires ont été identifiés.
	10. Assurer la stabilité du personnel, en particulier en ce qui concerne les chercheurs responsables de l'animation interdisciplinaire, afin de minimiser la perte de connaissances due aux changements et aux absences du personnel.	✓	Le risque de rotation du personnel responsable de l'animation interdisciplinaire est limité par : ➤ leur motivation pour le projet, ➤ le fait qu'ils soient majoritairement titulaires de leur poste ou financés sur la durée du projet.

Tableau 1

Application de la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires à la recherche VAPS (suite)

	Liste BASICS (<i>The BASICS checklist for interdisciplinary collaborations</i>) (Gavens et al., 2017, p. 180)		Application à la recherche VAPS
Interactions	11. Organiser des réunions fréquentes, interactives et en face à face pour développer de bonnes relations de travail.	✓	Le travail du CS s'articulera autour de 6 ateliers. Les facilitateurs interdisciplinaires porteront une attention particulière à compenser la difficulté d'être tous en présentiel (éloignement géographique) (cf. point 12).
	12. Être conscient des défis supplémentaires générés par l'éloignement géographique des membres de l'équipe.	✓	L'éloignement géographique est considéré comme un défi supplémentaire dès le début de la recherche (cf. objectifs du volet 1 de la recherche),
		✓	Pour relever ce défi, une attention particulière sera portée par les facilitateurs à la dynamique de groupe et des techniques d'animation spécifiques seront mobilisées.
	13. Réfléchir aux avancées et problèmes au début de chaque réunion, et demander un retour après chaque réunion, afin d'identifier rapidement les problèmes ou les défis émergents.	✓	Avant chaque atelier du CS un document synthétique sera envoyé rappelant notamment l'état d'avancement de la recherche,
		✓	Le climat de confiance recherché entre les acteurs de la recherche ainsi que la flexibilité de la recherche vise à être des leviers à l'expression et la prise en compte des problèmes rencontrés.
	14. Encourager une approche participative en donnant un statut égal à toutes les disciplines.	✓	Une attention particulière sera portée pour donner du poids à l'ensemble des disciplines, sans gommer les spécificités disciplinaires.
		✓	Une partie de la recherche s'articulera autour de « traditions de recherche ».
		✓	En cas de désaccord des méthodologies de consensus seront mobilisées.

Tableau 1

Application de la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires à la recherche VAPS (suite)

	Liste BASICS (<i>The BASICS checklist for interdisciplinary collaborations</i>) (Gavens et al., 2017, p. 180)	Application à la recherche VAPS
Interactions	15. Utiliser une série d'approches et de moyens de communication entre les réunions pour assurer la progression continue du projet.	✓ Avant chaque atelier du CS, un document synthétique sera envoyé (objectifs de l'atelier, déroulé, rôle de chacun et état d'avancement de la recherche). ✓ À l'issue des ateliers un compte-rendu sera envoyé. ✓ Entre les ateliers des outils de communication seront mis à la disposition de tous (choix des outils en fonction des attentes des chercheurs identifiés dans le volet 1 de la recherche, par exemple : espace virtuel commun partagé).
	16. Utiliser les premières réunions pour développer la compréhension disciplinaire et convenir des concepts de base.	✓ Le volet 1 de la recherche vise à répondre à ces enjeux par trois de ses objectifs : - Réinterroger la problématique collectivement et ouvrir l'objet au-delà du champ de la RISP. - Trouver un vocabulaire commun et compréhensible par tous pour les termes centraux de la recherche.
Science fondamentale (« Core Science »)	17. Assurer les conditions nécessaires permettant de discuter de la façon dont les preuves sont constituées et développées dans les différentes disciplines ainsi que des forces et faiblesses de ces approches.	- Comprendre le positionnement de chaque chercheur et identifier les motivations et contraintes pour chacun à s'engager dans cette recherche interdisciplinaire. ✓ La démarche sera facilitée par l'habitude des collaborations interdisciplinaires des chercheurs impliqués.

Tableau 1

Application de la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires à la recherche VAPS (suite)

Liste BASICS (<i>The BASICS checklist for interdisciplinary collaborations</i>) (Gavens et al., 2017, p. 180)		Application à la recherche VAPS
Science fondamentale (« Core Science »)	18. Veiller à ce que tous les membres de l'équipe comprennent ce que l'on attend d'eux pendant le projet, en suivant régulièrement ces attentes tout au long du projet.	✓ Les rôles de chacun seront définis collectivement et explicités lors du volet 1.
		✓ Avant chaque atelier du CS, un document synthétique sera envoyé rappelant notamment le rôle de chacun.

Conclusion

Des travaux, comme la liste BASICS pour les collaborations interdisciplinaires, sont des outils pour accompagner l'élaboration de protocoles de recherches interdisciplinaires (Gavens et al., 2017). Néanmoins, de réels défis persistent pour aller de l'interdisciplinarité théorique jusqu'à vivre et faire vivre l'interdisciplinarité (Gavens et al., 2017; Kivits et al., 2019). Dans la perspective de les appréhender, il est essentiel d'y porter une attention particulière dès la phase de construction de l'objet de recherche et tout au long de la recherche, à travers un processus décisionnel structuré.

Une définition des rôles, attentes et contraintes de chacun, une attention particulière aux interactions entre les chercheurs impliqués et aux spécificités disciplinaires, une vision partagée de l'objet et de la méthode ainsi qu'une justification des choix et non-choix, semblent être des éléments indispensables pour la réussite d'une telle recherche (Choi & Pak, 2007; Gavens et al., 2017).

Une approche interdisciplinaire ne signifie pas pour autant une absence de positionnement de la recherche pour laquelle des choix sont déjà faits. Il est possible de citer la question classique de la place de la théorie en recherche qualitative, problème constituant « l'équation intellectuelle du chercheur » (Paillé & Mucchielli, 2016). Il s'agit de trouver un équilibre entre une démarche inductive pour favoriser la découverte et la prise en compte des théories existantes (Lejeune, 2019; Paillé & Mucchielli, 2016). Réaliser une recherche interdisciplinaire est également un choix en soi qui nécessite d'être justifié et d'adopter une méthodologie adaptée afin de dépasser les frontières disciplinaires (Choi & Pak, 2007).

Notes

¹ « *Interdisciplinary research is defined here as an interactive collaboration between disciplines, drawing evidence from single disciplines into a coordinated and coherent whole* » (Gavens & al., 2017, p. 176).

² « *methodological pluralism* » (Gavens et al., 2017, p. 179).

³ Si l'objectif est d'ouvrir l'objet dans une approche interdisciplinaire, la recherche porte bien sur les interventions en santé des populations (quel que soit le terme employé pour les nommer). Ce cadre inclut un large éventail d'actions, de programmes, de politiques (en termes d'objectifs, de déterminants de santé ciblés, de stratégies, explorés par de multiples disciplines, avec des évaluations et des recherches ancrées dans des positions épistémologiques différentes), néanmoins il limite la portée du sujet en excluant certains processus d'innovation (exemple : les prototypes dans l'industrie).

⁴ « *According to Kuhn, a research tradition is a series of linked studies, each building on what has gone before and taking place within a coherent paradigm (that is, within a particular set of assumptions and preferred methodological approaches that are shared by a group of scientists at a particular point in time)* » (Wong et al., 2013, p. 2).

⁵ Cette notion peut s'illustrer par une recherche explorant la diffusion des innovations, dans laquelle 13 traditions de recherche ont été identifiées, certaines unidisciplinaires (ex. : sociologie urbaine, sociologie médicale), d'autres interdisciplinaires (ex. : marketing, promotion de la santé, étude d'organisation culturelle) (Greenhalgh, 2005).

Références

- Alla, F., & Cambon, L. (2017). Transformation of health systems: Contribution of population health intervention research. *The Lancet Public Health*, 2(12), e539. [https://doi.org/10.1016/S2468-2667\(17\)30216-5](https://doi.org/10.1016/S2468-2667(17)30216-5)
- Alla, F., & Kivits, J. (2015). La recherche interventionnelle en santé publique : partenariat chercheurs-acteurs, interdisciplinarité et rôle social. *Santé Publique*, 27(3), 303-304. <https://doi.org/10.3917/spub.153.0303>
- Bélaid, L., & Ridde, V. (2020). *Une cartographie de quelques méthodes de revues systématiques*. Institut de recherche pour le développement, Université de Paris.
- Chen, H. T. (2010). The bottom-up approach to integrative validity: A new perspective for program evaluation. *Evaluation and Program Planning*, 33(3), 205-214. <https://doi.org/10.1016/j.evalprogplan.2009.10.002>
- Chen, H. T. (2012). Theory-driven evaluation: Conceptual framework, application, and advancement. Dans R Strobl, & W. Heirmeyer (Éds), *Evaluation von Programmen und Projekten für eine Demokratische Kultur [Evaluation of programs and projects for a democratic culture]* (pp. 17-40). Springer VS.

- Choi, B. C., & Pak, A. W. (2006). Multidisciplinarity, interdisciplinarity and transdisciplinarity in health research, services, education and policy. 1. Definitions, objectives, and evidence of effectiveness. *Clinical and Investigative Medicine*, 29(6), 351-364.
- Choi, B. C., & Pak, A. W. (2007). Multidisciplinarity, interdisciplinarity, and transdisciplinarity in health research, services, education and policy. 2. Promotors, barriers, and strategies of enhancement. *Clinical and Investigative Medicine*, 30(6), E224-232. <https://doi.org/10.25011/cim.v30i6.2950>
- Daigneault, P.-M., & Jacob, S. (2012). Les concepts souffrent-ils de négligence bénigne en sciences sociales? Éléments d'analyse conceptuelle et examen exploratoire de la littérature francophone à caractère méthodologique. *Social Science Information*, 51(2), 188-204. <https://doi.org/10.1177/0539018412437107>
- Gavens, L., Holmes, J., Bühringer, G., McLeod, J., Neumann, M., Lingford-Hughes, A., Hock, E. S., & Meier, P. S. (2017). Interdisciplinary working in public health research: A proposed good practice checklist. *Journal of Public Health*, 40(1), 175-182. <https://doi.org/10.1093/pubmed/idx027>
- Greenhalgh, T., Robert, G., Macfarlane, F., Bate, P., Kyriakidou, O., & Peacock, R. (2005). Storylines of research in diffusion of innovation: A meta-narrative approach to systematic review. *Social Science & Medicine*, 61(2), 417-430. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2004.12.001>
- Hawe, P., & Potvin, L. (2009). What is population health intervention research? *Canadian Journal of Public Health*, 100(1), I8-I14. <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/19263977>
- Kivits, J., Fournier, C., Mino, J.-C., Frattini, M.-O., Winance, M., Lefève, C., & Robelet, M. (2013). Jalons pour une recherche interdisciplinaire en santé et en sciences humaines et sociales: apports d'un séminaire de recherche. *Santé publique*, 25(5), 579-586. <https://doi.org/10.3917/spub.135.0579>
- Kivits, J., Ricci, L., & Minary, L. (2019). Interdisciplinary research in public health: The 'why' and the 'how'. *Journal of Epidemiology and Community Health*, 73(12), 1061-1062. <https://doi.org/10.1136/jech-2019-212511>
- Kuhn, T. S. (1962). *The structure of scientific revolutions*. University of Chicago Press.
- Lacouture, A., Breton, E., Guichard, A., & Ridde, V. (2015). The concept of mechanism from a realist approach: A scoping review to facilitate its operationalization in public health program evaluation. *Implementation Science*, 10(1), 153. <https://doi.org/10.1186/s13012-015-0345-7>

- Lejeune, C. (2019). Qu'est-ce que la recherche qualitative? Dans C. Lejeune (Éd.), *Manuel d'analyse qualitative* (pp. 21-42). De Boeck Supérieur. <https://www.cairn.info/manuel-d-analyse-qualitative--9782807323582-page-21.htm>
- Lemire, S., Peck, L. R., & Porowski, A. (2020). The growth of the evaluation tree in the policy analysis forest: Recent developments in evaluation. *Policy Studies Journal*, 48(S1), S47-S70. <https://doi.org/10.1111/psj.12387>
- Oude Engberink, A., Clary, B., Pavageau, S., Clotet, L., Serayet, P., Michel, D., Million, E., Gras-Aygon, C., Bourrel, G., Lognos, B., & Carbonnel, F. (2018). La problématisation pas à pas : un « questionnement réflexif » de l'idée de départ jusqu'à la question de recherche. *Exercer*, (140), 90-94.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.paill.2016.01>
- Robert, E., & Ridde, V. (2016). Quatre principes de recherche pour comprendre les défis des systèmes de santé des pays à faible et moyen revenu. *Revue canadienne de santé publique*, 107(4-5), e362-e365. <https://doi.org/10.17269/CJPH.107.5533>
- Sibeoni, J. (2017). *L'apport des méthodes qualitatives dans la recherche sur les soins en psychiatrie de l'adolescent*. <http://www.theses.fr/2017SACLS425/document>
- Villeval, M., Ginsbourger, T., Bidault, E., Alias, F., Delpierre, C., Gaborit, É., Kelly-Irving, M., Manuello, P., Grosclaude, P., & Lang, T. (2014). L'interdisciplinarité en action : les « mots-pièges » d'une recherche interdisciplinaire. *Santé publique*, 26(2), 155-163. <https://doi.org/10.3917/spub.138.0155>
- Wong, G., Greenhalgh, T., Westhorp, G., Buckingham, J., & Pawson, R. (2013). RAMESES publication standards: Meta-narrative reviews. *BMC Medicine*, 11, 20. <https://doi.org/10.1186/1741-7015-11-20>

Pour citer cet article :

Decroix, C., Martin-Fernandez, J., Cambon, L., Ridde, V., & Alla, F. (2023). *Les défis de l'interdisciplinarité pour la recherche interventionnelle en santé des populations : le cas de la recherche VAPS. Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes », (27), 190-208.*

Charlotte Decroix est titulaire d'un Master de pilotage des politiques et actions en santé publique et d'un Diplôme Universitaire de recherche qualitative en santé. Elle réalise son Doctorat sur le concept de viabilité, au sein de l'équipe MÉRISP (Centre de recherche Bordeaux Population Health, INSERM U1219 – Université de Bordeaux). Ses recherches

portent sur l'évaluation des interventions complexes en promotion de la santé, avec un intérêt particulier pour la petite enfance.

Judith Martin-Fernandez est Docteure en Santé Publique et titulaire d'un Master en Sociologie. Elle est membre de l'équipe MéRISP depuis 2019. Grâce à sa double formation universitaire, elle possède une approche et une expertise multidisciplinaires. Ses domaines d'expertise méthodologique sont la recherche qualitative, les méthodes mixtes, l'épidémiologie sociale et l'évaluation d'interventions de prévention complexes. Ces compétences sont mobilisées sur des thèmes variés : prévention, adolescents, réduction des risques, addiction, inégalités de santé, et insécurité alimentaire.

Linda Cambon est enseignante - chercheuse, docteure en santé publique habilitée à diriger des recherches. Elle est co-responsable de l'équipe Méthodes pour la Recherche Interventionnelle en Santé des Populations (MéRISP), au centre de recherche Bordeaux Population Health (Inserm U1219 – Université de Bordeaux). Elle est titulaire de la Chaire de Prévention à l'Institut de Santé Publique, d'Épidémiologie et de Développement (ISPED). Ses recherches portent sur les évaluations basées sur la théorie dans le domaine de la prévention, incluant notamment les questions de transférabilité et de mise à l'échelle.

Valéry Ridde est directeur de recherche au CEPED (<http://www.ceped.org>), une unité de recherche commune à l'Université de Paris et à l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Il a été professeur agrégé à l'École de santé publique de l'Université de Montréal. Il est actuellement basé à l'Institut de la santé et du développement (ISED) de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal). Ses travaux de recherche et d'évaluation portent sur la couverture maladie universelle, le financement des services de santé, l'évaluation des programmes, les politiques de santé publique et la promotion de la santé.

François Alla est Professeur des Universités Praticien Hospitalier à l'Université de Bordeaux et au CHU de Bordeaux. Il est co-responsable de l'équipe Méthodes pour la Recherche Interventionnelle en Santé des Populations (MéRISP) au centre de recherche Bordeaux Population Health (Inserm U1219 – Université de Bordeaux). Il dirige le service de soutien méthodologique et d'innovation en prévention au CHU de Bordeaux. Ses principaux axes de recherche portent sur les interventions, politiques et organisations de santé.

Pour joindre des auteurs :
charlotte.decroix@u-bordeaux.fr
judith.martin-fernandez@u-bordeaux.fr
linda.cambon@u-bordeaux.fr
valery.ridde@ird.fr
francois.alla@u-bordeaux.fr

Appendice 1

Illustration de l'approche interdisciplinaire dans un des trois volets de la recherche VAPS : revue de la littérature

La revue métanarrative mixte s'articule autour de cinq questions : quelles traditions de recherche se sont penchées sur le sujet? Comment chaque tradition a-t-elle conceptualisé le sujet? Quelles approches et méthodes théoriques ont-elles utilisées? Quels sont les principaux résultats empiriques? Quelles connaissances peut-on tirer en combinant et en comparant les résultats des différentes traditions? (Wong et al., 2013). Pour VAPS, la réponse à ces questions permettra de :

- a. Identifier les disciplines ayant traité la viabilité et l'étude pilote des interventions en santé des populations; comprendre la manière dont elles l'appréhendent.
- b. Positionner la viabilité par rapport aux différents concepts (faisabilité, acceptabilité, pérennité...) relatifs à l'étude pilote des interventions en santé des populations et leur appréhension par le prisme des différentes disciplines et paradigmes de recherche, notamment par le biais d'une analyse conceptuelle.
- c. Construire une liste de paramètres à considérer pour aborder les conditions de viabilité dans les interventions en santé des populations.
- d. Identifier comment les chercheurs évaluent et prennent en compte les conditions de viabilité dans les interventions en santé des populations, en fonction des étapes du projet.

La revue métanarrative mixte s'articule en quatre étapes :

Étape 1 : Revue exploratoire de type *scoping* : L'objectif de cette étape sera d'identifier les traditions de recherche ayant traitées des études pilotes d'interventions en santé des populations, quelle que soit la terminologie utilisée pour les désigner. Elle s'articulera autour d'une exploration de la mobilisation du concept de viabilité depuis sa définition par Chen en 2010, d'une cartographie de la littérature par analyse bibliométrique, d'une revue exploratoire de type *scoping* par chaque membre du consortium scientifique. Elle se terminera par l'atelier 1 du consortium scientifique dont les objectifs seront de : réaliser la cartographie de l'étendue des données de recherche, organiser le travail par tradition de recherche et expliciter la stratégie de recherche.

Appendice 1

Illustration de l'approche interdisciplinaire dans un des trois volets de la recherche VAPS : revue de la littérature (suite)

Étape 2 : Identification et sélection des articles : La recherche portera sur des articles à la fois conceptuels et empiriques, dont les critères seront définis à l'issue de l'étape 1. Pour la sélection des articles, quatre investigateurs du consortium scientifique seront mobilisés, avec des approches disciplinaires différentes.

Étape 3 : extraction des données et analyse par tradition de recherche : Cette étape sera réalisée en sous-groupe, par tradition de recherche identifiée à l'étape 1. Une fois la sélection des articles faite, chaque tradition de recherche sera interrogée, suivant quatre questions : (a) Quelle(s) question(s) de recherche se pose et dans quels termes en ce qui concerne le développement de nouvelles interventions en santé des populations lors d'une phase pilote? (b) Quels sens, termes et référents sont associés à ces concepts par les chercheurs (Daigneault & Jacob, 2012; Lacouture et al., 2015)? (c) Quelles méthodologies ont été employées et quels devis? (d) Les résultats sont-ils mis en perspective de la transférabilité et de la mise à l'échelle de l'intervention? Si oui, comment?

Une analyse de contenu sera réalisée. Cette étape permettra d'élaborer un résumé métanarratif présentant comment l'objet a été conceptualisé dans ces différentes traditions de recherche et de préparer la synthèse métanarrative (transversale aux traditions de recherche).

Étape 4 : analyse transversale et synthèse : Cette dernière étape permettra de comparer et mettre en perspective les synthèses métanarratives issues des différentes traditions de recherche. Elle permettra d'articuler des concepts mobilisés en phase pilote de l'intervention pour envisager sa transférabilité et sa mise à l'échelle par les traditions de recherche.

La triangulation des résultats de la revue de la littérature et des études de cas multiples servira de base à la préparation du processus de concertation (dernier volet de la recherche VAPS).